BnF Gallica

Le Parnasse des dames. Tome 5 / (publié par L.-E. Billardon de Sauvigny)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Billardon de Sauvigny, Edme-Louis (1736?-1812). Auteur du texte. Le Parnasse des dames. Tome 5 / (publié par L.-E. Billardon de Sauvigny). 1773.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d’une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l’exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

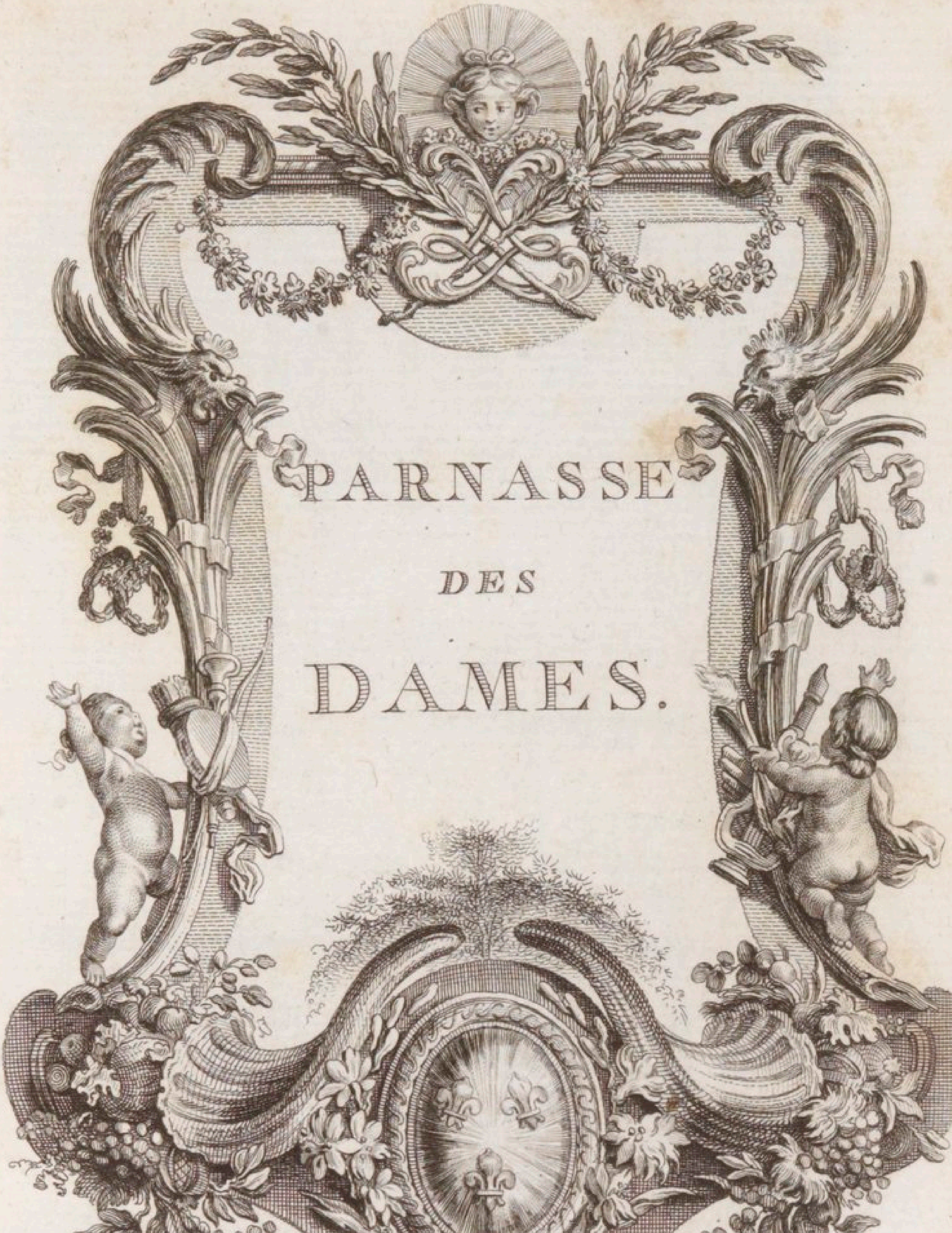
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

7399.
B.L.

PARNASSE
DES
DAMES.

TOME V.



PARNASSE DES DAMES.

C. P. Marillier inv. N. Ponce sculp. 1773

A PARIS chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

Avec Approbation et Privilége du Roi 1773.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

8° B-L 10.105 5

C. P. Marillier del. *N. Ponce Sculp. 1774.*

VIE
DE MADAME LA COMTESSE
DE LA SUZE.

HENRIETTE de Coligny, Comtesse de la Suze, née à Paris en 1618, eut pour Pere Gaspar de Coligny, Maréchal de France, & Colonel-Général de l'Infanterie. Sa naissance, comme on voit, étoit des plus illustres, & Mademoiselle de Scuderi a pu dire avec justice, dans l'Éloge de cette Dame, que

ſon origine ne le cédoit qu'à celle des Têtes couronnées. Madame de la Suze parle d'elle-même en ces termes :

Que mon ſort ſeroit glorieux,
Si, par mes Vers ambitieux,
Je fais autant pour ma Princeſſe (1),
Qu'ont fait mes Aïeux autrefois,
Par leur épée & leur adreſſe,
Pour le ſervice de nos Rois!

Mais, quelque luſtre qu'elle tirât de ſes Aïeux, elle ſeroit ignorée ſans la gloire perſonnelle qu'elle s'eſt acquiſe par ſes talens, & c'eſt à ce titre ſeul qu'elle occupe une place dans l'Hiſtoire.

Elle fut mariée très-jeune, pour la première fois, au Comte de Hadington, Seigneur Ecoſſois, qui bientôt la laiſſa veuve. Elle épouſa enſuite le Comte de la Suze, de la Maiſon des Comtes de Champagne. Ce nouvel époux la tourmenta beaucoup par ſa jalouſie. Elle étoit belle & galante.

(1) Mademoiſelle de Montpenſier.

Elle aimoit le monde & y plaiſoit. C'étoit autant de crimes aux yeux du Comte, qui réſolut de l'arracher à la ſociété, en l'emmenant dans une de ſes terres. Effrayée de ce projet, elle chercha tous les moyens de ſe procurer une entière liberté. Le premier qu'elle employa fut de changer de Religion. Elle étoit Proteſtante, elle abjura; ce qui fit dire à Chriſtine, Reine de Suède, le bon mot ſi connu; *qu'elle avoit quitté ſa Religion pour ne voir ſon mari ni dans ce monde ni dans l'autre.* Cette démarche ne ſuffiſant pas, elle entreprit de faire rompre ſon mariage, & pour éviter les longueurs d'un procès, elle fit offrir vingt-cinq mille écus au Comte de la Suze, à condition qu'il y donneroit les mains. La propoſition fut acceptée, & le mariage déclaré nul par Arrêt du Parlement. On dit encore aſſez malignement à ce ſujet, *que Madame de la Suze avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire, parce qu'avec un peu de patience, au-lieu de vingt-cinq mille qu'elle avoit donnés à ſon*

mari, elle les eut reçus de lui pour s'en débarrasser.

Libre ainsi de suivre ses goûts, elle se répandit plus que jamais dans le monde. C'étoit la mode alors de se choisir un objet d'amour, purement factice, à qui l'on adressoit toutes ses pensées & tous ses sentimens. Madame de la Suze se conforma, comme les autres, à cet usage, qui tenoit de l'ancienne Chevalerie. Elle rafina même là-dessus, en y mettant un air d'appareil qu'elle avoit imaginé. Quelquefois, au rapport de Ninon de Lenclos son amie, on la trouvoit habillée & très-parée dès le matin, & quand on s'étonnoit de la voir ainsi sous les armes: *c'est que j'ai écrit*, répondoit-elle; voulant dire par-là qu'une toilette faite en pareil cas avoit quelque chose de plus solemnel. Cependant Madame de la Suze sentit apparemment plus d'une fois le vuide de cet amour idéal, & son goût très-réel pour la galanterie, fait croire que ses amans ne furent pas toujours si chimériques.

Son extrême négligence dans ses affaires domestiques y jetta beaucoup de dérangement. On rapporte un trait qui prouve bien son indifférence à cet égard. Un Huissier, accompagné de quelques Archers, vint un jour chez elle sur les huit heures du matin, pour saisir ses meubles. Avertie par sa Femme-de-chambre, elle fit entrer l'Huissier, le pria de la laisser reposer encore deux heures, se leva à dix, s'habilla pour aller dîner en ville, & passant dans son anti-chambre, le remercia de sa politesse, sortit, & le laissa maître de faire son exécution.

Elle eut un procès à soutenir contre Madame de Châtillon. Les deux Parties se rencontrèrent au Palais, Madame de la Suze, escortée de plusieurs Poëtes, & Madame de Châtillon du Duc de la Feuillade. Celui-ci dit à la Comtesse : *Madame, vous avez la rime de votre côté, & nous avons la raison. Ce n'est donc pas*, répondit Madame de la Suze, *sans rime ni raison que nous plaidons.*

Le reste de sa vie n'offre aucune particu-

larité intéressante, & ne fut qu'un mêlange ordinaire d'affaires, de plaisirs, & d'occupations poëtiques. Elle mourut à Paris le 10 Mars 1673.

Personne ne reçut plus de louanges de son vivant que Madame de la Suze. On la comparoit à Junon pour la noblesse, à Minerve pour les talens, & à Vénus pour la beauté; presque tous les Poëtes, ses contemporains, la chantèrent, entr'autres Charleval, qui lui adressa ces Vers:

Comtesse, à qui l'Amour apprit
L'Art d'écrire avecque tendresse,
Et qui seule, avez tout l'esprit
Des neuf doctes Sœurs de la Grèce;
Vous consacrez votre loisir
Par des Vers dignes de mémoire:
Le Louvre en fait tout son plaisir,
Et le Parnasse en fait sa gloire....

Sapho, par son esprit charmant,
S'acquit une gloire immortelle;
Mais rien que le tems seulement
Ne vous fit aller après elle.

On fit encore ce Quatrain en son honneur :

Nul d'entre les mortels ne la peut égaler ;
Le Maître des neuf Sœurs ne seroit point son maître ;
Pour faire des captifs, elle n'a qu'à paroître :
Et pour faire des Vers, elle n'a qu'à parler.

C'est dans l'Elégie qu'elle s'est principalement exercée. Avec tout ce qu'il falloit pour plaire, elle fut, dit-on, malheureuse en amour ; peut-être parce que son cœur naturellement fort tendre, y mettoit plus que ne faisoient ses Amans. Mais il paroît qu'ayant en effet à se plaindre, elle choisit le genre élégiaque, pour mieux exprimer ses sentimens & ses propres douleurs. On a prétendu, sans fondement, que la rime lui étoit fort rebelle, qu'elle avoit besoin de secours étrangers, pour ajoûter à ses Vers cet ornement nécessaire, & que Messieurs de Monplaisir & de Subligny lui suggeroient ses rimes. Le tems a fait perdre un peu de leur réputation à ses Elégies. On desireroit

aujourd'hui que le ſtyle en fut plus châtié. Mais elles ne laiſſent pas d'avoir conſervé de véritables beautés. On y trouvera toujours le ton convenable au genre, des images quelquefois très-poétiques, un bel enchainement d'idées, & l'expreſſion du ſentiment.

Mademoiſelle de Scuderi a fait le portrait de Madame de la Suze dans Clélie. Héſiode, endormi ſur le Parnaſſe, voit les Muſes en ſonge, & Calliope lui montre les Poëtes qui naîtront dans la ſuite des tems. (Ce ſonge, qui a quelque reſſemblance avec celui de Henri IV, à qui S. Louis fait voir les Cieux & les Enfers, me paroît d'une heureuſe invention).

« Regarde, lui dit Calliope, cette femme » qui t'apparoit, elle a, comme tu vois, la » taille de Pallas, & ſa beauté a je ne ſais » quoi de doux, de languiſſant & de paſ» ſionné, qui reſſemble aſſez à cet air char» mant que les Peintres donnent à Vénus; » cette illuſtre perſonne ſera d'une ſi grande

» naiſſance, qu'elle ne verra preſque que les » Maiſons royales au-deſſus de la ſienne; » ſache qu'elle naîtra encore avec plus d'eſ- » prit que de beauté, quoiqu'elle doive, » comme tu vois poſſéder mille charmes, » elle aura même une bonté généreuſe qui » la rendra digne de toutes les louanges, » ſans te parler de tant d'autres admirables » qualités que le Ciel lui prodiguera : ap- » prends ſeulement qu'elle fera des Elégies » ſi belles, ſi pleines de paſſion & ſi préci- » ſément du caractère qu'elles doivent avoir, » qu'elle ſurpaſſera tous ceux qui l'auront » précédée & tous ceux qui la voudront » ſuivre.

POESIES
DE MADAME LA COMTESSE
DE LA SUZE.

PREMIERE ÉLÉGIE.

Foible & fière Raiſon, qui, par de vains combats,
Choques les paſſions & ne les détruis pas,
Ne me tourmente plus ; tes forces ſont bornées,
Et l'on ne change point l'ordre des deſtinées.
Elles font à leur gré le tiſſu de nos jours,
Et forment dans le ciel les nœuds de nos amours.
Tu ſais bien que mon cœur, pour ſe vaincre lui-même,
T'oppoſa mille fois au Dieu qui veut que j'aime ;
Mais, quoi qu'on puiſſe dire au mépris de ſes loix,
Aimer ou n'aimer pas n'eſt point en notre choix.
A ſon divin pouvoir il faut enfin ſe rendre :
Un Mortel contre un Dieu pourroit-il ſe défendre ?
Je l'avois combattu, ce dangereux pouvoir,
Par les plus grands efforts qu'exige le devoir.
L'eſprit enfin, laſſé d'une ſi rude guerre,

Une nuit qui, voilant les beautés de la terre,
Sembloit n'avoir éteint la lumiere du jour
Que pour favoriſer les deſſeins de l'Amour,
Et qui chaſſant du cœur les importunes craintes,
Mettoit en liberté les ſoupirs & les plaintes,
Je diſois, près des bords d'un bois délicieux,
Qui m'ôtoit aux regards des aſtres envieux:
Qu'un mal qu'on trouve doux met de trouble dans l'ame!
Et que d'un feu qui plaît aiſément on s'enflamme!
Hélas, que, dans l'ardeur des plus preſſans deſirs,
La pudeur à l'Amour dérobe de plaiſirs,
Tircis! & que ſouvent, à tes deſirs rebelle,
Secrettement mon cœur a murmuré contre elle!
Que tes charmans appas ont ſur moi de pouvoir!
Et que, dans cet état, je craindrois de te voir!
Je croyois que les vents emportoient mes paroles;
Mais, las! je me flattois d'eſpérances frivoles.
Quelle fut ma ſurpriſe! & que devins-je, ô Dieux!
Lorſque ſoudain Tircis vint s'offrir à mes yeux!
Je le connus, malgré les ombres infidèles,
Douces auparavant, en ce moment cruelles,
A ſa divine taille, à cet air fier & doux,
Qui ſurprit tant de cœurs & fit tant de jaloux,
A ce charme ſecret qui fit naître ma flamme....
Mais je le connus mieux au trouble de mon ame.

DEUXIEME ÉLÉGIE.

Belle & ſage Daphné, merveille de nos jours,
Que toutes les vertus accompagnent toujours,
Et qui connois ſi bien leurs graces naturelles,
Que tu ne prends jamais leurs phantômes pour elles;
Illuſtre & chere amie, à qui, dans mes malheurs,
J'ai toujours découvert mes ſecrettes douleurs;
Qui ſais ce qu'un mortel doit deſirer ou craindre,
Et qui ne blâmes pas ce qu'on ne doit que plaindre;
Ecoute mes ennuis, ſoulages-en le faix:
J'ai bien plus à te dire aujourd'hui que jamais:
Et tes prudens conſeils, tant de fois ſalutaires,
Ne me ſauroient jamais être plus néceſſaires.
Défends ma liberté, ma Daphné: je combats
Un Dieu dont j'ai ſouvent mépriſé les appas,
Qui, laſſé de me voir inſenſible à ſes charmes,
A pris pour m'aſſervir ſes plus puiſſantes armes.
Ah! que je l'appréhende avecque tant d'attraits!
C'eſt le jeune Tircis qui lui fournit des traits.
Tircis, de tous les cœurs le charme inévitable;
Tircis, en qui reluit tout ce qui rend aimable,
Et dont le ciel, prodigue à verſer ſes tréſors,
Ne forma que trop bien & l'eſprit & le corps.

Pour tout autre que lui je ſerois invincible ;
Jamais autre que lui ne me rendit ſenſible :
Et je ne croyois pas l'Amour contagieux,
Lorſque, ſans y penſer, je le vis dans ſes yeux.
Mon cœur, par mille efforts, tâcha de ſe défendre ;
Mais je ſens bien qu'enfin il eſt prêt à ſe rendre ;
Et ma foible raiſon, dans ce mortel danger,
Se trahit elle-même, & ſert à m'engager.
Si mon repos t'eſt cher, ſi ma gloire t'eſt chere,
En l'état où je ſuis, dis-moi, que dois-je faire ?
Quand je croirai Tircis plus fort que mon devoir,
Me faudra-t-il réſoudre à ceſſer de le voir ?
Et par une fierté, dont le penſer me tue,
Dois-je priver mes yeux d'une ſi chere vue ?
Mais, Dieux ! ce ne ſeroit qu'une vaine rigueur :
Je ne puis, ni ne veux, l'arracher de mon cœur.
Les Amours, diligens à ſervir ſes deſirs,
A toute heure, en tous lieux, m'apportent ſes ſoupirs,
M'expriment ſes ennuis, ſes tranſports & ſes craintes,
Et, d'un air languiſſant, me rediſent ſes plaintes :
Enfin il ſuit par-tout la trace de mes pas,
Et je le trouve même où je ne le vois pas.
Dans un ſi triſte état, de mon ſort incertaine,
Ah, que j'ai dit de fois, en rêvant à ma peine :
Deſirable repos, aimable liberté,
Unique fondement de la félicité,
Sans qui l'on ne vit pas, pour qui chacun ſoupire,

Faut-il donc qu'un tyran uſurpe votre empire,
Qu'il me faſſe oublier vos charmes les plus doux,
Et que ſes ſeuls tourmens me plaiſent plus que vous?
Faut-il que je m'expoſe à ces eſprits ſévères,
Qui, ne connoiſſant pas les amoureux myſtères,
Répandront ſur mes jours leur venin dangereux?
Que dis-je! mon bonheur peut-il dépendre d'eux?
J'ai bien une autre crainte, hélas! Si je m'engage,
Peut-être un jour Tircis, infidelle & volage,
Doit me cauſer autant de regrets, de ſoupirs,
Que j'aurai pris de ſoins à flatter ſes deſirs.
On ſait de cent beautés les triſtes aventures;
Et l'empire amoureux eſt rempli de parjures.
C'eſt ce que j'oppoſois à ſes plus doux poiſons;
Mais l'Amour eſt plus fort que toutes les raiſons.
Le Deſtin veut que j'aime, il faut le ſatisfaire:
Je n'y réſiſte plus. Eh! que pourrois-je faire?
Ces Maîtres des mortels, les Dieux, lui cèdent bien.
Tes conſeils ſeroient vains, Daphné; ne me dis rien.
Laiſſe-moi ſoupirer, ma peine eſt ſans remède;
Mon cœur eſt trop charmé du feu qui le poſſède:
Une douce langueur occupe mes eſprits.
En perdant tout eſpoir, ma Daphné, je t'écris,
Non pour chercher la fin de mon tourment extrême,
Mais pour me ſatisfaire, en te diſant que j'aime.
Si tu blâmois un mal où je vois tant d'appas,
Plains une malheureuſe, & ne l'accuſe pas.

TROISIEME ÉLÉGIE.

TRISTESSE, ennui, chagrin, langueur, mélancolie,
Troublerez-vous toujours le repos de ma vie ?
A toute heure, en tout lieu, sentirai-je vos coups ?
Et ne pourrai-je pas être un moment sans vous ?
Je viens dans ces deserts chercher la solitude,
Où, seule, loin du bruit & de la multitude,
Je puisse en liberté soupirer mes tourmens.
Deserts, soyez témoins des peines que je sens.
L'esprit tout agité de nouvelles alarmes,
Je viens ici cacher mes soupirs & mes larmes :
Comme aux seuls confidens de toute ma douleur,
Je viens vous découvrir les secrets de mon cœur.
Le chagrin me dévore, & mon ame abattue,
Sans force & sans secours, cède aux coups qui la tue.
Je souffre, sans savoir ce qui me fait souffrir ;
Je cherche, mais en vain, les moyens de guérir.
Hélas ! tout m'est fatal, tout fait mon infortune ;
Tout ce qui me plaisoit, aujourd'hui m'importune.
Mon esprit, accablé sous de rudes combats,
Considère sa peine & ne la comprend pas.
De mes yeux languissans un éloquent silence,
En dépit de moi-même, explique ma souffrance :

Je n'ai point de repos, ni la nuit, ni le jour.
Hélas! d'où vient mon mal? N'eſt-ce point de l'amour?
Je ne puis voir Tircis que je ne ſois émue;
Je rougis de paroître interdite à ſa vue.
Dans ſon geſte, en ſon air, en chacun de ſes traits,
Je trouve des appas inconnus & ſecrets.
Le feu de ſes regards, par qui ſon cœur s'explique,
Etincelle de joie, & me la communique.
Quand je ne le vois plus, ô Dieu! quel changement!
Il étoit mon plaiſir, il devient mon tourment.
Dans les chagrins qu'alors ſon abſence me cauſe,
Ma raiſon, incertaine, à ſoi-même s'oppoſe.
Je ne me connois plus. Quel eſt donc ce pouvoir
Qui me force à ſortir des regles du devoir?
Quoi! céder à l'Amour! quoi! manquer de courage!
Quitter ma liberté pour un rude eſclavage!
Souffrir qu'un fier tyran, ſans avoir combattu,
Triomphe malgré moi de toute ma vertu!
Non, je veux me défendre, & ſoutenir ma gloire,
Des mains de mon vainqueur arracher la victoire;
La raiſon & l'honneur me l'ordonnent ainſi:
Tout le dit, je le dois, & je le veux auſſi.
Mais, que dis-je? ô grands Dieux! je parle en inſenſée.
Foibles raiſonnemens, ſortez de ma penſée!
Ma flamme vous dément, & mon cœur aujourd'hui
Se ſoumet à l'Amour, & ne connoît que lui.
Hélas! qu'il eſt changé! je le cherche en lui-même;

Mon

Mon cœur n'eſt plus mon cœur, il ſuit l'objet qu'il aime.
Pour lui ſeul il reſpire, il conſent à ſes vœux ;
Il ſoupire, il languit, il brûle de ſes feux.
J'en rougis de dépit ; ma vertu s'en offenſe.
Quoi ! toute ma raiſon ſe trouve ſans puiſſance !
Quoi ! ma noble fierté s'eſt ſoumiſe à ſon tour !
Il falloit, ou mourir, ou ſurmonter l'Amour.
Il falloit conſtamment combattre pour ma gloire,
Remporter ſur moi-même une illuſtre victoire,
Étouffer cette ardeur dont mon cœur eſt épris,
Et, pour tout dire enfin, réſiſter à Tircis. . . .
Réſiſter à Tircis ! Mais, Dieux ! eſt-il poſſible ?
Pourrois-je vivre, hélas ! à ſes vœux inſenſible ?
L'effort eſt impoſſible ; il n'y faut plus penſer.
L'amour qu'il a pour moi ne ſauroit m'offenſer :
Il m'aime avec reſpect ; & je puis, ſans foibleſſe,
Ecouter ſes ſoupirs, répondre à ſa tendreſſe.
Il ſait que la vertu peut engager mon cœur ;
Il ſait l'art de fléchir ma fierté, ma rigueur,
Et ménage avec ſoin ce moment favorable
Qui peut le faire aimer autant qu'il eſt aimable.
Quels charmes plus touchans ! que ſes tranſports ſont doux !
Quand il dit : je vous aime, & n'aimerai que vous !
A ces mots il ſoupire, & ſes yeux, pleins de flamme,
Brûlent du feu ſecret qui brûle dans mon ame.
Qu'ils ſont paſſionnés, éloquens, enchanteurs,

Ses regards ! où je vois la joie & la langueur.
Il me dit, ſans parler, qu'il craint & qu'il eſpere.
D'un viſage trop fier & d'un air trop ſévère,
Je voulois éviter ce fatal entretien,
Et feignois d'ignorer ce que je ſavois bien.
Ne parlez plus, Tircis, de peine & de martyre;
Eſpérez, je vous aime, enfin j'oſe le dire.
Je reçois votre cœur, je reçois vos ſoupirs;
Uniſſons notre flamme, uniſſons nos deſirs.
Contentons notre ardeur, laiſſons parler l'envie,
Jouiſſons des plaiſirs les plus doux de la vie:
Et pour me rendre heureuſe, & pour nous rendre heureux,
Aimons-nous, aimons-nous, & chériſſons nos feux.
Tu l'emportes, Amour, je cède à ta puiſſance;
Aſſez & trop long-temps je t'ai fait réſiſtance.
Par ta force invincible & tes attraits puiſſans,
Tu maîtriſes enfin ma raiſon & mes ſens.
Je fléchis ſous les loix de ton aimable empire.
Puiſqu'aimer eſt enfin tout ce que je deſire,
Viens triompher, Amour, de mon cœur & de moi:
Eſprit, honneur, vertu, tout ſe ſoumet à toi.

QUATRIEME ÉLÉGIE.

Enfin, cher Clidamis, l'Amour vous importune;
Vous ſuivez le parti de l'aveugle Fortune.
Les exemples fameux des révolutions
Qu'elle fait éprouver à tant de Nations,
Des trônes renverſés, des familles éteintes,
Qui troublent l'univers par leurs trop juſtes plaintes;
La foule des héros qu'elle traîne au cercueil
N'ont pu vous garantir de ce ſuperbe écueil.
Pour elle, vous quittez votre innocente vie,
Qui de tant de douceurs avoit été ſuivie;
Pour elle, vous quittez cet aimable ſéjour,
Où règnent pour jamais l'Innocence & l'Amour.
Le deſir des grandeurs étouffe votre flamme;
La Cour & ſes appas me chaſſent de votre ame.
Ma cabane n'eſt plus digne de vous loger:
Vous êtes Courtiſan & n'êtes plus Berger.
Eh bien! cher Clidamis, ſuivez votre génie;
Acquérez, s'il ſe peut, une gloire infinie,
J'y conſens, j'y conſens: mes amoureux ſoupirs
Ne troubleront jamais vos ſomptueux plaiſirs.
Qu'un éternel oubli ſoit le prix de mes peines;
Renoncez à mon cœur pour des chimères vaines.

A de lâches devoirs sacrifiez des jours
Dont les mains de l'Amour doivent filer le cours.
Malgré tant de sermens, soyez traître & parjure;
Je souffrirai mes maux sans plainte & sans murmure.
C'est un foible secours que des emportemens,
Et vous serez puni par vos propres tourmens.
Pour moi, dans un désert, exempte de naufrage,
Je vous contemplerai dans le fort de l'orage;
Et peut-être qu'un jour, de ce tranquille port,
Je vous verrai l'objet des caprices du sort.
De là, je vous verrai sur la mouvante roue,
Tantôt au firmament, & tantôt dans la boue.
L'aveugle Déité, dont vous suivez le char,
Sème indifféremment ses faveurs au hasard.
Son inconstante humeur ne peut être arrêtée:
Je la connois, Berger; pour vous je l'ai quittée.
Je sais quels sont les biens dont elle peut combler,
Et que c'est dans ses bras que l'on doit plus trembler.
Quand, après cent projets renversés par ses fuites,
Vous serez rebuté de vos vaines poursuites,
Et que vous trouverez que cent malheurs nouveaux
Seront l'unique fruit de tous vos longs travaux,
Peut-être, Clidamis, que mon triste hermitage
Ne vous paroîtra plus un si méchant partage.
Vous trouverez alors que nos prés & nos bois
Sont un plus doux séjour que le Louvre des Rois;
Et rappellant enfin dedans votre mémoire

De nos plaiſirs paſſés la bienheureuſe hiſtoire,
Je ne ſais ſi l'éclat dont vos yeux ſont déçus
Pourra vous conſoler de les avoir perdus.
Dans nos charmans hameaux les lambris ſont de hêtres:
On y vit ſans ſujets, mais on y vit ſans maîtres.
C'eſt l'aſyle des biens qu'on bannit de la Cour;
Et c'eſt de plus, Berger, le ſéjour de l'Amour.
Oui, vous quittez ce Dieu, quittant la ſolitude;
Il ne vous ſuivra pas parmi la multitude.
Malgré tous vos attraits, envain vous l'eſpérez:
La Fortune & l'Amour ont leurs droits ſéparés.
Où l'une veut régner, il faut que l'autre cède.
Eh! quelle eſt donc, hélas! l'ardeur qui vous poſsède?
Pourquoi vouloir quitter ce maître ſi charmant,
Qui vous rendit heureux preſqu'auſſi-tôt qu'Amant?
Ah! revenez à moi, ſongez que je vous aime;
Ou plutôt, Clidamis, revenez à vous-même.
De votre propre cœur écoutez mieux la voix;
Conſultez-le, Berger, pour la derniere fois.
Son amoureuſe ardeur étoit trop peu commune,
Pour céder aux appas de l'aveugle Fortune:
Il eſt né pour avoir un plus illuſtre appui,
Et le Deſtin n'a point d'eſclave tel que lui.

MADRIGAUX ET CHANSONS.

I.

Sous ces ombrages verds, un Amant le plus tendre
Que l'Amour ait jamais formé,
Un ſoir, voyant qu'Iris ne pouvoit ſe défendre
Des violens tranſports qui l'avoient enflammé :
O nuit ! s'écria-t-il, devenez plus obſcure,
Et cachez mon bonheur à toute la nature ;
Celle pour qui je meurs ſe rend à mes deſirs.
A ces mots, éperdu d'amour & de plaiſirs,
Il n'en put dire davantage,
Et l'on n'entendit plus dans le ſombre bocage,
Qu'un murmure confus de languiſſans ſoupirs.

I I.

Le doux ſilence de nos bois
N'eſt plus troublé que par la voix
Des oiſeaux que l'amour aſſemble.
O Berger, qui fais mes deſirs,
Voici le mois charmant des fleurs & des zéphirs,
Et la ſaiſon qui te reſſemble.
Ne perdons pas un moment des beaux jours,
C'eſt le tems des plaiſirs & des tendres amours.

III.

Un Berger, plus beau que le jour,
Me disoit dans ces bois, au lever de l'Aurore:
Iris, si tu voulois que j'y revinsse encore,
Tu me verrois mourir d'amour.
Ah! dût-il m'en coûter ma vie avec la sienne,
Tendre Amour, fais qu'il y revienne.

IV.

Dans ce bocage où brille une jeune verdure,
Amarillis rêvoit au murmure des eaux;
Et laissoit ses troupeaux
Errant à l'aventure:
Quand l'amoureux Berger, qu'enflamme ses regards,
Rassembla ses troupeaux épars:
Lors remarquant ce soin fidèle,
Retirez-vous, Berger, dit-elle,
Je saurai bien garder tous mes troupeaux des loups;
Mais mon cœur ne sauroit se défendre de vous.

V.

Etoile d'une nuit plus belle que le jour,
Qui pénétrez ces lieux solitaires & sombres,
Et qui venez, malgré les ombres,
Jusqu'au fond de ces bois découvrir mon amour,

Jugez si le Berger dont mon ame est charmée,
Sait mieux aimer que moi :
Soyez les témoins de sa foi,
Voyez si j'aime & si je suis aimée ;
Et si vous prenez soin de flatter les amans,
D'une si douce nuit prolongez les momens.

V I.

Gardez-vous bien d'aimer une inhumaine,
Capricieuse, fière & vaine ;
Car vous la perdrez tôt ou tard.
Son cœur ne s'acquiert qu'avec peine,
Et se conserve par hasard.

V I I.

La prude a l'air trop sérieux,
Et la coquette est trop volage ;
Si l'enjouée a l'art de plaire davantage,
La mélancolique aime mieux.

V I I I.

Il n'est point aujourd'hui de Belle raisonnable
Qui se fâche de voir adorer ses appas ;
Et lorsque sa rigueur fait quelque misérable,
Ce n'est pas que l'amour ne lui soit agréable,
C'est que l'amant ne lui plaît pas.

I X.

Sans envie & ſans médiſance,
D'un rival indiſcret faites voir les défauts ;
Et profitez, avec prudence,
Des fautes de tous vos rivaux.

X.

Un véritable amant préſume d'ordinaire,
Qu'il doit aimer d'un éternel amour ;
Et quiconque prévoit de n'aimer plus un jour,
S'il n'a ceſſé d'aimer eſt bien près de le faire.

X I.

Amans, tant que vous aimerez,
Vous craindrez, vous eſpérerez :
Malgré toute votre prudence,
Lorſque l'on peut être un ſeul jour
Ou ſans crainte, ou ſans eſpérance,
On ſe peut dire ſans amour.

X I I.

Quiconque ſaura galamment
L'art de dire des bagatelles,
Pourra ſe vanter hautement
De ne déplaire pas aux Belles ;
Mais l'amant ne doit point, pour vanter leurs appas

Rendre ſa flatterie extrême ;
Celui qui veut trop plaire à ce qu'il n'aime pas,
Souvent déplaît à ce qu'il aime.

XIII.

Tout ce que fait l'avare, il le fait toujours mal,
S'il aime quelque Belle, elle en eſt offenſée ;
Et moins elle eſt intéreſſée,
Plus elle eſtime un amant libéral.

XIV.

C'eſt un bonheur, pour les amans fidèles,
Lorſque durant quelques momens,
Ils ſouffrent les chagrins que donnent les querelles,
Pour goûter les plaiſirs des raccommodemens.

XV.

Un amour véritable a de la violence,
L'abſence, toutefois, en peut venir à bout :
Quand l'amour réſiſte à l'abſence,
Il eſt à l'épreuve de tout.

XVI.

Les ſecrets de l'amour ſeroient toujours ſecrets,
Malgré les médiſans, malgré les indiſcrets,
Si deux cœurs bien unis ne manquoient point d'adreſſe.

Rien ne trahit ce commerce charmant,
Que l'imprudente humeur d'une jeune maîtresse,
Ou la vanité d'un amant.

XVII.

Alors que l'on s'est rapproché
Après une absence, un voyage,
Le cœur n'en est pas plus touché,
Mais les sens le sont davantage.

XVIII.

Vous demandez quelle victoire
Seroit plus selon mon desir ?
La prude donne plus de gloire.
La coquette plus de plaisir.

XIX.

Quand Damis éclate en murmures,
Vous lui parlez avec aigreur;
Iris, c'est faire une faveur,
Que de répondre des injures.

XX.

Si presqu'autant que moi Damis vous intéresse,
Vous ne m'aimez plus qu'à demi;
Je crois qu'on ôte à sa maîtresse
Tout ce qu'on donne à son ami.

XXI.

Alors qu'on commence d'aimer,
On a peur de trouver une femme cruelle;
Sitôt qu'on a pu l'enflammer,
On craint de la voir infidèle;
Et c'est ainsi qu'heureux ou malheureux,
On n'est jamais content quand on est amoureux.

XXII.

Ce qui fait que dans nos amours
Nous nous plaignons presque toujours,
C'est ma faute, Iris, ou la vôtre;
Examinez un peu nos feux,
Et vous verrez que l'un des deux
A toujours plus d'amour que l'autre.

XXIII.

De sa sincérité j'entends qu'on fasse vœu.
J'excuse volontiers, & plus souvent j'oublie
Un crime dont on fait l'aveu,
Qu'une bagatelle qu'on nie.

XXIV.

Qu'en aimant on prenne un parti
Où la triste raison s'oppose;
Ou qu'on résiste aux loix qu'un tendre amour impose,
On se repent toujours de s'être repenti.

XXV.

Quand vous prîtes mon cœur, Amour me fut témoin
Que vous promîtes avec ſoin
De n'abuſer jamais d'une telle victoire;
Mais vous en perdez la mémoire,
Et vous êtes, Tircis, infidèle & leger.
Pour imiter votre inconſtance,
Je devrois de mon cœur à jamais vous bannir:
Mais ne craignez point ma vengeance,
Je me punirois trop en penſant vous punir.

XXVI.

Au défaut de ma voix recevez mes ſoupirs,
Ils vous diront, Tircis, en leur langage,
Que ſi le Ciel ſecondoit mes deſirs,
Je vous donnerois davantage.

XXVII.

Vous ne m'attirez point par vos attraits charmans,
Beaux lieux, où tant d'heureux amans
Trouvent de douces aventures:
Ah! je ne ſonge point à chercher des plaiſirs,
Et je viens ſeulement ſous vos ombres obſcures,
Entretenir ma peine, & cacher mes ſoupirs.

XXVIII.

Tant que je ſuis abſente, ô mon cher Licidas!
En vous parant que prétendez-vous faire?

Ne vous parez donc pas pour plaire,
Parez vous ſeulement pour ne déplaire pas.

XXIX.

Que j'ai de plaiſir à relire
Ces lettres, ces billets charmans,
Où ton cœur peint ſi bien ſes tendres mouvemens!
Je crois que l'Amour ſeul a trouvé l'art d'écrire.

XXX.

Ne faites point de confidence,
Et ſoyez sûr que le ſilence
A pour moi des charmes puiſſans:
Le monde a d'étranges maximes.
Les plaiſirs les plus innocens
Paſſent quelquefois pour des crimes.

XXXI.

Lorſqu'après mille ſoins & mille inquiétudes,
Ce que nous ſouhaitons ſuccède à nos deſirs,
Le ſouvenir des maux qui nous ſembloient ſi rudes,
Nous donne de nouveaux plaiſirs.

Aux Femmes.

Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne ſoit jamais ſans myſtère;
Ce n'eſt pas l'amour qui nous perd,
C'eſt la manière de le faire.

C. P. Marillier del. N. Ponce sculp. 1773.

VIE
DE MADEMOISELLE
DE SCUDERI.

MADEMOISELLE de Scuderi n'a point été mise au rang des bons Poëtes du siècle de Louis XIV, mais parmi les Ecrivains en prose, qui ont joui d'une grande réputation, & à qui il n'a manqué que de se choisir un genre qui fût plus conforme

au goût de tous les ſiècles. Elle étoit originaire du Royaume de Naples, d'une Maiſon très-ancienne, qui vint s'établir en Provence ſous le règne de Charles VIII. Ses Ancètres avoient toujours ſuivi le métier des armes. Son père, dans le tems des troubles de la Ligue, après avoir ſervi avec diſtinction ſur mer & ſur terre, fut fait, par l'Amiral de Villars, Gouverneur du Havre-de-grace. Ce fut là que Mademoiſelle de Scuderi naquit en 1607. Elle fut élevée par une mère très-reſpectable, de la Maiſon de Gouſtimenil-Martel. Le frère de cette Dame, homme d'un eſprit très-cultivé & qui avoit paſſé une partie de ſa vie à la Cour de Henri III, de Henri IV & de Louis XIII, prit un ſoin particulier de l'éducation de ſa nièce.

La mort de ſes parens, & un goût très-vif pour les Lettres, lui firent abandonner, jeune encore, le lieu de ſa naiſſance pour paroître ſur un théâtre plus digne de ſes talens. A peine arrivée à Paris, Mademoiſelle

de

de Scuderi fut reçue à l'Hôtel de Rambouillet; elle y forma des liaisons avec les personnes les plus qualifiées, & les Ecrivains les plus distingués de la France. Ce fut dans cette Société qu'elle apprit à connoître le monde, & qu'elle forma son goût sur les meilleurs modèles de son tems. Il ne lui restoit de l'héritage de ses pères que leurs dettes, dont elle avoit voulu se charger. Elle crut qu'un travail assidu, des vertus & des talens pourroient la faire réussir dans un siècle où l'on commençoit à aimer & à récompenser le mérite. *L'Illustre Bassa*, roman en quatre parties, fut sa première production. Elle fit paroître successivement les *Harangues des Femmes illustres*, en deux Volumes; *Cyrus*, qu'elle porta jusqu'à dix, & les premiers Tomes de *Clélie*.

Elle avoit donné jusqu'alors ses Ouvrages sous le nom de son frère; son secret ayant été découvert, malgré toutes ses précautions, tout ce qu'elle fit depuis parut sans nom d'Auteur. *Célinde*, *Mathilde*, & *la Pro-*

menade de Verſailles, Recueil de Nouvelles ou de petits Romans, n'ayant pas la longueur des anciens, dont on commençoit à ſe raſſaſier, n'en eurent que plus de ſuccès. Elle fit auſſi dix Volumes de Converſations, & elle eut la gloire de remporter, à l'Académie Françoiſe, en 1671, le premier prix d'Éloquence. Le ſuccès prodigieux de ſes Ouvrages, la fit connoître dans toute l'Europe, où ils furent traduits ; on aſſure même qu'ils l'ont été dans pluſieurs langues de l'Orient.

Dans ſes Lettres, à ſes Amis, elle inſéroit quelquefois des Vers, qui ne lui coûtoient que la peine de les écrire. On y découvre un tour facile, de la fineſſe, de la grace, & ſouvent même de la force & de la préciſion. On ſent qu'ils partent d'un eſprit ſolide & d'un bon cœur ; & que ſi elle eût voulu faire de la poéſie ſon unique occupation, elle eût ſans doute égalé toutes les Femmes de ſon ſiècle qui ſe ſont diſtinguées dans cette brillante carrière. Peu de perſonnes jouiſſoient

d'une aussi haute considération qu'elle, sous un règne illustré par tant de grands Hommes. Les Souverains recommandoient aux Princes, leurs enfans, qui venoient en France, de ne pas retourner auprès d'eux sans avoir vu Mademoiselle de Scuderi. La Reine Christine l'honoroit d'une estime particulière, & fit en vain tous ses efforts pour l'attirer auprès d'elle à Rome. Les Princes & les Princesses de la Famille Royale ne dédaignoient pas de la prévenir, & Madame lui disoit quelquefois : « C'est moi qui » suis l'Amant dans notre commerce, c'est » moi qui vous cherche avec mystère ».

Le Cardinal Mazarin lui laissa une pension par son testament ; elle en eut encore deux autres, la première du Chancelier Boucherat sur le Sceau, & la seconde de Louis-le-Grand, accordée à la sollicitation de Madame de Maintenon. Ce Monarque, qui savoit donner tant de prix à ses bienfaits, l'honora d'une audience particulière, dans laquelle il la combla des éloges

les plus flatteurs ſur ſes vertus & ſes talens.

Au milieu des travaux les plus aſſidus ; elle conſerva toujours, dans l'âge le plus avancé, toute la force de ſon eſprit, & la mémoire la plus heureuſe. Elle étoit cependant accablée des infirmités de la vieilleſſe ; mais ſon courage, ſa réſignation & ſa patience, les lui faiſoient ſupporter ſans ſe plaindre. Elle ſentit l'inſtant de ſa mort approcher ſans marquer la plus légère émotion, & mourut dans les ſentimens d'une grande piété, âgée de 94 ans. Cette Fille célèbre jouiſſoit d'une eſtime ſi générale, que deux Egliſes ſe diſputèrent à l'envi, le triſte honneur de lui donner, ſans intérêt, la ſépulture : celle de l'Hôtel-Royal des Enfans-Rouges, où elle avoit ſouhaité être enterrée & celle de St. Nicolas des Champs, ſa Paroiſſe depuis plus de cinquante-ans. Le Cardinal de Noailles, devant qui cette affaire fut portée, décida en faveur de la dernière, où elle fut inhumée le 3 Juin 1701.

POESIES
DE MADEMOISELLE
DE SCUDERI.

MADRIGAUX.

I.

AU ROI.

SUR LA PAIX.

Dès que tu fais un pas l'Europe est en alarmes,
Et contre l'effort de tes armes
Rien ne pourroit la soutenir ;
Mais dans un calme heureux tu gouvernes la terre :
Quand on peut lancer le tonnerre,
Qu'il est beau de le retenir.

I I.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Le jour qu'il reçut le nom du Roi.

Sentez-vous bien le prix du grand nom qu'on vous donne?
Prince, par mille exploits il faut le mériter;
Tout l'Univers le craint, la gloire l'environne,
Il n'en fut jamais un si pesant à porter.

I I I.

Sur des pots de fleurs que Monsieur le Prince (le grand Condé) cultivoit lui-même.

En voyant ces œillets, qu'un illustre Guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit Jardinier.

I V.

A l'occasion de la prise de Luxembourg.

A CETTE VILLE.

Contre Louis vous n'avez pu tenir,
Consolez-vous d'un sort inévitable;
Vous vous trompiez de vous croire imprénable,
Mais en ses mains vous l'allez devenir.

V.

SUR LA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ.

Les Héros de l'antiquité
N'étoient que des Héros d'été,
Ils ſuivoient le printems comme les hirondelles,
La Victoire, en hiver, pour eux n'avoit point d'ailes;
Mais, malgré les frimats, la neige & les glaçons,
Louis eſt un Héros de toutes les ſaiſons.

VI.

VERS

SUR LA NAISSANCE DU DUC DE BOURGOGNE.

Venez, heureux Enfant, venez à la lumière;
Vous allez commencer votre illuſtre carrière,
Et le Soleil, qui naît au bord de l'Orient,
N'a pas à ſa naiſſance un éclat ſi riant:
Tout brille autour de vous; les jeux, les ris, la gloire
Parent votre berceau comme un char de victoire;
Mais, ô royal Enfant, le pur ſang des Héros
S'indigne de languir dans les bras du repos,
Hâtez-vous; que le corps, l'eſprit & le courage
Forcent les loix du tems & les règles de l'âge.

Passez rapidement les frivoles plaisirs;
Et concevez bientôt d'héroïques desirs.
De vos premiers exploits couvrez la terre & l'onde,
Vous pouvez surpasser tous les Maîtres du monde,
Vous pouvez les forcer à vous admirer tous;
Mais vous verrez encor Louis plus grand que vous
Eclairer tous vos pas, vous servir de modèle,
Etre du Roi des Rois une image fidèle,
Le bonheur des François, l'ame de ses Etats,
Et l'exemple éternel de tous les Potentats.

VII.

STANCES

A l'occasion de l'arrivée du Doge en France (1).

LA FAUVETTE DE MADEMOISELLE DE SCUDERI.

Plus vîte qu'une hirondelle,
Je viens avec les beaux jours,
Comme fauvette fidèle,
Avant le mois des amours.

---

(1) Cette Pièce, toute foible qu'elle est, rappelle un trait de notre Histoire, en faveur duquel on peut lui faire grace.

J'ai trouvé, ſur mon paſſage,
Un ſpectacle aſſez nouveau;
Pour m'expliquer davantage,
C'eſt le Doge & ſon troupeau.

Quoi, lui dis-je, entrer en France
Et vous montrer en ces lieux?
Oui, dit-il, par la clémence
Du plus grand des Demi-Dieux.

Son cœur, toujours magnanime,
Ne pouvant ſe démentir,
Veut oublier notre crime
Voyant notre repentir.

Dieux! quel bonheur eſt le vôtre,
D'aller recevoir ſa loi,
Je n'en voudrois jamais d'autre;
Mais ce bien n'eſt pas pour moi.

C'eſt aſſez que ma maîtreſſe
Souffre que ma foible voix
Chante, rechante ſans ceſſe,
Qu'il eſt le phœnix des Rois.

Allez, Doge, allez ſans peine,
Lui rendre grace à genoux;
La République Romaine
En eut fait autant que vous.

VIII.

A PELISSON,

Bel-Eſprit très-connu par ſes talens & ſon exceſſive laideur.

Enfin, Acante, il faut ſe rendre,
Votre eſprit a charmé le mien;
Je vous fais Citoyen du *Tendre* (1),
Mais, de grace, n'en dites rien.

IX.

LE SOUFFLET.

*A MADAME DE***,*

Pour le jour de ſa Fête. (C'eſt lui qui parle).

Autrefois en zéphir je volois par les plaines,
J'éprouvois les ardeurs des amoureuſes peines;
Maintenant en ſoufflet je me vois transformé,
Et ne puis plus courir après l'objet aimé,

(1) Tout le monde connoît la carte de *Tendre*.

Flore, pour me punir, me changea de la ſorte :
Pour un żéphir d'hiver j'ai l'haleine aſſez forte,
Et je vous ſervirai juſqu'au mois des amours,
Où l'aimable printems ramène les beaux jours.
Ce fut moi, malheureux! (oſerai-je le dire,
Ah! quand j'y penſe encor, mon triſte cœur ſoupire)
Qui, badinant un jour avec de jeunes fleurs,
Ternis inſolemment leurs plus vives couleurs,
Sans ſavoir que Sapho, votre chère conquête,
Vouloit vous les donner le jour de votre Fête!
Auſſi-tôt elle s'en plaignit;
Flore me chaſſa, me bannit,
M'interdit les jardins de toute la nature,
Et me fit prendre enfin cette triſte figure:
Mais, ſi je puis paſſer l'hiver auprès de vous,
De nul autre zéphir je ne ſerai jaloux.

X.

SUR LE PORTRAIT DU DUC DE MONTAUSIER.

C'eſt-là de Montauſier l'héroïque viſage,
C'eſt-là ſon air, ſi grand & ſi noble & ſi ſage;
C'eſt tout ce qu'il nous laiſſe après avoir été.
O triſte ſouvenir! Quand je mets tout enſemble,
Son eſprit, ſon ſavoir & ſon cœur indompté,
Fier, bon, tendre, conſtant, rempli de piété;
Hélas! je cherche envain quelqu'un qui lui reſſemble.

XI.

STANCES.

Comparaiſon de la Beauté, de l'Eſprit & de la Vertu.

La fleur que vous avez vu naître
Et qui va bientôt diſparoître ;
Reſſemble à la Beauté, que l'on nous vante tant,
L'une brille quelques journées,
L'autre ſéduit quelques années,
Et diminue à chaque inſtant.

L'Eſprit dure un peu davantage,
Mais à la fin il s'affoiblit ;
Et s'il ſe forme d'âge en âge,
Il brille moins, plus il murit.

La Vertu, ſeul bien véritable,
Nous ſuit au-delà du trépas ;
Mais ce bien ſolide & durable,
Hélas ! on ne le cherche pas.

XII.

VERS

A MADEMOISELLE DE SCUDERI,

Par la Nièce de Descartes.

Voici quel fut mon compliment :
Pour la plus belle des fauvettes,
Quand elle revint où vous êtes.
Ah ! m'écriai-je alors, avec étonnement,
N'en déplaise à mon oncle, elle a du sentiment.

XIII.

RÉPONSE DE MADEMOISELLE DE SCUDERI.

De ma fauvette fidèle
Vous avez tous les apas ;
Vous chantez aussi bien qu'elle,
Mais vous ne revenez pas.

XIV.

Réponse à un Madrigal, où on la traitoit d'immortelle.

Quand l'aveugle destin auroit fait une loi
Pour me faire vivre sans cesse,
J'y renoncerois par tendresse,
Si mes amis n'étoient immortels comme moi.

XV.

SUR SON PORTRAIT.

Nanteuil, en faiſant mon image,
A de ſon art divin ſignalé le pouvoir;
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans ſon ouvrage.

XVI.

SUR LA MORT DE LA REINE-MÈRE.

Anne, dont les vertus, l'éclat & la grandeur
Ont rempli l'Univers de leur vive ſplendeur,
Dans la nuit du tombeau conſerve encor ſa gloire,
Et la France à jamais aimera ſa mémoire.
Elle ſut mépriſer les caprices du ſort,
Regarder, ſans pâlir, les horreurs de la mort,
Affermir un grand Trône & le quitter ſans peine;
Et, pour tout dire enfin : vivre & mourir en Reine.

Un des amis de Mademoiſelle de Scuderi, (Peliſſon à ce que je crois) lui avoit envoyé, par plaiſanterie, un Louis d'or qui avoit le don de parler. Mademoiſelle de Scuderi, quoique malade, lui fit ſur le champ la réponſe la plus ingé-

nieuſe, qu'elle termina par l'éloge du Cardinal de Mazarin, ſon Bienfaiteur. Je l'offre ici comme un témoignage de ſa reconnoiſſance.

Ce Jules, dont les ſoins redonnent à la France
Les jeux & les plaiſirs, la paix & l'abondance,
Va donc faire couler dans nos heureux climats
Ces larges fleuves d'or, la force des Etats,
Et gémir de regret le Pactole & le Tage,
Que la Fable a flaté d'un pareil avantage.
Par ſes travaux conſtans, nos deſirs ſont bornés,
Et ſes ſages conſeils, juſtement courronnés,
Font voir à l'Univers, que la plus belle gloire
Eſt de ceſſer de vaincre au fort de la victoire.

XVII.

SUR LA PIÉTÉ DE LOUIS LE GRAND.

Quand il répand ſon ame au pied de nos Autels,
Il ne compte pour rien ſes lauriers immortels,
Et cette humilité, dont il offre l'exemple,
Si rare dans un Roi toujours victorieux,
    L'élève encore plus à nos yeux,
    Qu'un Apothéoſe & qu'un Temple.

XVIII.

PORTRAIT

DE MONSIEUR LE PRINCE, (*le grand Condé*).

J'ai le cœur comme la naiſſance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant,
J'ai de la foi, de la conſtance,
Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant,
Rien n'eſt comparable à ma gloire;
Les plus grands Héros dans l'Hiſtoire
Ne me l'oſeroient diſputer:
Si je n'ai pas une couronne,
C'eſt la Fortune qui la donne,
Il ſuffit de la mériter.

XIX.

VERS

DE MADEMOISELLE DE SCUDERI.

A l'occasion d'une caisse, dans laquelle étoit un petit pêcher chargé de pêches & entouré de roses & d'œillets, envoyée par Madame de Plabuisson à Mademoiselle de Scuderi, le jour de sa Fête, avec une Epitre en vers, où les fleurs & les fruits cherchent à captiver la bienveillance de la moderne Sapho.

Ah ! que n'êtes-vous immortelles,
Fleurs si brillantes & si belles,
Qu'une main qui m'est chère aujourd'hui vient m'offrir;
Mais, quoi ! vous naissez pour mourir ?
Consolez-vous, œillets & roses,
C'est le destin des belles choses;
Et vous fruits si délicieux,
Qui charmez le goût & les yeux,
Je veux, pour l'honneur de Célie,
Qu'à votre sort on porte envie.
Les plus clairs rayons du soleil
Vous donneront un teint vermeil,

Et, de la plus pure roſée
Votre jeune feuille arroſée,
Malgré les ardeurs de l'été
Conſervera votre beauté,
Toujours fraîche, toujours fleurie,
Comme les fleurs de la prairie.
Tous les zéphirs des environs
Vous défendront des moucherons,
Les fourmis les plus ménagères,
Qui vont par leurs courſes legères,
Picotant les fruits des vergers,
Et même des fiers orangers,
Reſpecteront juſqu'à l'ombrage
De votre agréable feuillage :
Enfin, que vous dirai-je encor,
Vous aurez une robe d'or,
D'une douce odeur parfumée;
Et la flatteuſe Renommée,
Qui vole par-tout l'Univers,
Se chargeant des aimables Vers
Où Célie a peint votre hiſtoire,
Aſſure à jamais votre gloire.

LA TUBÉREUSE,

A CÉLIE.

ANGÉLIQUE ou Célie, ou tous les deux ensemble,
Malgré l'éclat des fleurs que ce beau jour assemble,
Et qui pour vous ici s'offrent de toutes parts,
Je prétends sur moi seule attirer vos regards.
Des bords de l'Orient je suis originaire ;
L'Astre brillant des jours se peut dire mon père.
Le Printems ne m'est rien, je ne le connois pas ;
Et ce n'est point à lui que je dois mes appas.
Je l'appelle en raillant le père des Fleurettes,
Du fragile Muguet, des simples Violettes,
Et de cent autres fleurs qui naissent tour à tour,
Mais de qui les beautés durent à peine un jour.
Voyez-moi seulement. Je suis la plus parfaite ;
J'ai le teint fort uni, la taille haute & droite ;
Des Roses & des Lys j'ai le brillant éclat,
Et du plus beau Jasmin le lustre délicat.
Je surpasse en odeur & la Jonquille & l'Ambre,
Et les plus grands des Rois me souffrent dans leur chambre.
Faut-il vous dire tout ? Votre esprit est discret ;
Je vais lui confier mon plus galant secret.

J'ai ſu plaire à LOUIS, à qui tout voudroit plaire :
Ne me regardez plus comme une fleur vulgaire.
A ſon air de héros, à ſes exploits guerriers,
On eût dit que ſon cœur n'aimoit que les lauriers,
Que ſeule à ſes faveurs la palme oſoit prétendre ;
Cependant il me voit d'un regard aſſez tendre.
Après un tel honneur, cédez, frêles Beautés ;
Vous avez plus de nom que vous n'en méritez.
Vous, Célie, excuſez, ſi j'ai l'ame hautaine,
Et ſi dans mes diſcours je parois un peu vaine.
Par l'avis de Sapho, je demande vos chants,
Si chéris des neuf Sœurs, ſi doux & ſi touchans,
Pour publier par-tout, du Couchant à l'Aurore,
Que je ſuis ſans égale en l'Empire de Flore ;
Que le triſte Hyacinthe, avec tous ſes appas,
Et cette fleur qui ſuit mon père pas-à-pas ;
Les Roſes de Vénus, nouvellement écloſes,
Ajax, ſi renommé dans les Métamorphoſes ;
La fleur du beau Narciſſe & la fleur d'Adonis,
Toutes doivent céder à la fleur de LOUIS.

RÉPONSE

Des Filoux à la Requête des Amans (1).

PRINCE, dont le ſeul nom fait trembler tous les Rois,
Suſpendez un moment la rigueur de vos loix ;
Souffrez que les Voleurs vous demandent juſtice
Contre de faux Amans tous remplis d'artifice.
A les en croire, ils ſont de nous fort maltraités ;
Nous nous oppoſons ſeuls à leurs félicités ;
Nous troublons leurs plaiſirs. Les nuits les plus obſcures
N'ont plus pour leur amour de douces aventures.
Où ſont-ils les Amans que nous avons volés ?
Commandez qu'on les nomme, & qu'ils ſoient enrôlés.
Hélas ! depuis dix ans que nous courons ſans ceſſe,
Nous n'avons pu trouver ni Galans ni Maitreſſe ;
Et, pour notre malheur, nous n'avons jamais pris
Tablettes ni portraits, ni bracelets de prix.
Envain, ſans reſpecter plumes, ſoutanes, croſſes,
Nous avons arrêté & chaiſes & caroſſes.

(1) Il parut une Requête des Amans contre les Filoux ; cette Requête étoit de Mademoiſelle de la Vigne.

Nous ne trouvons jamais, où s'adressent nos pas,
Que plaideurs, que joueurs, que chercheurs de repas,
Que courtisans chagrins, amans de la fortune,
Dont la foule, grand Roi, souvent vous importune.
Mais de tendres amans, vrais esclaves d'Amour,
On en trouve la nuit aussi peu que le jour.
C'étoit au tems jadis que les amans fidèles,
Pour tromper les argus, montoient par les échelles,
Qu'on les voloit sans peine au premier point du jour,
Et qu'ils cachoient leur vol autant que leur amour.
Sous votre grand Aïeul, d'amoureuse mémoire,
Les Filoux nos aïeux, célèbres dans l'Histoire,
Ne passoient pas de nuits sans prendre à des Amans
Des portraits enrichis d'or & de diamans;
Et chacun, sans placet, sans tant de doléance,
Rachetoit son portrait, & payoit le silence.
C'est ainsi qu'on aimoit en ce siecle si doux,
Sous un Prince charmant, qu'on voit revivre en vous.
Mais aujourd'hui, qu'Amour daigne suivre la mode,
Que le moindre respect passe pour incommode,
Nous trouvons, tout au plus, quelques pauvres coquets,
Qui n'ont jamais sur eux que des *Madrigalets*.
Ils courent nuit & jour, se tourmentant sans cesse,
Sans jamais enrichir, ni Filoux, ni Maitresse.
Qu'ils marchent hardiment; ils font peu de jaloux,
Et n'ont à redouter ni maris, ni Filoux.

Pour tous leurs rendez-vous ils peuvent prendre eſcorte,
Sans beſoin de la nuit, ni de la fauſſe-porte.
Mais la licence règne avecque tant d'excès,
Qu'ils oſent bien ſe plaindre & donner des placets.
Ne les écoutez pas; ils ſont pleins d'artifice.
Prononcez cet arrêt, dicté par la Juſtice:
» Un Amant qui craint les voleurs
» Ne mérite point de faveurs.

MADEMOISELLE

DE LA VIGNE.

On ignore en quelle année naquit Mademoiselle de la Vigne. Elle étoit fille d'un Médecin de Vernon, homme habile dans son art & Bel-Esprit lui-même. Comme il avoit un fils d'un génie assez borné, il disoit : *Quand j'ai fait ma fille, je pensois faire mon fils ; & quand j'ai fait mon fils, je pensois faire ma fille.*

Tous les Contemporains de Mademoiselle de la Vigne se sont accordés à l'appeller une des plus savantes & des plus spirituelles personnes de son sexe. Son talent pour la Poésie se manifesta de si bonne heure, qu'on a dit que les Muses l'avoient allaitée. La briéveté de sa vie, les infirmités qui l'accablèrent, & son amour excessif pour les Sciences, ne lui ont pas permis de cultiver beaucoup la Poésie ; mais le petit nombre de Vers

qu'elle a faits, ſuffit pour lui aſſurer une place diſtinguée parmi celles de nos Femmes qui ont le mieux écrit en ce genre, elle ſavoit même allier les graces les plus legères au ton le plus élevé.

Mademoiſelle de Scuderi ayant remporté le Prix d'Éloquence à l'Académie Françoiſe, Mademoiſelle de la Vigne l'en félicita par une Ode fort applaudie alors, & que Péliſſon jugea digne d'être imprimée à la ſuite de ſon Hiſtoire de cette Académie. Elle avoit d'abord gardé l'anonyme, & la manière dont elle envoya ſon Ouvrage, mérite d'être rapportée. Quelque tems après que le Prix eut été adjugé à Mademoiſelle de Scuderi, un homme inconnu vint à ſa porte, y laiſſa un petit paquet, de la groſſeur d'une montre, qui lui étoit adreſſé, & dit qu'il étoit venu par le Courier de Provence. Elle l'ouvrit, & y trouva une boëte fort jolie qui contenoit l'Ode, attachée avec des rubans de diverſes couleurs à une petite guirlande de lauriers d'or, émaillés de verd. Mademoiſelle de

Scuderi ne pouvant deviner d'où lui venoit ce préſent, témoigna ſa reconnoiſſance au haſard, par une réponſe ingénieuſe qu'elle répandit dans le Public. On découvrit bientôt que l'Ode étoit de Mademoiſelle de la Vigne. Cet événement lui procura la connoiſſance de celle qu'elle avoit ſi bien célébrée. Les deux Muſes ſe virent, s'admirèrent réciproquement, & ſe lièrent d'une étroite amitié.

Une autre Ode de Mademoiſelle de la Vigne, plus eſtimée, fut celle qu'elle intitula : *Monſeigneur le Dauphin au Roi.* Elle lui valut une gratification de la Cour, & lui attira la même galanterie à-peu-près dont elle avoit uſé envers Mademoiſelle de Scuderi. Une perſonne inconnue lui envoya une boëte de coco, renfermant une lyre d'or émaillée, avec une Ode auſſi à ſa louange.

En ajoûtant à ces deux Odes de Mademoiſelle de la Vigne, ſa *Réponſe à l'Ombre de Deſcartes*, une autre *Réponſe à une Lettre qu'on feignit de lui écrire des champs Eliſées*, & quelques petites Pièces répandues dans

des Recueils, on connoîtra toutes les productions poétiques de cette Demoiselle. Elle fut en liaison avec les Personnages de son tems les plus célébres dans les Lettres, particuliérement avec Mesdemoiselles de Scuderi, Descartes & Dupré, & Messieurs Pélisson & Ménage. Ce dernier la préféroit, avec un peu trop d'exagération sans doute, aux Anciens & aux Modernes.

Elle fut de l'Académie des Ricovrati de Padoue, & mourut, en 1684, de la pierre, fruit de ses continuelles études.

J'ajouterai ici, le portrait qu'un Bel-Esprit en a fait, en la désignant sous le nom de Célimène.

« Elle étoit de la plus belle taille du monde, l'air grand & de qualité, mêlé de beaucoup de modestie & de douceur; elle avoit les yeux beaux & doux, le nez bien fait, la bouche agréable, le teint blanc, uni & délicat; elle étoit naturellement éloquente, & s'expliquoit avec autant de graces que de facilité, sans être embarrassée

» dans le choix des expreſſions, qu'elle trou-
» voit toujours heureuſement, & ſi propres
» au ſujet, que la réflexion n'eut pas mieux
» réuſſi; elle étoit fort civile, mais fière &
» peu careſſante; elle avoit le cœur géné-
» reux & rempli de ſentimens honnêtes,
» mais peu tendres; enfin elle aimoit par
» l'eſprit ſans être touchée par le cœur.

POESIES
DE MADEMOISELLE
DE LA VIGNE.

ÉLOGE DU NOIR,

A une belle Dame, qui étoit en deuil d'un Oncle fort riche, dont elle avoit hérité.

STANCES LIBRES.

Vous condamnez le noir, il vous eſt odieux,
Comteſſe, & ſon malheur me touche.
J'oſe appeller à vos beaux yeux
De cet arrêt de votre bouche.

Les filles du Soleil, ces heures fugitives,
Qui partagent tout notre tems,
Du blanc avec le noir mêlent les agrémens.
Si les noires ſont les moins vives,
J'en prends à témoins les Amans.

Quand le Ciel, éclatant de blanc & de vermeil,
Préſente à vos regards, qu'il offenſe & qu'il laſſe,
Toute la pompe du Soleil ;
Trouvez-vous qu'il ait moins de grace,
Lorſque ſans tumulte & ſans bruit,
Il paroît ſous de ſombres voiles,
Mêlant la douceur de la nuit
Avec le brillant des étoiles ?

La nuit, par ſon contraſte, offre aux yeux de l'Amour,
Des plus tendres couleurs le piquant aſſemblage.
C'eſt ainſi que l'Aſtre du jour,
Nous paroît plus brillant quand il perce un nuage.

Le noir, de la beauté redouble la ſplendeur ;
Son éclat s'entretient ſous ſon ombre épaiſſie ;
La blonde en a moins de fadeur,
Et la piquante brune en paroît éclaircie.

C'eſt la couleur du deuil, me dites-vous, Comteſſe,
Je vous le paſſe volontiers ;
Mais ſi le noir habille la triſteſſe,
Il pare bien les héritiers.

MADRIGAL.

LA PASSION COMBATTUE.

VAINE Beauté, que voulez-vous de moi,
Et vous, quels ſont vos droits pour engager ma foi ?
Tircis, ah ! ſur mon cœur ceſſez de rien prétendre,
Ceſſez de le faire ſouffrir ;
Le Ciel l'auroit-il fait ſi ſenſible & ſi tendre,
Pour aimer ce qui doit périr.

STANCES

A l'illuſtre Auteur de l'Ode pour Climène, quel qu'il ſoit.

QUE ne la gardiez-vous cette lyre galante,
Genéreux inconnu ? Pourquoi me la donner ?
Ah ! c'eſt ſous votre main délicate & ſavante
Qu'elle doit raiſonner.

Du moins pour me la rendre encor plus précieuſe,
Il falloit à mes yeux ſoudain vous découvrir,
Et ne me cacher pas cette main généreuſe
Qui daignoit me l'offrir.

Souvent mon cœur, flatté par la fauſſe apparence,
Preſqu'en tous mes amis croit vous appercevoir;
Et pour eux, tour-à-tour, ſent la reconnoiſſance
Que je crois vous devoir.

Quelle tranquillité ne le cède à la vôtre?
Quoi, jamais de vos droits vous ne ſerez jaloux;
Et vous voudrez toujours que je donne à quelqu'autre
Ce qui n'eſt dû qu'à vous.

Pour vous, je le promets, j'aurai de la tendreſſe,
Pourvu que vous vouliez bientôt vous préſenter.
Peut-être eſt-il des gens, qui par cette promeſſe,
Se laiſſeroient tenter.

Croyez-moi, montrez-vous, tandis qu'à vous connoître
On me voit employer mille ſoins ſuperflus;
Vous viendrez par malheur vous découvrir peut-être,
Quand je ne voudrai plus.

Honteuſe quelque jour de me voir engagée
A la tendre amitié qu'aujourd'hui je promets,
Je crains de ſouhaiter dans mon ame changée,
De ne vous voir jamais.

Déjà de ma promeſſe en ſecret je ſoupire.
Je ſens qu'à la tenir il y va trop du mien;
Et ſi vous me laiſſez le tems de m'en dédire,
Je ne réponds de rien.

A IRIS (1),

En lui envoyant ces Vers.

QUE votre auſtérité m'excuſe,
Si j'oſe, a l'Inconnu, parler ſi tendrement.
Entre nous, ce n'eſt qu'une ruſe,
Pour le tirer plutôt de ſon déguiſement.
Ma promeſſe eſt un peu hardie;
Mais à la faire, Iris, je ne cours nul haſard.
Je lui dirai, s'il vient, je me ſuis repentie,
Et vous venez trop tard.

(1) Mademoiſelle Dupré.

RÉPONSE

DE MADEMOISELLE DUPRÉ (1).

USEZ de quelqu'autre finesse.
La grandeur de votre promesse
Fait que je n'en croirai personne sur sa foi.
Pour gagner cette récompense,
Est-il un honnête-homme en France,
Qui ne vous dise pas, c'est moi ?

(1) Mademoiselle Dupré, surnommée la Cartésienne, par son attachement à la philosophie de Descartes. Elle étoit fille du Poëte Desmarets de Saint-Sorlin, l'Auteur de la fameuse Comédie des Visionnaires, & nièce de Rolland Desmarets, homme d'un vrai mérite, qui éleva son enfance avec les plus grands soins. Il découvrit en elle, de très-bonne heure, un esprit propre aux Sciences & à l'étude des Langues. Il lui fit apprendre le Grec, le Latin, l'Italien, &c. Elle est Auteur de plusieurs petites Pièces de Vers agréables, insérées dans les Recueils du tems.

REQUÊTE

DES AMANS CONTRE LES FILOUX.

AU ROI.

PRINCE, le plus aimable & le plus grand des Rois,
Nous venons implorer le ſecours de vos loix.
Tout l'Etat amoureux vous adreſſe ſes plaintes.
Vous ſeul pouvez calmer nos ſoucis & nos craintes;
Vous ſeul pouvez nous faire un ſort qui ſoit plus doux:
L'Amour même ne peut nous rendre heureux ſans vous.
La Nuit, ſi favorable aux flammes amoureuſes,
A beau nous préparer ſes faveurs précieuſes,
Sans reſpecter ce Dieu, les Voleurs indiſcrets
Troublent impunément ſes myſtères ſecrets.
Chaque jour leur audace éclate davantage;
On ne va plus la nuit ſans ſouffrir quelqu'outrage.
On trompe d'un jaloux les regards curieux,
Mais d'un Filou caché l'on ne fuit point les yeux.
Comme on n'oſe marcher ſans avoir une eſcorte,
On ne peut ſe gliſſer par une fauſſe porte,
Et ſeul au rendez-vous, ſi l'on veut ſe trouver,
On eſt déshabillé même avant d'arriver.
La nuit, dont le retour ramenoit les délices,

Ces paiſibles momens, à l'Amour ſi propices,
Deſtinés ſeulement à de tendres plaiſirs,
Ne ſont plus employés qu'à de fâcheux ſoupirs.
Les maris raſſurés, les mères, ſans alarmes,
Dans un ſi grand déſordre ont ſu trouver des charmes.
La nuit n'eſt plus à craindre à leur eſprit jaloux;
Ils dorment en repos ſur la foi des Filoux.
Ils aiment le plaiſir qui nous tient en contrainte....
O vous! qui dans la paix faites couler nos jours,
Conſervez dans la nuit le repos des Amours.
Que du Guet ſurveillant la nombreuſe cohorte
Nous ſerve à l'avenir d'une fidèle eſcorte;
Qu'ils ſauvent des voleurs tous les Amans heureux,
Et ſouffrent ſeulement des larcins amoureux;
Qu'ils nous ôtent la crainte, & qu'en toute aſſurance
Nous goûtions les plaiſirs de l'ombre & du ſilence.
En faveur de l'Amour, finiſſez notre ennui;
Vous n'avez pas ſujet de vous plaindre de lui.
Ce Dieu, dont le pouvoir domine tous les autres,
En vous donnant ſes loix, ſemble avoir pris les vôtres.
Il garde pour vous ſeul ce qu'il a de plus doux,
Il commande par-tout, & n'obéit qu'à vous;
Il ſépare de vous l'éclat de ſa couronne,
Et fait qu'on aime en vous votre ſeule perſonne:
Plaiſir que rarement les Rois peuvent goûter,
Et duquel toutefois vous ne pouvez douter.
Ainſi, puiſſe le Ciel, pour vous faire juſtice,

Au moindre de vos vœux être toujours propice,
Epargner vos ſouhaits, prévenir vos deſirs
Et remplir votre cœur de joie & de plaiſirs.
Mais comme il n'en eſt point dans l'amoureux empire,
Et qu'un Roi ne peut être heureux s'il ne ſoupire,
Puiſſiez-vous de l'amour, ſecrétement charmé,
Toujours fort amoureux, être toujours aimé;
Et ſans vous deſirer de nouvelles conquêtes,
Puiſſiez-vous demeurer dans l'état où vous êtes.

ODE

AU ROI.

C'eſt Monſeigneur le Dauphin qui parle.

J'AI vu, nouvel Alexandre,
Mais d'un œil moins envieux,
Ton Empire au loin s'étendre,
Père & Roi victorieux.
Que ta valeur triomphante
Ote à mon ardeur naiſſante
Les moyens de s'éprouver!
Tu peux ſubjuguer le monde;
Si ton deſtin me ſeconde
Je ſaurai le conſerver.

Quand à ton pouvoir ſuprême,
Le Rhin s'oppoſe irrité ;
Le Rhin où Céſar lui-même
Vit enchaîner ſa fierté,
Louis parle : à ſa parole,
Plus vîte qu'un trait ne vole,
Au loin nagent nos ſoldats.
Ils ont franchi les deux rives,
Et cent Cohortes plaintives
Semblent fondre ſous leurs bras.

Que devient donc votre audace,
Peuples ſi jaloux & ſi vains ?
Quand l'œil de Louis menace,
Le fer tombe de vos mains.
Cette fière République,
Qui, guerrière & politique,
Crut marcher égale aux Rois,
Ces Légions innombrables
Et ces tours ſi formidables,
Tremblent déjà ſous ſes loix.

Tel dans l'Elide étonnée,
Lançant des feux dans les airs,
Le ſuperbe Salmonée
Crut imiter les éclairs.

Jupiter, d'un coup de foudre,
Fit mordre bientôt la poudre
A ce Prince audacieux;
Et cet enfant de la terre,
Sentit bientôt son tonnerre
Céder à celui des cieux.

Reviens, Prince magnanime.
Tant de succès éclatans
Ont assez puni le crime
De ces orgueilleux Titans.
Vois leurs plus superbes Villes
En proie aux fureurs civiles,
Tomber & s'anéantir;
Vois les eaux, qu'ils tenoient prêtes
Pour arrêter tes conquêtes,
S'étendre & les engloutir.

MADAME LA COMTESSE

DE BREGY.

CHARLOTTE Saumaiſe de Chaſan, Comteſſe de Bregy, nâquit en 1619. Elle étoit nièce du célébre Saumaiſe, qui prit un ſoin particulier de ſon éducation, & lui fit épouſer, dans ſa quatorzième année, N. de Flecelles, Comte de Bregy, Lieutenant-Général des armées, Conſeiller d'Etat d'épée, Envoyé extraordinaire en Pologne, & depuis Ambaſſadeur en Suède. Madame de Bregy, auſſi célèbre par ſa beauté que par ſon eſprit, étoit née avec le talent de la Poéſie, comme il eſt facile de s'en appercevoir; mais elle préféra la vie agitée de la Cour au commerce tranquille des Muſes. Devenue Dame-d'Honneur de la Reine-Mère de Louis XIV, elle chercha toutes les occaſions de ſe rendre utile aux Gens de Lettres, pour leſquels ſon amitié ne ſe démentit jamais. Elle en-

tretenoit un commerce de lettres avec la Reine Anne d'Autriche, la Reine d'Angleterre, la Reine de Suède, la Reine-Mère, Monſieur, Frère du Roi, Madame, Madame la Ducheſſe de Longueville, & les Beaux-Eſprits les plus célèbres. Son Recueil de Lettres & de Poéſies, fut imprimé en 1668, à Leyde. Elle mourut, à Paris, le 3 Avril 1693, âgée de 74 ans, & fut inhumée à Saint-Gervais dans le tombeau de ſon mari, où l'on voit encore ſon Epitaphe.

Louis-le-Grand l'honora d'une eſtime particulière, & l'engagea quelquefois à faire des Vers, auxquels il faiſoit répondre par Quinault. On trouve, dans le Recueil de Madame la Comteſſe de la Suze, cinq Queſtions d'amour, propoſées par Madame la Comteſſe de Bregy, avec la réponſe en Vers de Quinaut, faite par ordre du Roi; on y a ajouté cinq autres Queſtions, auxquelles elle a répondu; mais les Vers de cette Dame, & ceux même de Quinaut, ne méritent pas la peine d'être rapportés. Il

vaut mieux présenter au Lecteur le Portrait de Madame de Bregy, fait par elle-même. Il me semble plus propre à piquer la curiosité ; si l'on soupçonne son pinceau de manquer de fidélité, on conviendra, du moins, qu'il ne manque pas de délicatesse.

PORTRAIT *DE MADAME LA COMTESSE* DE BREGY,

FAIT PAR ELLE-MÊME.

« MA personne est de celles que l'on peut plutôt » dire grandes que petites ; la taille en est des mieux » proportionnées, & il s'y trouve certain air galant » & négligé, qui m'a toujours persuadée que j'étois » une des plus belles tailles de ma grandeur. Mes » cheveux sont bruns & lustrés ; mon teint est par- » faitement uni ; la couleur en est claire, brune &

» fort agréable ; la forme de mon visage est ovale, » tous les traits en sont réguliers, les yeux beaux, » & d'un mêlange de couleurs qui les rend tout-à- » fait brillans ; le nez est d'une forme agréable ; la » bouche n'est pas des plus petites, mais elle est » agréable & par sa forme & par sa couleur ; & » pour les dents, elles sont blanches & rangées » justement, comme le pourroient être les plus bel- » les dents du monde ; la gorge assez belle ; & les » bras & les mains se peuvent montrer sans honte. » Tout cela est accompagné d'un air vif & délicat, » & mon miroir m'a souvent fait croire qu'il me » montroit une chose qui valoit bien tout ce que » je pouvois voir ailleurs. Je parois aussi jeune que » personne, bien qu'il y en ait beaucoup d'autres » qui le soient plus que moi ; je suis propre, & je » m'habille bien, voilà à-peu-près ce qui compose » mon extérieur.

» Pour mon esprit, il me semble que les autres » en pourroient mieux juger que moi, parce qu'il » ne se trouve point de miroir comme pour la per- » sonne, où l'on puisse se voir représenté. Néan- » moins, il me semble qu'il y a grand rapport » entre mon esprit & mon corps ; je m'imagine » l'avoir délicat & pénétrant, & même assez solide ;

» & la raiſon, en quelque part que je la trouve, a » plus de pouvoir ſur moi que nulle autre ſorte d'au- » torité. J'ai l'eſprit aſſez propre à bien juger des » choſes, quoique je n'aie aucun acquis; & je ſais » ſi mal me ſervir du bien d'autrui, que mon ſimple » naturel me réuſſit mieux que les régles de l'art: » de ſorte qu'il faut que j'en demeure à ce qui eſt » né en moi. Je n'ai pas laiſſé d'avoir ouï dire, (ſans » l'avoir jamais cru) que les heures de ma conver- » ſation paſſoient pour le moins auſſi vîte qu'aucune » autre; & que du côté du ſérieux, mes ſentimens » étoient une aſſez bonne choſe à ſuivre.

» Pour mon humeur, qui eſt par où je dois ache- » ver ici de me faire connoître, je dirai, avec ſin- » cérité, comme j'ai fait du reſte, ce que j'en penſe. » J'aime trop la louange, & c'eſt ce qui me la fait » rendre, avec uſure, à ceux de qui je la reçois. » J'ai le cœur fier & dédaigneux, mais je ne laiſſe » pas d'être douce & civile: je ne m'oppoſe jamais » aux ſentimens de perſonne; mais il eſt vrai, qu'in- » térieurement, je ne les reçois guère au préjudice » des miens. Je puis dire, avec vérité, que je ſuis » née ſage & modeſte, & que l'orgueil prend tou- » jours ſoin de conſerver en moi ces deux bonnes » qualités. J'ai de la pareſſe, & je ſuis fort glorieu-

» se ; & ces défauts m'en donnent d'autres, car ils
» me font être peu flatteuse & recherchante, & de
» peur d'en faire trop, souvent je manque d'en faire
» assez. Cela est même cause que je ne cherche pas
» les plaisirs & les divertissemens; mais lorsque l'on
» prend plus de soin que moi-même à me les pro-
» curer, l'on m'oblige, & j'y parois fort gaie, quoi-
» que je ne le sois pas trop. J'ai beaucoup d'égard
» à n'offenser jamais personne, si l'on ne m'y force
» par un désobligeant procédé; & bien que peut-
» être je puisse agréablement tourner une raillerie,
» l'on ne m'en entend point faire : j'ai même pris
» aversion pour la moquerie, parce que je trouve
» qu'on la commence par ses ennemis, & qu'on la
» finit par ses meilleurs amis. Je n'ai pas l'esprit
» porté à l'intrigue : mais quand je serai entrée dans
» une affaire, je pense assurément m'en démêler
» avec quelque conduite. Je suis constante jusqu'à
» l'opiniâtreté, & secrète jusquà l'excès, & en ce
» que je vais dire, je me confesse une des plus in-
» justes personnes du monde : c'est de vouloir du
» mal à ceux qui ne font pas ce que je desire, & de
» ne me pouvoir résoudre à le leur faire connoître.
» Pour se lier d'amitié avec moi, il faut en faire
» toutes les avances; mais je répare bien cette peine

» par les ſuites: car je ſers mes amis avec toute l'ar-
» deur qu'on a accoutumé d'employer pour ſes par-
» ticuliers intérêts; je les loue & je les défends, ſans
» jamais convenir de rien qui ſoit contre eux; &
» leur étant plus fidelle que flatteuſe, je les avance
» ſouvent ſi bien, qu'eux-mêmes voient combien je
» les aime. Le tems qui, preſque toujours, efface le
» ſouvenir des choſes, ne ſert qu'à les graver plus
» profondément dans le mien; je n'ai point l'ame
» intéreſſée; mais auſſi ne ſuis-je pas dupe; ne choi-
» ſiſſant point mes amis, parce qu'ils me peuvent
» être utiles, lorſque la fortune les met en place de
» le devenir, & dès qu'ils ne me le ſont pas, je
» ceſſe de les aimer, parce qu'ils ne méritent pas
» de l'être. Je n'ai point aſſez de vertu pour être ſans
» le deſir du bien & des honneurs; mais j'en ai trop
» pour ſuivre aucun des chemins qui y peuvent con-
» duire: j'agis dans le monde ſelon ce qu'il devroit
» être, & trop peu ſelon ce qu'il eſt; & en cela je
» me blâme de vouloir les avantages qui s'y trou-
» vent, & de ne pas ſuivre les moyens qui les don-
» nent; &, pour dire le vrai, je ne ſuis ni auſſi
» bonne ni auſſi méchante qu'il me ſeroit utile de
» l'être.

» Je ne ſuis point dévote, mais toute ma vie

» j'ai eu la paſſion de le devenir, & ne m'en pouvant donner davantage, j'attends le reſte. Je ſuis fort touchée du mérite des autres, &, en chemin faiſant, je pourrois bien avoir trop bonne opinion du mien en particulier ; mais ma préſomption en veut plus à l'eſtime qu'au cœur. Je ſuis trop longue à me réſoudre, mais lorſque je le ſuis, il eſt bien mal aiſé de me détourner de mon choix. Je ſuis la perſonne du monde qui obſerve plus religieuſement ce que j'ai une fois promis, & qui ſupporte avec plus d'impatience le manquement contraire. Je ſuis trop facile à rebuter ; & dans les choſes qu'il faut obtenir par prières, j'aime beaucoup mieux les abandonner, que de les pourſuivre : de ſorte qu'on me tient mieux par la reconnoiſſance que par l'eſpérance. Et pour dernier coup de pinceau, je puis dire que les fautes d'un cœur bas ne feront jamais les miennes ; mais que c'eſt dans les défauts que l'orgueil peut donner, qu'il faut que je m'obſerve ; & voyant que je ne le pouvois détruire, je lui ai donné en moi des emplois, qui me mettent en état de regarder ſans honte un Portrait qui me reſſemble ».

Elle conſerva tout l'éclat de ſa beauté,

& ſans doute le deſir de plaire dans un âge très-avancé ; un avantage ſi rare lui fit décocher, par une jeune main féminine, ce petit trait épigrammatique.

Vous avez, belle Bregis,
Plus de printems que les lis ;
Car les lis n'en ont qu'un,
Vous en avez cinquante & bientôt cinquante-un.

POÉSIES

POESIES DE MADAME LA COMTESSE DE BREGY.

STANCES.

LA PROMENADE DU SOIR.

CLION, tous les prés ſont fleuris ;
Allons ſur les bords de la Loire ;
Nos yeux peut-être auront la gloire
D'y voir les doux appas d'Iris.

Allons fouler ces tapis verds,
De qui la nuance eſt ſi vive ;
Nous y pourrons faire des Vers
Pour vanter cette belle rive.

Ah! cher Clion, que l'air eſt doux!
Les vents ne s'y font point la guerre;
Et le ſoleil quittant la terre,
Semble encore en mourant vouloir rire avec nous.

Vois que d'un pinceau délicat,
Quoique ſa force diminue,
Il verſe encore un vif éclat
Dans le rouge ſein de la nue.

Avant qu'il cache ſon flambeau,
Il ſemble écrire en ce nuage:
Mortels, ne perdez pas courage,
Je reviendrai demain plus riant & plus beau.

Ce ſable eſt ici répandu
Par les mains de chaque Naïade,
Qui l'a mollement étendu
Pour embellir la promenade.

Clion, ces ſaules que tu vois
Rangés ſur les bords de la Loire,
Furent des Bergers autrefois,
Sur qui la Nymphe eut la victoire.

Ses appas les ſurent charmer ;
Et cette Beauté vagabonde,
Fit ſortir, du ſein de ſon onde,
Les flammes dont leurs cœurs ſe virent conſumer.

Nuit & jour preſſés d'un deſir
Dont l'ardeur étoit ſans pareille,
Ils vouloient avoir le plaiſir
De voir à nud cette merveille.

Enfin, par un arrêt du ſort,
Propice au mal qui les domine,
On les a vus prendre racine
Auprès de ce beau lit où leur maîtreſſe dort.

Ainſi, je te veux avertir
Qu'on les révère en ce rivage ;
Tu verras du ſang en ſortir
Si ta main leur fait quelqu'outrage.

Vivent leurs rameaux bienheureux ;
Ces Bergers ſont dignes d'envie,
Puiſqu'ils ont pu changer de vie,
Sans laiſſer la Beauté dont ils ſont amoureux.

Ah! cher Clion, sens-tu le prix
De cette riante prairie ?
Sens-tu réveiller tes esprits
Par l'odeur de l'herbe fleurie ?

Que j'aime ces lieux innocens !
Que je chéris cette verdure !
Et que j'admire la Nature,
D'avoir si bien trouvé l'art de plaire à nos sens !

Nymphes, ne versez pas des pleurs,
Voyant flétrir l'éclat superbe
De tant de merveilleuses fleurs
Que nous foulons parmi cette herbe.

Si la belle Iris peut venir,
Elle vous fera bien connoître
Que sous ses pas on en voit naître,
Dont les vives couleurs ne se peuvent ternir.

Hélas! Iris, tu ne vois pas
Que ces rives vont être sombres,
Si du lustre de tes appas
Tu n'en viens dissiper les ombres.

Vivante ſource de clarté,
Chaque objet ici te reclame ;
Chaque objet demande à mon ame,
N'aurons-nous pas le bien de voir cette Beauté ?

Flore n'aſpire qu'au bonheur
De voir ici ton beau viſage ;
Viens, Iris, viens combler d'honneur
Ces prés, ces eaux & ce rivage.

Viens, ſur ce rivage enchanteur
Conſoler Tircis qui ſoupire ;
Il ſera content s'il reſpire
L'air d'ambre que ta bouche exhale de ton cœur.

Fidèle Clion, la vois-tu ?
Vois-tu ma Bergère adorable ?
Vient-elle à mon cœur abattu,
Donner un regard favorable ?

Malheureux, quel aſtre me nuit !
Faut-il que le ſort la retienne !
J'ai beau ſouhaiter qu'elle vienne,
Je ne vois point Iris, je ne vois que la nuit.

Dans mes ſens tu portes l'effroi,
Nuit, par ton ombre redoutable,
Tu me ſemblerois adorable,
Si je voyois Iris arriver avec toi.

CHANSON.

En vain la brillante Aurore
S'élève d'un vol leger,
Si je ne vois mon Berger
Je crois qu'il eſt nuit encore,
C'eſt l'aſtre de mon amour;
Lors que le Berger ſommeille,
Mon ſoleil a fait ſon tour,
Et le moment qu'il s'éveille
Eſt pour moi le point du jour.

ÉPITAPHE

D'un grand Seigneur.

Cy deſſous gît un grand Seigneur,
Qui de ſon vivant nous apprit,
Qu'un homme peut vivre ſans cœur,
Et mourir ſans rendre l'eſprit.

C. P. Marillier del. N Ponce sculp. 1774.

VIE
DE MADAME
DESHOULIERES.

Les Grâces & les Muses sembloient s'être réunies pour former cette Femme célèbre, qu'aucune autre n'a égalée parmi nous dans l'Art des Vers, & que nulle peut-être n'a surpassée dans l'Antiquité. Mais avant de

parler de ſes Ouvrages, donnons quelques détails ſur ſa perſonne.

Antoinette du Ligier de la Garde, nâquit à Paris vers l'année 1633 ou 1634, de parens nobles, qui ne négligèrent rien pour ſon éducation. Dans cet âge où le cœur commence à ſe développer, elle ſe livra beaucoup à la lecture des Romans; mais la ſolidité de ſon eſprit la fit bientôt paſſer à des études plus ſérieuſes. Elle apprit le Latin, l'Italien & l'Eſpagnol, & ſe rendit les meilleurs Auteurs de ces trois Langues, preſqu'auſſi familiers que ceux de la ſienne propre.

L'extrême plaiſir qu'elle goûtoit, ſur-tout à lire des Vers, fut remarqué par d'Hénaut, qui lui ſoupçonnant le talent de la Poéſie, s'appliqua dès-lors à le cultiver. Ses ſoins fructifièrent au-delà de ſes eſpérances, & les premiers eſſais de cette Muſe naiſſante, étonnèrent le Maître lui-même.

Elle avoit près de dix-huit ans, lorſqu'elle fut mariée à Guillaume de la Fon-de-Bois-

guérin, Seigneur Deshoulières, Gentilhomme du Poitou. C'étoit un bon Officier d'Infanterie & un habile Ingénieur, eſtimé du grand Condé, auquel il s'attacha, & qui le nomma Lieutenant-Colonel d'un de ſes Régimens. La guerre civile ayant éclaté dans ce tems-là par tout le Royaume, Monſieur le Prince paſſa, comme on ſait, en Flandre, où il fut fait Généraliſſime de l'armée Eſpagnole. Monſieur Deshoulières, forcé de le ſuivre, ſe trouva engagé au ſervice des ennemis de l'Etat. Sa femme, en attendant que les conjonctures changeaſſent, ſe retira chez ſes parens. Là, elle fit diverſion pour quelque-tems avec les Vers, en faveur de la Philoſophie. Elle étudia particuliérement celle de Gaſſendi, & cette occupation, loin de nuire à ſa Poéſie, ne ſervit dans la ſuite qu'à lui donner un nouveau degré de mérite. Elle avoit nourri l'eſprit de Madame Deſhoulières, ſans éteindre ſon imagination, & peut-être devons-nous à cette étude, du moins en partie, le ton philoſophique

& pensé qui règne souvent dans ses Ouvrages.

Dès qu'elle apprit que son mari avoit obtenu la Majorité de Rocroi, elle l'alla trouver, & de-là elle se rendit à Bruxelles. Une Cour brillante & magnifique y résidoit alors. Madame Deshoulières y fut admise, & ne tarda pas à s'y attirer tous les regards. Personne, en effet, n'en étoit plus digne. La nature l'avoit douée d'une beauté peu commune. Elle avoit ces graces sans lesquelles la beauté n'est rien. Sa taille étoit grande, ses manières nobles & aimables. Une mélancolie douce, qui faisoit son caractère habituel, ne la rendoit que plus intéressante. Mais elle savoit en sortir quelquefois par un enjoument plein de vivacité. On juge bien qu'avec un tel mérite elle ne manqua pas d'adorateurs. Plusieurs personnes du premier rang lui adressèrent leurs hommages. Le Prince de Condé fut lui-même de ce nombre. Il vint déposer ses lauriers aux pieds de Madame Deshoulières; mais ce Héros, que tant de victoires

avoient illuſtré, ne put obtenir un triomphe ſi flatteur. Fidelle à ſes devoirs, elle ne répondit aux ſentimens qu'on lui témoignoit, que par ceux du reſpect & de l'admiration, & ne fut jalouſe que de l'eſtime d'un tel amant.

Le principal objet de Madame Deshoulières, en venant à Bruxelles, étoit de ſolliciter le paiement des apointemens de ſon mari. Toutes ſes tentatives, à cet égard, furent cependant inutiles. Elle les réitéra ſi ſouvent, que la Cour d'Eſpagne s'en trouvant importunée, la fit arrêter & conduire au Château de Vilvorden. Monſieur Deshoulières étoit abſent. Sitôt qu'il fut inſtruit de cette injuſtice, il mit tout en mouvement pour délivrer ſa femme. Ses efforts ne réuſſiſſant point par les voies communes, il eut recours à un moyen extraordinaire, digne de ſa tendreſſe pour elle & de ſon courage. Suivi de quelques ſoldats affidés, il ſe rendit ſecrétement à la fortereſſe de Vilvorden, trouva le ſecret de s'y introduire, en re-

tira ſon épouſe, & revint en France avec elle.

Ils y furent très-bien reçus l'un & l'autre. On les préſenta même au Roi, qui les accueillit avec beaucoup de bonté. Monſieur Deshoulières fut nommé ſucceſſivement à divers emplois aſſez conſidérables, qui ne purent cependant remédier au déſordre que ſa ſortie de France avoit mis dans ſes affaires. Il fallut que les deux Époux en vinſſent à une ſéparation de biens, pour ſe ſouſtraire à la pourſuite d'une partie de leurs créanciers. Mais l'union de leurs cœurs n'en fut point altérée, & celle de leurs perſonnes ne fut jamais volontaire.

Monſieur Deshoulières, obligé d'aller ſouvent en Province, laiſſa ſon épouſe à Paris. Le ſoin de ſa famille, l'amitié & la Poéſie y partagèrent ſes momens. Les divers Ouvrages qu'elle publia accrurent chaque année ſa réputation, & la firent connoître & rechercher du monde ſavant. Elle fut en liaiſon avec un grand nombre des plus beaux

génies de ſon ſiècle, particuliérement avec Meſſieurs Corneille, Péliſſon, Benſerade, Conrart, Perrault, Charpentier, les deux Talemants, Fléchier, Maſcaron, Quinault, Ménage, de la Monnoye, &c. Les Ducs de la Rochefoucault, de Montauſier, de Nevers & de Saint-Aignan, le Comte de Buſſy, les Maréchaux de Vivonne & de Vauban, c'eſt-à-dire, tout ce qu'il y avoit alors de Seigneurs les plus diſtingués par leur eſprit, & leur goût pour les Lettres, l'admirent auſſi dans leur ſociété, applaudirent à ſes Poéſies, & ſouvent en furent l'objet.

Nous n'entrerons point dans le détail des Ouvrages de Madame Deshoulières. Ce n'eſt pas ſa Vie, c'eſt une Notice ſur ſa perſonne que nous donnons ici. Nous dirons ſeulement qu'il s'éleva, de ſon tems, deux querelles littéraires, auxquelles elle prit part. L'une regardoit les Inſcriptions pour le Roi. On diſputoit ſur la Langue qu'on y employeroit. Les uns tenoient pour la Langue Latine, d'autres pour la Françoiſe. Madame

Deshoulières combattit en faveur de la dernière, qui effectivement prévalut & devoit prévaloir. La seconde dispute fut bien plus vive. Il étoit question de la préférence entre Corneille & Racine. Soit que le premier emportât réellement toute l'admiration de Madame Deshoulières, soit que la cabale, formée contre son rival, l'ait entraînée, elle se déclara contre Racine, & l'on ne peut nier que sa présomption, à cet égard, ne l'ait conduite beaucoup trop loin. Nous ne pouvons même dissimuler qu'elle entra dans le parti qui favorisoit la Phédre de Pradon, & qu'elle fit un Sonnet contre celle de l'immortel Racine.

Au milieu de ces occupations littéraires, Madame Deshoulières quittoit Paris de tems-en-tems, pour aller voir son mari, ou ses connoissances à la campagne. Quelques-uns de ces voyages furent assez longs. Elle en fit un vers le Dauphiné, où Mesdemoiselles de la Charce, ses intimes amies, & son goût particulier, la retinrent près de trois ans.

Ces lieux, en effet, & leur voiſinage, qu'elle viſita, devoient charmer une imagination comme la ſienne. Un mélange frappant & ſingulier de montagnes pendantes en précipices & de riantes vallées dans le fond, mille aſpects variés & pittoreſques, l'arrêtoient à chaque pas. Elle ſe plût ſur-tout à errer ſur ces bords du Lignon, rendu ſi célèbres par d'Urſé. Elle porta ſes courſes du côté d'Avignon, juſqu'à la fameuſe fontaine de Vaucluſe, que les Amours, les Vers, & la belle Maîtreſſe du tendre Pétrarque, ont conſacrée à jamais. La vue de cet aimable ſéjour l'émut délicieuſement, & donna lieu quelque tems après, à l'une de ſes plus jolies Pièces, qu'elle adreſſa à Mademoiſelle de la Charce.

Dans un autre petit voyage qu'elle fit aux environs de Paris, il lui arriva une aventure ſinguliere que nous n'omettrons point, par l'honneur qu'elle fait à ſa fermeté. La voici, telle que la raconte Madame la Comteſſe de Murat, femme d'eſ-

prit, qui doit ſigurer auſſi dans cette Collection, &c.

Etant à vingt lieues de Paris, on lui dit qu'un Fantôme avoit coutume de ſe promener toutes les nuits dans l'un des appartemens du Château, & que depuis bien du tems perſonne n'oſoit y habiter. Comme elle n'étoit ni ſuperſtitieuſe, ni crédule, elle eut la curioſité, quoique groſſe alors, de s'en convaincre par elle-même, & voulut abſolument coucher dans cet appartement. L'aventure, outre ſon état, étoit aſſez téméraire & délicate à tenter, pour une Femme jeune & aimable. Au milieu de la nuit, elle entendit ouvrir ſa porte. Elle parla : mais le Spectre ne lui répondit rien. Il marchoit peſamment, & s'avançoit en pouſſant des gémiſſemens. Une table, qui étoit aux pieds du lit, fut renverſée, & les rideaux s'entr'ouvrirent avec bruit. Elle prêtoit, à tout cela, une oreille attentive. Un moment après, le guéridon qui étoit dans la ruelle fut culbuté, & le Fantôme s'approcha d'elle. Elle, de ſon

côté

côté peu troublée, allongeoit les deux mains pour ſentir s'il avoit une forme palpable. En tâtonnant ainſi, elle lui ſaiſit les deux oreilles, ſans qu'il ſe défendit. Les oreilles étoient longues & velues, & lui donnoient beaucoup à penſer. Elle n'oſoit retirer une de ſes mains pour toucher le reſte du corps, de peur qu'il ne lui échappât; &, pour ne point perdre le fruit de ſes travaux, elle perſiſta juſqu'à l'aurore dans cette pénible attitude. Enfin, au point du jour, elle reconnut l'auteur de tant d'alarmes, pour un gros chien aſſez pacifique, qui n'aimant point à coucher à l'air, avoit coutume de venir chercher de l'abri dans ce lieu, dont la ſerrure ne fermoit pas. Le lendemain, elle railla de leurs frayeurs ſes Hôtes, fort étonnés de ſa bravoure.

Revenue dans la Capitale, Madame Deshoulières continua d'y cultiver ſon talent pour la Poéſie, toujours avec ſuccès. Elle ſe haſarda même à travailler pour le Théâtre. Mais, quoique ſon Genſeric ait eu dans

ſa nouveauté un aſſez grand nombre de repréſentations, elle reconnut qu'elle n'étoit pas faite pour ce genre. Elle ſacrifia une ſeconde Tragédie, qu'elle avoit compoſée ſous le titre de *Jule-Antoine*, ainſi qu'une Comédie & un Opéra commencés, & renonça totalement à la carrière Dramatique. Les inſtances de ſes amis la déterminèrent à recueillir tout ce qui étoit ſorti de ſa plume. Elle donna une Edition de ſes Œuvres, qui mit le ſceau à ſa réputation. La lecture refléchie de ſes Ouvrages, loin de leur nuire, ne ſervit qu'à redoubler l'eſtime que le Public en faiſoit. L'Académie des Ricovrati de Padoue, & celle d'Arles la reçurent parmi leurs Membres. Un mérite tel que le ſien ne pouvoit manquer auſſi d'être diſtingué & récompenſé par Louis XIV. Il lui accorda une penſion de deux mille livres, qui lui fut d'un grand ſecours dans le dérangement où ſe trouvoient ſes affaires.

Cependant Madame Deshoulières ſe plai-

gnit toujours de la Fortune, & ses Poésies s'en ressentent. Mais ses plaintes étoient bien pardonnables à une mère tendre, qui s'envisageoit moins elle-même, qu'elle ne considéroit le sort de ses enfans après sa mort. D'ailleurs, une maladie cruelle vint la tourmenter dans les dernières années de sa vie & put contribuer encore à l'aigrir. Elle fut attaquée d'un cancer au sein qui lui causa de vives & longues souffrances. Mais la douleur ne l'abattit point. La force naturelle de son ame, jointe à sa résignation à la Providence, la lui firent soutenir avec courage. On admira quelquefois dans ces momens jusqu'à la gaieté de son esprit, & l'on a remarqué que ses charmes n'en avoient presque rien perdu. Elle mourut le 17 Février 1694, & fut inhumée à Saint Roch. Son Epoux, étoit venu la rejoindre à Paris & l'avoit précédée au tombeau un an auparavant. L'unique fils qu'elle avoit l'y suivit presqu'immédiatement, & il ne resta de sa famille que Mademoiselle Deshoulières, que

nous allons placer après ſon illuſtre mère.

Madame Deshoulières, ſi célébre par ſes talens, ne le fut pas moins par les qualités de ſon cœur. Son goût pour la Poéſie & ſon amour pour les Lettres ne l'empêchèrent de remplir ni les ſoins de la plus tendre des mères, ni les devoirs d'un épouſe fidelle, ni ceux d'une amie zélée & ſenſible. Mais quoique plus eſtimable, peut-être, par ſes vertus que par ſes Ouvrages, c'eſt à ceux-ci qu'elle doit ſa célébrité, & c'eſt par-là que nous devons principalement la conſidérer.

Cette Dame tient, ſans contredit, le premier rang parmi les Femmes modernes qui ont fait des Vers. La ſeule Sapho, chez les Anciens, pourroit le lui diſputer. Malheureuſement, le peu qui s'en eſt conſervé, ne nous permet guère de les comparer. Si les Ecrits de l'illuſtre Grecque reſpirent plus la paſſion & l'enthouſiaſme, on peut douter qu'il y ait autant de graces, de charmes & de philoſophie que dans ceux de la Muſe Françoiſe. En élaguant des Ouvrages

de Madame Deshoulières sa Tragédie de Genseric, la plûpart de ses Odes, & quelques Vers de société, moins soignés que les autres, ce qui reste sera toujours admiré & digne de l'être. Un goût exquis, le style le plus pur, des Vers d'un tour extrêmement heureux, & très-naturel sans être prosaïque, une sensibilité douce, une simplicité noble & assaisonnée, tel est en général le caractère de ses productions. Mais il en est quelques-unes qu'on distingue plus particuliérement. L'esprit & la gaieté brillent dans ses Epitres légères & ses Ballades. Ses Chansons, ses Madrigaux, offrent de la finesse & de la délicatesse. Nous n'avons rien de mieux pensé ni de mieux écrit en Vers, que ses Réflexions morales. Ses Idylles, sur-tout, sont presque toutes autant de chefs-d'œuvre & de véritables modèles en ce genre. Quel choix intéressant de sujets! Quel charme dans les tours! Quelle richesse d'expression? Quel art à saisir les rapports des objets physiques & moraux, des animaux & de l'hom-

me! Quel mêlange heureux de ſentimens naïfs, d'images riantes & d'idées philoſophiques! Ses Idylles portent une empreinte de mélancolie qui ne les dépare point, qui touche au contraire, émeut & attendrit le Lecteur. C'eſt-là que Madame Deshoulières eſt vraiment originale, qu'elle a traité du moins d'une manière neuve un genre déjà connu, & qu'elle s'eſt aſſuré de juſtes droits à l'immortalité.

POESIES
DE MADAME
DESHOULIERES.

ÉPITRE

A M. Mascaron, Évêque de Tulles.

Des bords du fameux Lignon,
Le moyen de vous écrire!
L'air de ce Pays inſpire
Je ne ſai quoi de fripon,
Qui n'eſt pas propre à vous dire.
Depuis que feu Céladon,
Pour la précieuſe Aſtrée,
L'ame de douleur outrée,
Mit ſes jours à l'abandon;
Amour réſolut, dit-on,
Que l'air de cette Contrée
Rendroit le plus fier dragon
Doux comme un petit mouton.

Depuis que j'y ſuis entrée,
J'ai déjà changé de ton.
Je ne me meurs pas encore;
Mais, entre nous, j'ai bien peur
D'une inquiète langueur,
Qui me force à voir l'aurore.
J'ai par-tout l'eſprit rêveur.
Un noir chagrin me dévore.
Un tel changement d'humeur
Me fait trembler pour mon cœur
S'il alloit devenir tendre,
S'il formoit la moindre ardeur,
Il ſeroit bientôt en cendre.
Hélas! loin de badiner,
Loin d'être fourbe & volage,
Comme veut le bel uſage,
Il iroit s'abandonner,
En jeune cœur qui ſe pique
De ſentiment héroïque,
A ces beaux engagémens
Qu'on trouve dans les Romans.
Oui, malgré ce qu'on pratique,
Il aimeroit à l'antique.
Ah! que de fâcheuſes nuits,
Que de ſoupçons, que d'alarmes,
Que de chagrins, que d'ennuis,
Que de ſoupirs, que de larmes!

Il vaut mieux, ſi je le puis,
M'arracher à tous les charmes
Du beau ſéjour où je ſuis.
Sans conſulter davantage,
Quittons ce fatal rivage :
Mais quittons-le ſans retour,
Ce rivage où chaque jour,
Sans avoir eu part au crime,
Chaque cœur ſert de victime
Aux vengeances de l'Amour.
Ici tout ce qui reſpire
Se plaint, languit & ſoupire.
Dans les forêts les oiſeaux,
Dans les plaines le zéphire,
Les Bergers ſous les ormeaux,
Les Nayades dans les eaux,
Tout ſent l'amoureux martyre ;
Et tout ſert, en nous parlant
Contre l'auſtère ſageſſe,
A mettre en goût de tendreſſe
Le cœur le plus indolent.
Vous ; dont l'ame indifférente
Ne connoît aucun ſouci,
Pour l'avoir toujours contente,
Profitez de tout ceci ;
Et, quelqu'eſpoir qui vous tente,
Ne venez jamais ici.

DÉCLARATION.

On n'a qu'à me trouver quelque Berger fidéle,
Soumis, délicat, amoureux,
Qui, de peur d'aimer moins, refuse d'être heureux,
Et je ne serai plus cruelle.

CHANSON.

Pourquoi me reprocher, Silvandre,
Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir;
Hélas! c'est moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut prendre,
Pour remplir vos desirs j'attends un moment tendre,
Que ne le faites-vous venir.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE DE LA CHARCE (1),

ſur la Fontaine de Vaucluſe.

QUAND vous me preſſez de chanter
Pour une Fontaine fameuſe,
Vous avez oublié que je ſuis pareſſeuſe ;
Qu'un ſimple Madrigal pourroit m'épouvanter ;

(1) Dans un Ouvrage conſacré à la gloire du beau Sexe, une Note ſur cette Demoiſelle ne ſera point déplacée. Ce fut une véritable Héroïne, célèbre ſous le nom de Philis de la Tour-du-Pin. Elle ſignala ſon courage en 1692, dans l'irruption que le Duc de Savoye vint faire dans le Dauphiné. A la tête d'une petite armée compoſée, par elle-même, des gens de ſon Canton, elle harcela les ennemis, leur livra plus d'un combat, & contribua beaucoup à leur faire évacuer le Pays. Sa mère & ſa ſœur la ſecondèrent avec la même fermeté. Mademoiſelle de la Charce obtint la récompenſe qu'elle méritoit. Louis XIV, outre une penſion, lui accorda le droit de faire mettre ſon épée, ſes piſtolets & le blaſon de ſes armes dans le tréſor de Saint-Denis.

Qu'entre une ſanté languiſſante,
Et d'illuſtres amis par le ſort outragés,
Mes ſoins ſont toujours partagés.
Par plus d'une raiſon devenez moins preſſante.
Daphné, vous ne ſavez à quoi vous m'engagez.
Peut être croyez-vous que toujours inſenſible,
Je décrirai dans mes Vers,
Entre de hauts rochers, dont l'aſpect eſt terrible,
Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verds;
Une ſource orgueilleuſe & pure,
Dont l'eau ſur cent rochers divers,
D'une mouſſe verte couverts,
S'épanche, bouillonne, murmure;
Des agneaux bondiſſans ſur la tendre verdure,
Et de leurs Conducteurs les ruſtiques concerts.
De ce fameux déſert la beauté ſurprenante,
Que la nature ſeule a pris ſoin de former,
Amuſoit autrefois mon ame indifférente.
Combien de fois, hélas! m'a-t-elle ſu charmer!
Cet heureux tems n'eſt plus: languiſſante, attendrie,
Je regarde indifféremment
Les plus brillantes eaux, la plus verte prairie;
Et du ſoin de ma bergerie
Je ne fais même plus mon divertiſſement.
Je paſſe tout le jour dans une rêverie,
Qu'on dit qui m'enpoiſonnera.

A tout autre plaiſir mon plaiſir ſe refuſe ;
Et ſi vous me forcez à parler de Vaucluſe,
Mon cœur tout ſeul en parlera.

Je laiſſerai conter de ſa ſource inconnue
Ce qu'elle a de prodigieux,
Sa fuite, ſon retour, & la vaſte étendue
Qu'arroſe ſon cours furieux.
Je ſuivrai le penchant de mon ame enflammée ;
Je ne vous ferai voir, dans ces aimables lieux,
Que Laure tendrement aimée,
Et Pétrarque victorieux.

Auſſi-bien de Vaucluſe ils font encor la gloire ;
Le tems, qui détruit tout, reſpecte leurs plaiſirs.
Les ruiſſeaux, les rochers, les oiſeaux, les zéphirs,
Font tous les jours leur tendre hiſtoire.
Oui, cette vive ſource, en roulant ſur ces bords,
Semble nous raconter les tourmens, les tranſports,
Que Pétrarque ſentoit pour la divine Laure.
Il exprima ſi bien ſa peine, ſon ardeur,
Que Laure, malgré ſa rigueur,
L'écouta, plaignit ſa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

Dans cet antre profond, où, ſans autres témoins
    Que la Naïade & le Zéphire,
    Laure ſut, par de tendres ſoins,
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre;
Dans cet antre, où l'amour tant de fois fut vainqueur,
    Quelque fierté dont on ſe pique,
    On ſent élever dans ſon cœur,
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique,
    Quand il alarme la pudeur.

Ce n'eſt pas ſeulement dans cet antre écarté
Qu'il reſte de leurs feux une marque immortelle;
Ce fertile valon, dont on a tant vanté
    La ſolitude & la beauté,
Voit mille fois le jour dans la ſaiſon nouvelle,
Les roſſignols, les ſereins, les pinçons,
    Répéter ſous ſon verd ombrage,
    Je ne ſai quel doux badinage,
Dont ces heureux amans leur donnoient des leçons.

Leurs noms ſur ces rochers peuvent encore ſe lire,
    L'un avec l'autre confondu;
    Et l'ame à peine peut ſuffire
Aux tendres mouvemens que leur mêlange inſpire.
    Quel charme eſt ici répandu?
A nous faire imiter ces amans tout conſpire;

Par les ſoins de l'Amour leurs ſoupirs conſervés,
Enflamment l'air qu'on y reſpire;
Et les cœurs qui ſe ſont ſauvés,
De ſon impitoyable empire
A ces déſerts ſont réſervés.

Tout ce qu'a de charmant leur beauté naturelle,
Ne peut m'occuper un moment.
Les reſtes précieux d'une flamme ſi belle
Font de mon jeune cœur le ſeul amuſement.
Ah! qu'il m'entretient tendrement
Du bonheur de la belle Laure;
Et qu'à parler ſincérement,
Il ſeroit doux d'aimer, ſi l'on trouvoit encore
Un cœur comme le cœur de ſon illuſtre amant.

LES MOUTONS.

IDYLLE.

HÉLAS, petits moutons, que vous êtes heureux,
Vous paiſſez dans nos champs, ſans ſouci, ſans alarmes.
Auſſi-tôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles deſirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour ſuit la nature;
Sans reſſentir ſes maux, vous avez ſes plaiſirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'impoſture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne ſe rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raiſon en partage,
Et vous en ignorez l'uſage.
Innocens animaux, n'en ſoyez point jaloux;
Ce n'eſt pas un grand avantage.
Cette fière raiſon dont on fait tant de bruit,
Contre les paſſions n'eſt pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un Enfant la ſéduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à ſon aide,
Eſt tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuiſſante & ſévère,
Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien.
Sous la garde de votre chien,

Vous

Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels & ravissans,
Que sous l'autorité d'une belle chimère
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites,
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit & de la beauté ?
Ces prétendus trésors dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :
Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux & nous passerons comme un songe.
Il n'est, dans ce vaste Univers,
Rien d'assuré, rien de solide ;
Des choses ici-bas la Fortune décide
Selon ses caprices divers :
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans régle & sans science.
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux & plus sages que nous.

MADRIGAL.

ALCIDON, contre ſa Bergère,
Gagea trois baiſers que ſon chien
Trouveroit plutôt que le ſien
Un flageolet caché ſous la fougère.
La Bergère perdit ; & pour ne point payer,
Elle voulut tout employer.
Mais contre un tendre amant c'eſt en vainqu'on s'obſtine.
Si des baiſers gagés par Alcidon,
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

LES FLEURS.

IDYLLE.

QUE votre éclat eſt peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins!
Souvent un jour commence & finit vos deſtins,
Et le ſort le plus favorable

Ne vous laiſſe briller que deux ou trois matins.
Ah ! conſolez-vous-en, Jonquilles, Tubereuſes,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuſes.
    Les médiſans, ni les jaloux
  Ne gênent point l'innocente tendreſſe
Que le Printems fait naître entre Zéphire & vous.
    Jamais trop de délicateſſe
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaiſirs.
Que pour d'autres que vous il pouſſe des ſoupirs,
    Que loin de vous il folâtre ſans ceſſe :
Vous ne reſſentez point la mortelle triſteſſe
    Qui dévore les tendres cœurs,
    Lorſque pleins d'une ardeur extrême
    On voit l'objet ingrat qu'on aime,
Manquer d'empreſſement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez ſeulement qu'à paroître.
Plus heureuſes que nous, ce n'eſt pas le trépas
    Qui vous fait perdre vos appas.
Plus heureuſes que nous, vous mourez pour renaître.
Triſtes réflexions, inutiles ſouhaits !
    Quand une fois nous ceſſons d'être,
    Aimables fleurs, c'eſt pour jamais.
Un redoutable inſtant nous détruit ſans réſerve :
On ne voit au-delà qu'un obſcur avenir,
A peine de nos noms un léger ſouvenir
    Parmi les hommes ſe conſerve.

Nous entrons pour toujours dans un profond repos,
D'où nous a tiré la nature,
Dans cette affreuse nuit, qui confond les Héros
Avec le lâche & le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles loix,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
Pour qui connoît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins;
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

CÉLIMENE.

ÉGLOGUE.

Assise au bord de la Seine,
Sur le penchant d'un côteau,
La Bergère Célimène
Laiſſe paître ſon troupeau.

Il deſcend dans la prairie,
Sans qu'elle daigne ſonger
Que le loup pourra manger
Sa brebis la plus chérie.

Le ſouvenir d'un Berger,
Que la fortune cruelle
Force à vivre, éloigné d'elle,
Dans un climat étranger,
Cauſe la douleur mortelle
Qui lui fait tout négliger.

Tantôt cédant à la force
De ſes amoureux tranſports,
Elle grave ſur l'écorce
Des arbriſſeaux de ces bords:

« Puisse durer, puisse croître
» L'ardeur de mon jeune Amant,
» Comme feront sur ce hêtre
» Les marques de mon tourment! »

Tantôt, mêlant sur le sable
Le nom d'Achante & le sien,
Elle trouve insupportable,
Qu'un zéphir impitoyable,
En passant, n'en laisse rien.

« Quelle cruelle aventure,
Dit-elle, avec un soupir,
» Si ce que fait le zéphir
» M'est un véritable augure,
» Que de si tendres amours
» Ne dureront pas toujours!

» Je briserois la musette
» Que me laissa l'imposteur;
» Et du fer de ma houlette
» Je me percerois le cœur. »

A ces mots elle repaſſe,
Dans ſon eſprit alarmé,
L'air, les traits, l'eſprit, la grace
De ce Berger trop aimé.

Les oiſeaux de ce boccage,
Se taiſent pour écouter
Ce qu'ils entendent chanter
Du beau Berger qui l'engage:
Ils voudroient le répéter;
Mais leur plus tendre ramage
Ne la ſauroit imiter.

Jamais cette triſte Amante,
Ne voit, ſur l'herbe naiſſante,
Folâtrer d'heureux Amants,
Qu'elle ne ſe repréſente
Combien l'abſence d'Achante
Lui vole de doux momens.

Jamais des Bergers ne viennent
De ces bords délicieux,
Où les deſtins le retiennent,
Que ſon amour curieux
Ne s'informe ſi ces lieux

Ont des Nymphes assez belles
Pour faire des infidelles.

Enfin, mille fois le jour,
Elle veut, elle appréhende
Tout ce que craint & demande
Le plus violent amour.

Qu'on doit plaindre une Bergère
Si facile à s'alarmer !
Pourquoi du plaisir d'aimer
Faut-il se faire une affaire ?

Quels Bergers en font autant
Dans l'ingrat siècle où nous sommes ?
Achante, qu'elle aime tant,
Est peut-être un inconstant
Comme tous les autres hommes.

CHANSON

SUR M. L'ABBÉ TESTU.

L'AVENTURE est trop ridicule,
Pour ne la pas faire ſavoir;
Il montroit, à Dame incrédule,
Sa chandelle, & la faiſoit voir
Sans s'émouvoir, ſans s'émouvoir,
La follette tira ſa mule,
Et la fit ſervir d'éteignoir.

Au lieu de venger cette injure,
Les Amours, à malice enclins,
Rioient entre eux de l'aventure
Du Doyen des Abbés blondins.
Ces Dieux badins, ces Dieux badins,
Se diſoient : vois-tu la coëffure
Qu'on a miſe au Dieu des Jardins?

LES OISEAUX.

Idylle.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais.
Les prés font éclater les couleurs les plus vives ;
Et dans leurs humides palais,
L'hiver ne retient plus les Naïades captives :
Les Bergers, accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante ;
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits.
Mille & mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois :
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roses.
Quel Dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces lieux ?
Quel Dieu les embellit ? le plus petit des Dieux
Fait seul tant de métamorphoses.
Il fournit au printems tout ce qu'il a d'appas.
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses.
Il est l'ame de l'Univers ;
Comme il triomphe des hivers,

Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence est pour les cœurs,
Ce que l'hiver est pour la terre.
Que nous servent, hélas ! de si douces leçons ?
Tous les ans la nature en vain les renouvelle ;
Loin de la croire, à peine nous naissons,
Qu'on nous apprend à combattre contre elle.
Nous aimons mieux, par un bisarre choix,
Ingrats, esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premières loix.
Que votre sort est différent du nôtre,
Petits oiseaux, qui me charmez !
Voulez-vous aimer ? vous aimez.
Un lieu vous déplaît-il ? vous passez dans un autre.
On ne connoît chez vous ni vertus, ni défauts :
Vous paroissez toujours sous le même plumage,
Et jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux
Des rossignols emprunter le ramage.
Il n'est de sincère langage,
Il n'est de liberté que chez les animaux.
L'usage, le devoir, l'austère bienséance,
Tout exige de nous les droits dont je me plains ;
Et tout enfin, du cœur des perfides humains,
Ne laisse voir que l'apparence.

Contre nos trahiſons la nature en courroux,
Ne nous donne plus rien ſans peine.
Nous cultivons les vergers & la plaine,
Tandis, petits oiſeaux, qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend, ſont la ſeule infortune
Que vous avez à redouter :
Cette crainte nous eſt commune.
Sur notre liberté chacun veut attenter :
Par des dehors trompeurs on tâche à nous ſurprendre.
Hélas! pauvres petits oiſeaux,
Des ruſes du Chaſſeur ſongez à vous défendre :
Vivre dans la contrainte eſt le plus grand des maux.
Mais, hélas! quel eſpoir me flatte & me conſole ?
Avec rapidité le tems fuit & s'envole.
Et bientôt le printems, à mon ame odieux,
Ramenera Tirſis & Daphné dans ces lieux.
Feuilles, vous reviendrez ; vous rendrez ces bois ſombres ;
Ils s'aimeront encor ſous vos perfides ombres ;
Et mes vives douleurs, & mes tranſports jaloux,
Pour mon ingrat amant renaîtront avec vous.

LE RUISSEAU.

IDYLLE.

RUISSEAU, nous paroiſſons avoir un même ſort ;
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort :
Mais, hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre courſe & la nôtre !
Vous vous abandonnez ſans remords, ſans terreur,
A votre pente naturelle ;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieilleſſe chez vous n'a rien qui faſſe horreur.
Près de la fin de votre courſe
Vous êtes plus fort & plus beau
Que vous n'êtes à votre ſource.
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
Si de ces paiſibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne ſe perd pas ;
Par de délicieux ombrages
Ils embelliſſent vos rivages ;
Sur un ſable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure ;

Mille & mille poiſſons dans votre ſein nourris
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris :
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre ſort eſt ſi doux !
Taiſez-vous, ruiſſeau, c'eſt à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de paſſions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en eſt pas une
Qui ne traine après ſoi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune.
Elles déchirent nuit & jour
Les cœurs dont elles ſont maîtreſſes.
Mais de ces fatales foibleſſes,
La plus à craindre c'eſt l'amour.
Ses douceurs mêmes ſont cruelles.
Elles font cependant l'objet de tous les vœux.
Tous les autres plaiſirs ne touchent point ſans elles.
Mais des plus forts liens le tems uſe les nœuds ;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou paſſe à des amours nouvelles.
Ruiſſeau, que vous êtes heureux !
Il n'eſt point parmi vous de ruiſſeaux infidelles.
Lorſque les ordres abſolus
De l'Etre indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre ruiſſeau ſe mêle avec votre onde ;
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.

A ce que vous voulez jamais il ne s'oppoſe ;
Dans votre ſein il cherche à s'abymer :
Vous & lui juſques à la mer
Vous n'êtes qu'une même choſe.
De toutes ſortes d'unions
Que notre vie eſt éloignée !
De trahiſons, d'horreurs & de diſſentions,
Elle eſt toujours accompagnée,
Qu'avez-vous mérité, ruiſſeau tranquille & doux,
Pour être mieux traité que nous ?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits ;
Qu'inventa notre orgueil pour maſquer nos miſères :
C'eſt lui ſeul qui nous dit que par un juſte choix,
Le Ciel mit, en formant les hommes,
Les autres Etres ſous leurs loix.
A ne nous point flatter nous ſommes
Leurs Tyrans plutôt que leurs Rois.
Pourquoi vous mettre à la torture ?
Pourquoi vous enfermer dans cent canaux divers ?
Et pourquoi renverſer l'ordre de la nature,
En vous forçant de jaillir dans les airs ?
Si tout doit obéir à nos ordres ſuprêmes,
Si tout eſt fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce ſouverain pouvoir ?
Que ne régnons-nous ſur nous-mêmes ?
Mais, hélas ! de ſes ſens eſclave malheureux,

L'homme ose se dire le maître
Des animaux qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux ?
Et dont la foiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je ? où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contr'eux nous usons ?
Ai-je quelqu'espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons ?
Non pour l'orgueil & pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas ! on n'a plus rien à craindre,
Les vices n'ont point de censeurs ;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs :
Savoir vivre, c'est savoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise :
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bisarre nature a mise :
Aucun défaut ne s'y déguise ;
Aux Rois comme aux Bergers vous les reprochez tous.
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidele cristal ;
On évite de même un ami trop sincère ;
Ce déplorable goût est le goût général.

Les

Les leçons font rougir ; personne ne les souffre :
Le fourbe veut paroître homme de probité.
Enfin, dans cet horrible gouffre
De misère & de vanité,
Je me perds ; & plus j'envisage
La foiblesse de l'homme & sa malignité,
Et moins de la Divinité
En lui je reconnois l'image.
Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez ;
Tandis que pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée,
Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

RÉFLEXIONS DIVERSES.

I.

Que l'homme connoît mal la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend !
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure :
Il périt en détail imperceptiblement.

I I.

Etres inanimés, rebut de la nature,
Ah ! que vous faites d'envieux !
Le tems, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique :
D'un buste, d'un tableau, le tems hausse le prix :
Le Voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un Cirque, d'un Tombeau, d'un Temple magnifique;
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

I I I.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu ?
Des plantes, des métaux, tu connois la vertu,
Des différens Pays les mœurs, la politique,
La cause des frimats, de la foudre, du vent,
Des astres le pouvoir suprême ;
Et sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même.

I V.

La pauvreté fait peur, mais elle a ses plaisirs :
Je sai bien qu'elle éloigne, aussi-tôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, & cette foule oisive,
Dont les jeux, les festins remplissent les desirs;

Cependant, quoiqu'elle ait de honteux & de rude,
Pour ceux qu'à des revers la fortune a ſoumis,
Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude
De n'avoir que des vrais amis.

V.

Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien?
A l'examiner, il n'eſt rien
Qui cauſe tant de chagrin qu'elle.
Je ſai que ſur les cœurs ſes droits ſont abſolus;
Que tant qu'on eſt belle on fait naître
Des deſirs, des tranſports, & des ſoins aſſidus:
Mais on a peu de tems à l'être,
Et long-tems à ne l'être plus.

VI.

Miſérable jouet de l'aveugle Fortune,
Victime des maux & des loix,
Homme, toi, qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir?
Lâche, regarde-là ſans changer de viſage;
Songe que ſi c'eſt un outrage,
C'eſt le dernier à recevoir.

VII.

Que chacun parle bien de la reconnoiſſance !
Et que peu de gens en font voir !
D'un ſervice attendu la flatteuſe eſpérance,
Fait porter à l'excès les ſoins, la complaiſance :
A peine eſt-il rendu qu'on ceſſe d'en avoir.
De qui nous a ſervi la vue eſt importune.
On trouve honteux de devoir
Le ſecours que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

VIII.

Quel poiſon pour l'eſprit ſont les fauſſes louanges !
Heureux qui ne croit point à de flatteurs diſcours !
Penſer trop bien de ſoi fait tomber tous les jours
En des égaremens étranges.
L'amour-propre eſt, hélas ! le plus ſot des amours ;
Cependant des erreurs il eſt la plus commune.
Quelque puiſſant qu'on ſoit en richeſſe, en crédit ;
Quelque mauvais ſuccès qu'ait tout ce qu'on écrit ;
Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni mécontent de ſon eſprit.

IX.

On croit être devenu ſage,
Quand après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaiſſant feuillage,

On quitte des plaiſirs le dangereux uſage :
On s'abuſe. D'un libre choix
Un tel retour n'eſt point l'ouvrage ;
Et ce n'eſt que l'orgueil dont l'homme eſt revêtu,
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au ſecours de la vertu
Ce qu'on doit au ſecours de l'âge.

X.

En grandeur de courage on ne ſe connoît guère,
Quand on élève au rang des hommes généreux
Ces Grecs & ces Romains, dont la mort volontaire
A rendu le nom ſi fameux.
Qu'ont-ils fait de ſi grand ? Ils ſortoient de la vie,
Lorſque de diſgraces ſuivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.
Par une ſeule mort ils s'en épargnoient mille :
Qu'elle eſt douce à des cœurs laſſés de ſoupirer !
Il eſt plus grand, plus difficile,
De ſouffrir le malheur que de s'en délivrer.

X I.

L'encens qu'on donne à la prudence
Met mon eſprit au déſeſpoir.
A quoi donc nous ſert-elle ? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.

Eſt-ce un bonheur de les prévoir ?
Si la cruelle avoit quelque régle certaine,
Qui pût les écarter de nous,
Je trouverois les ſoins qu'elle donne aſſez doux :
Mais rien n'eſt ſi trompeur que la prudence humaine.
Hélas ! preſque toujours le détour qu'elle prend
Pour nous faire éviter le malheur qu'elle attend,
Eſt le chemin qui nous y mène.

XII.

Palais, nous durons moins que vous,
Quoique des élémens vous ſouteniez la guerre,
Et quoique du ſein de la terre
Nous ſoyons tirez comme vous.
Frêles machines que nous ſommes,
D'un ſiècle, à peine, hélas ! paſſons-nous le milieu !
Un rien peut nous détruire ; & l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes !

XIII.

Homme, vante moins ta raiſon ;
Vois l'inutilité de ce préſent céleſte,
Pour qui tu dois, dit-on, mépriſer tout le reſte.
Auſſi foible que toi, dans ta jeune ſaiſon,

Elle eſt chancelante, imbécile;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaiſirs divers,
Vile eſclave des ſens, elle t'eſt inutile.
Quand le ſort t'a laiſſé compter cinquante hivers,
Elle n'eſt qu'en chagrins fertile;
Et quand tu vieillis; tu la perds.

X I V.

Les plaiſirs ſont amers d'abord qu'on en abuſe:
Il eſt bon de jouer un peu;
Mais il faut ſeulement que le jeu nous amuſe.
Un Joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs, il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe
D'être fort honnête homme & de jouer gros jeu.
Le deſir de gagner, qui nuit & jour occupe,
Eſt un dangereux éguillon.
Souvent, quoique l'eſprit, quoique le cœur ſoit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

X V.

Souvent c'eſt moins bon goût que pure vanité,
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite:
On croiroit faire tort à ſa capacité,
Si du monde vulgaire on recevoit viſite.

Cependant un esprit solide, éclairé, droit,
Du commerce des sots sait faire un bon usage;
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter:
Il n'est guère moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter,
Que de savoir ce qu'il faut faire.

X V I.

Qui dans son cabinet a passé ses beaux jours
A pâlir sur Pindare, Homère, Horace, Plaute,
Devroit y demeurer toujours.
S'il entre dans le monde avec un tel secours,
Il y fera faute sur faute;
Il portera par-tout l'ennui.
Un ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain savoir vivre, un esprit agréable,
A la honte du Grec & du Latin, fait voir
Combien doit être préférable
L'usage du monde, au savoir.

X V I I.

Que l'esprit de l'homme est borné!
Quelque tems qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude:

De ténèbres pour lui tout eſt environné ;
La lumière, qui vient du ſavoir le plus rare,
N'eſt qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare ;
Bien plus que l'ignorance elle eſt à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître,
N'eſt ſouvent qu'apprendre à douter.

RONDEAU.

ENTRE deux draps de toile, belle & bonne,
Que très-ſouvent on rechange, on ſavonnne,
La jeune Iris au cœur ſincère & haut,
Aux yeux brillans, à l'eſprit ſans défaut,
Juſqu'à midi volontiers ſe mitonne.

Je ne combats de goûts contre perſonne ;
Mais franchement ſa pareſſe m'étonne.
C'eſt demeurer ſeule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quand à rêver ainſi l'on s'abandonne,
Le traître Amour rarement le pardonne ;
A ſoupirer on s'exerce bientôt ;
Et la vertu ſoutient un grand aſſaut,
Quand une fille avec ſon cœur raiſonne
Entre deux draps.

FRAGMENT

D'UNE EPITRE CHAGRINE (1).

SUPPORTEZ un peu mieux, Silvie,
La perte de votre beauté,
Ce n'eſt que par le tems qu'elle vous eſt ravie;
Eh bien, eſt-ce une nouveauté?
Devoit-elle durer autant que votre vie?
Lorſque cinquante fois on a vu le printems,
N'être plus belle alors n'eſt pas une infortune,
C'eſt l'avoir été plus long-tems
Que ne le veut la loi commune.
Croyez-moi, d'un viſage égal
On doit s'appercevoir qu'on ceſſe d'être aimable;
Dans une aventure ſemblable
Le murmure ſied toujours mal.
Si pleine de raiſon, pour une bagatelle
Vous aviez compté vos appas;
Leur perte vous ſeroit ſans doute moins cruelle;
Vous ne vous en plaindriez pas.

(1) *Ce Fragment*, quoique inférieur aux *Réflexions diverſes*, méritoit de trouver place dans un Recueil de cette nature.

Que nous nous préparons un fâcheux embarras ;
Quand nous ne comptons que ſur elle !
On ne ſait plus que devenir,
Lorſque l'on n'a ſu qu'être belle. . . .
Vous l'éprouvez, Sylvie, & je vous l'ai prédit,
Lorſqu'à votre miroir, ſans relâche attachée,
Je ne vous voyois point touchée
Des plaiſirs que donne l'eſprit,
Cette foule de gens frivoles,
Qui, du matin juſques au ſoir,
Ne vous diſoit que des paroles,
Fait du bruit chez de jeunes folles,
Qui, comme vous, un jour ſeront au déſeſpoir.

VERS ALLÉGORIQUES

A SES ENFANS.

DANS ces prés fleuris,
Qu'arroſe la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères Brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le deſtin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais ſon long courroux

Détruit, empoiſonne
Tous mes ſoins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable Troupeau?
Vous, de ce Hameau
L'honneur & la joie;
Vous, qui, gras & beau,
Me donniez ſans ceſſe,
Sur l'herbette épaiſſe,
Un plaiſir nouveau.
Que je vous regrette!
Mais il faut céder,
Sans chien, ſans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuſte Fortune
Me les a ravis.
Envain j'importune
Le Ciel par mes cris:
Il rit de mes craintes;
Et ſourd à mes plaintes,
Houlette, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puiſſiez-vous, contentes,
Et ſans mon ſecours,
Paſſer d'heureux jours,

Brebis innocentes,
Brebis mes amours.
Que Pan vous défende;
Hélas! il le ſait,
Je ne lui demande
Que ce ſeul bienfait.
Oui, Brebis chéries,
Qu'avec tant de ſoin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que ſi les faveurs
Du Dieu des Paſteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au ſoir
De gras paturages;
J'en conſerverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire;
Et que mes chanſons,
En mille façons,
Porteront ſa gloire
Du rivage heureux,
Où vif & pompeux
L'Aſtre, qui meſure
Les nuits & les jours,

Commençant ſon cours,
Rend à la nature
Toute ſa parure;
Juſqu'en ces climats,
Où, ſans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis,
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

CHANSON.

Ne pourrai-je donc point connoître
Quel eſt ce redoutable amour,
Qui de mon jeune cœur un jour,
A ce qu'on dit, ſera le maître?
Ce Berger ſi charmant, ſi beau,
Qui ſous nos chênes verds tous les jours vient m'atendre,
Et qui connoît quelle herbe eſt propre à mes troupeaux,
Ne pourroit-il point me l'apprendre?

MADEMOISELLE

DESHOULIERES.

On pouvoit être inférieure à Madame Deshoulières, & ne laisser pas d'avoir encore un mérite distingué. Telle fut sa fille, Antoinette Thérèse de la Fon de Boisguérin Deshoulières, née à Paris en 1662. Elevée, pour ainsi dire, au sein même de la Poésie, elle dut faire des Vers, & elle en fit effectivement qui lui obtinrent une juste réputation. Son premier pas, dans cette carrière, fut un triomphe. Elle remporta le Prix à l'Académie Françoise, & s'acquit d'autant plus de gloire qu'elle eut des rivaux dangereux à combattre, particuliérement M. de Fontenelle. Cet honneur signalé l'encouragea vivement; mais la délicatesse de sa santé, des affaires domestiques, la

perte ſucceſſive de ſon père, de ſa mère, de ſes frères & de ſes oncles, ne lui permirent pas de donner un plein eſſor à ſes talens. Elle ſe borna depuis à pluſieurs petites Pièces fugitives qu'on a imprimées à la ſuite des Œuvres de ſa mère. L'Ouvrage le plus conſidérable qu'elle ait entrepris, eſt un Opéra de Callhiroë, qu'elle ſe crut obligée d'abandonner, lorſqu'elle ſut que M. Roi travailloit ſur le même ſujet. Ce qui eſt ſorti de ſa plume n'eſt ni auſſi penſé ni auſſi poétique, que les beaux morceaux de Madame Deshoulières. Mais il y a de l'harmonie, de la douceur & du charme.

Parmi les peines qui l'affligèrent, on doit compter, comme une des plus ſenſibles, la mort d'un Amant chéri, qu'elle croyoit épouſer. C'étoit Monſieur Caze, jeune Militaire, plein de mérite, faiſant lui-même de très-jolis Vers, & qui fut tué au ſervice. Ce coup acheva d'accabler Mademoiſelle Deshoulières.

Deshoulières. Presque toutes ses Poésies roulèrent, dès-lors, sur une matière si triste. Elle avoit chanté ses amours avec une gaieté ingénue ; elle mit la même naïveté dans l'expression de sa douleur. Ses plaintes touchantes portent un caractère de candeur & d'innocence qui la font également aimer & estimer.

Quelques années après, on voulut lui faire épouser M. d'Audiffret, Gentilhomme Provençal, employé avec honneur dans les affaires étrangères. L'espèce d'abandon où se trouvoit Mademoiselle Deshoulières la disposa à lui donner sa main. Tout fut conclu pour leur mariage, & l'un & l'autre en reçurent les complimens. Mais des obstacles ignorés les empêchèrent de s'unir, & ils en restèrent aux termes d'une vive & sincère amitié. M. d'Audiffret, ayant été envoyé par le Roi en Italie, se chargea de présenter à l'Académie des *Ricovrati*, les Ouvrages de Mademoiselle Deshoulières. Cette Compagnie littéraire ne crut pas pouvoir mieux

remplacer la mère que par sa fille, & celle-ci y fut aggrégée en 1699.

Elle obtint en différens tems quelques pensions de Sa Majesté, qui toutefois ne se montèrent jamais à plus de neuf cents livres, & c'étoit à-peu-près là tous les biens qu'elle possédoit. Privée de ses parens, elle trouva du moins des amis très-affectionnés, & fut en relation avec grand nombre de Gens de Lettres, dont les plus célèbres étoient l'Abbé de Vertot, Messieurs Fléchier, Mascaron, & de la Monnoye. Sa société plût infiniment à tous ceux qui la fréquentèrent.

La nature voulut retracer en petit dans Mademoiselle Deshoulières les perfections de sa mère. Elle étoit d'une taille au-dessous de la médiocre. Mais des yeux dont la vivacité se répandoit sur toutes ses manières, des graces piquantes, de la sensibilité, une vertu plus austère qu'elle ne le paroissoit, tout cela formoit un composé charmant, qui se concilioit l'amitié de tout le monde, & souvent inspiroit l'amour.

Le même mal qui avoit fait périr ſa mère, la conduiſit au tombeau en 1718, âgée de cinquante-ſix ans. Elle fut inhumée dans l'Egliſe de Saint Roch, auprès de Madame Deshoulières.

POESIES
DE MADEMOISELLE
DESHOULIERES.

ODE

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇOISE EN 1687.

Sur le ſoin que Louis XIV prenoit de l'éducation de la Nobleſſe dans les Places de Guerre & dans Saint-Cyr.

Toi, par qui les mortels rendent leurs noms célèbres :
Toi que j'invoque ici pour la première fois,
De mon eſprit confus diſſipe les ténèbres,
Et ſoutiens ma timide voix.
Le projet que je tente eſt hardi, je l'avoue ;
Il auroit effrayé le Paſteur de Mantoue,
Et j'en connois tout le danger.
Mais, Apollon, par toi ſi je ſuis inſpirée,
Mes Vers pourront des ſiens égaler la durée ;
Hâte-toi, viens m'encourager....

A peine a-t-il calmé les troubles de la terre,
Que ce ſage Héros conſulte avec la Paix
Les moyens d'effacer les troubles de la guerre,
    Par de mémorables bienfaits.
Il dérobe les cœurs de ſa jeune Nobleſſe
Aux funeſtes appas d'une indigne moleſſe,
    Compagnes d'un trop long repos.
France, quel ſoin pour toi prend ton auguſte Maître!
Et qu'ils vont pour jamais dans ton ſein faire croître
    Un nombre infini de Héros.

Dans un ſuperbe Enclos où la ſageſſe habite,
Où l'on ſuit des vertus le ſentier épineux,
D'un âge plein d'erreur, mon foible ſexe évite
    Les égaremens dangereux.
D'enfans infortunés cent familles chargées,
Du ſoin de les pourvoir ſe trouvent ſoulagés:
    Quel ſecours contre un ſort ingrat!
Par lui ce Héros paie, en couronnant leurs peines,
Le ſang dont leurs aïeux ont épuiſé leurs veines,
    Pour la défenſe de l'Etat.

Ainſi dans les jardins l'on voit de jeunes plantes,
Qu'on ne peut conſerver que par de ſoins divers,
Vivre & croître à l'abri des ardeurs violentes,
    Et de la rigueur des hivers:

Par une habile main ſans ceſſe cultivées,
Et d'une eau vive & pure au beſoin abreuvées,
 Elles fleuriſſent dans leur tems :
Tandis qu'à la merci des ſaiſons orageuſes,
Les autres, au milieu des campagnes pierreuſes,
 Se flétriſſent dès leur printems....

Mais quel brillant éclair vient de frapper ma vue ?
Qui m'appelle ? Qu'entends-je, & qu'eſt-ce que je voi ?
Mon cœur eſt tranſporté d'une joie inconnue :
 Quels ſont ces préſages pour moi ?
Ne m'annoncent-ils point que je verrai la chute,
Des célèbres Rivaux avec qui je diſpute
 L'honneur de la lice où je cours ?
Que de gloire, & quel prix ! ſi le Ciel me l'envoie,
Le Portrait de Louis, à mes regards en proie,
 Les occupera tous les jours.

STANCES

SUR LA MORT DE MADAME DESHOULIÈRES.

MUSES, que venez-vous chercher ?
Sous mes ſombres cyprès, hélas ! qui vous appelle ?
Vous n'y trouverez plus cette illuſtre mortelle,
Dont les doctes chanſons avoient ſu vous toucher.
La Déeſſe ſourde & cruelle,
De mes bras vient de l'arracher.

Envain, pour garantir une tête ſi chère,
J'ai mille fois du Ciel imploré le ſecours.
Au précieux devoir de ſauver une mère,
J'ai ſacrifié mes beaux jours ;
Mais le cruel Deſtin, qui m'accable toujours,
Des larmes que produit une douleur amère
Se plaît à redoubler le cours.

Le Ciel à mes ennuis n'a point marqué de terme,
Et du plus foible eſpoir j'ignore les douceurs ;
Sans ceſſe en proie à de vives douleurs,
J'appelle à mon ſecours cette ame grande & ferme.

Et qui d'un œil égal, au milieu de mes pleurs ;
Envisagea la mort sans craindre ses horreurs.
Mais que me sert, hélas ! de l'invoquer sans cesse,
De me représenter ce qu'elle a combattu,
Et dans tous ses malheurs quelle fut sa sagesse ?
Je m'abandonne à ma foiblesse,
Et je n'ai rien de sa vertu.

Muses, ne cherchez plus cet esprit admirable,
L'honneur de notre siécle & du sacré Vallon.
De cette perte irréparable
Chargez les Fastes d'Apollon.
Allez aux bords de l'Hipocrêne,
Par des torrens de pleurs célébrer son trépas ;
Et si ma douleur vous ramène,
Respectez ma douleur, ne me consolez pas.

LE PRINTEMS.

Ode.

Le plus beau des mois
Remplit notre attente ;
La terre est riante ;
Déjà dans les bois
Le rossignol chante ;

Déjà les moutons
Paissent les herbettes,
Et font mille bonds
Au son des musettes.

Cent objets aimés,
Dont la mort trop dure
Borna l'aventure,
En fleurs transformés
Parent la verdure :
Un frais éclatant
Sur leur teint demeure,
Qu'un zéphir galant
Anime à tout heure.

Le naissant gazon,
Dans les bois, à l'ombre
D'un bocage sombre,
Offre à la raison
Des périls sans nombre.
Le Maître des cœurs,
Qui veille sans cesse,
Cache sous les fleurs
Le trait qui nous blesse.

Mais à quoi vous ſert,
Pour nous mieux ſurprendre,
Amour, de nous tendre
Sur le gazon verd
Un piège ſi tendre ?
Quel eſt le Berger
Qui daigne nous mettre
Dans l'affreux danger
De lui trop permettre ?

Envain tous les jours
La nature appelle
La ſaiſon nouvelle
A votre ſecours ;
Ah ! que vous ſert-elle ?
Les ſeuls animaux,
Tout fier que vous êtes,
Sont dans nos hameaux
Vos ſeules conquêtes.

Les brillans appas,
Qui, dans le bel âge,
Sont notre partage,
Ne nous valent pas
Un ſeul tendre hommage :

Quitte ton carquois,
Enfant plein de charmes,
A de vains emplois
Refuſe tes armes.

Pour l'anéantir,
Replonge le monde
Dans la nuit profonde,
D'où l'a fait ſortir
Ton ardeur féconde.
Ici, comme ailleurs,
Que rien ne s'augmente;
Et de nos malheurs
Que tout ſe reſſente.

Mais pourquoi crier?
Quel dépit m'anime?
Eh! quoi donc ſans crime
L'Univers entier
Seroit ta victime?
Oui, ce n'eſt qu'à nous,
Foibles que nous ſommes,
Qu'on doit les dégoûts
Qu'ont pour nous les hommes.

Lorſque la pudeur,
Sans qui la tendreſſe
Détruit la ſageſſe,
Cachoit au vainqueur
Un peu de foibleſſe,
Cent & cent Autels
S'érigeoient aux Belles,
Et ſur les mortels
Tu règnois par elles.

AIR.

DANS ces lieux rêvons à loiſir;
Rien n'y peut troubler le plaiſir
De penſer au Berger que j'aime.
Hélas! que ce Berger charmant
Ne penſe-t-il à moi de même!
Qu'il y penſeroit tendrement!

STANCES.

QUEL ſort au mien eſt comparable,
Tous mes jours ſont marqués par de nouveaux malheurs?
De quel crime ſuis-je coupable?
Ciel! ne ſuis-je ici bas que pour verſer des pleurs?
A tes ordres ſans ceſſe & ſoumiſe & fidelle,
J'ai toujours de tes loix reſpecté le pouvoir;
L'excès de ma douleur mortelle,
Livrera-t-il mon ame à l'affreux déſeſpoir?

D'un torrent de malheurs ma vie eſt traverſée,
On diroit en voyant dans cet heureux ſéjour,
Les peines, les ennuis où je ſuis expoſée,
Et le funeſte ſort de mon fidèle amour,
Que du Ciel, contre moi, la bonté courroucée,
Me partage à regret la lumière du jour.

Cependant cet amour ſi fidèle & ſi tendre,
Toujours ſur mon devoir a réglé ſes deſirs,
Hélas! à d'innocens plaiſirs,
Quel cœur, plus que le mien, eut plus droit de prétendre?

Quel cœur ſentit jamais de plus vives frayeurs ?
    Lorſque la tendre Philomelle
Annonça, par ſes chants, le retour des horreurs,
Que Bellone, en courroux, traîne en foule après elle.

Arbres, ruiſſeaux, charmantes fleurs,
Quel cœur brûla jamais d'une flamme plus belle ?
Et vous, vaſtes forêts, témoins de mes douleurs,
    Et dont tout ici renouvelle,
De mon funeſte ſort les conſtantes fureurs.
    Quelle aventure plus cruelle,
Quelle mort, quel amant mérita mieux mes pleurs.

Je ne viens point rappeller ſous vos ombres
    Ce que Tircis eut de charmant,
L'horreur qui ſuit la mort de mon amant,
M'attire & me retient dans vos demeures ſombres,
Seule dans ces forêts, loin du monde & du bruit,
J'abandonne mon cœur à ſa douleur mortelle,
Et je goûte à long traits, les maux qu'elle produit
Dans un cœur accablé, malheureux & fidèle.

MADEMOISELLE

DUFRESMOY.

Nous ne savons rien de cette Demoiselle, sinon qu'elle entra dans la Congrégation des Filles de la Croix, & qu'elle est l'Auteur des Stances suivantes.

Quelque court que soit l'Ouvrage qu'on va lire, on jugera qu'il annonçoit un véritable talent.

On lui adressa ces Vers lorsqu'elle se fit Religieuse.

Que cette Vestale a d'appas !
Heureux celui qu'elle aime !
Son bandeau ne lui messied pas ;
Il semble un diadême :
Mais s'il étoit deux doigts plus bas,
Ce seroit l'Amour même.

STANCES

Sur l'honneur fait, par Louis XIV, à l'Académie Françoise, en acceptant la qualité de son Protecteur, & la logeant au Louvre.

ARRÊTEZ pour un tems, savantes Immortelles,
Le bruit des chants guerriers dont vous frappez les airs :
Songez à préparer des louanges nouvelles
Au plus grand Roi de l'Univers.
Ne parlez point de ses trophées,
Des lions terrassés, des hidres étouffées,
Et des Peuples soumis par son juste courroux ;
Donnez quelque relâche aux chants de la Victoire,
Pour nous dire les soins qu'il prend de votre gloire,
Et ce que son grand cœur vient de faire pour vous.

Quelle gloire en effet, Muses, vous est offerte !
Si l'on vit autrefois vos Temples abattus,
Louis a pour jamais réparé cette perte ;
Il vous aime, ne craignez plus.

Sur

Sur le débris de l'ignorance
Elevant les beaux Arts, les Vertus, la Science,
Il va rendre par tout votre culte immortel;
Il vous met à l'abri de ſa propre couronne;
Son ſceptre vous protège, & ſa bonté vous donne
Pour Temple ſon Palais, ſon Trône pour Autel.

Ce nouvel Apollon l'emporte
Sur celui de l'Antiquité.
Lui ſeul de tous les Dieux l'image vive & forte,
En fait voir aux mortels toute la majeſté.
Il regle comme Mars le deſtin de la guerre;
Comme Hercule il combat les monſtres de la terre;
Leur fureur devant lui demeure ſans effet;
Et ſi par ſes fameux Oracles,
Le premier Apollon prédiſoit les miracles.
Celui de notre tems les fait.

Marquez à ce Héros votre reconnoiſſance.
Quand la valeur l'engage à cent nobles projets,
Il partage ſa vigilance
Entre vous, l'Univers, & ſes heureux ſujets.
Le Ciel étant toujours propice
Aux deſſeins glorieux que forme ſa juſtice,

Quels yeux le pourroient voir ſans en être ébouis ?
Muſes, vous aurez part aux fruits de ſes conquêtes :
J'en vois déjà l'éclat rejaillir ſur vos têtes,
Et déjà vous régnez par-tout avec Louis.

VIE
DE MADEMOISELLE
CHÉRON.

PEU de perſonnes ont fait autant d'honneur à leur ſexe, que cette fille célébre. Tous les talens furent ſon partage. La Peinture, la Gravure, la Poéſie & la Muſique occupoient tour-à-tour ſes loiſirs, & chacun de ces Arts furent portés par elle à un degré de perfection peu commun.

Elisabeth-Sophie Chéron nâquit à Paris en 1648. Son père étoit un Peintre en émail de la Ville de Meaux. Il apprit lui-même à sa fille les principes du dessein. Mais le Maître eut le plaisir de se voir bientôt surpassé par son Elève. Elle se rendit si habile dans cet Art, que l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, voulut, à l'instigation de Le Brun, la recevoir parmi ses Membres. Mademoiselle Chéron fit des Tableaux d'histoire très-dignes d'estime. On peut citer entr'autres une Fuite en Egypte, Jesus-Christ au tombeau, & Cassandre interrogeant un Génie sur la destinée de Troye. On conserve aussi d'elle plusieurs Desseins d'après l'Antique, qui passent pour de très-beaux morceaux. Mais le genre où elle réussit le plus, fut le Portrait. Elle le traita savamment & dans la manière historique. Nous sommes redevables à son pinceau, du seul qui nous reste de Madame Deshoulières. C'est une Muse qui nous a transmis les traits d'une autre Muse; & ce monument pré-

cieux, peut être regardé comme un des plus beaux triomphes de cet aimable Sexe (1).

M. de Piles, reconnu pour un excellent Connoisseur en Peinture, & pour un homme peu louangeur, faisoit un cas infini du talent de Mademoiselle Chéron. Il l'a placée, avec honneur, dans son Abrégé de la vie des Peintres.

Ses Poésies ajoutèrent beaucoup à sa réputation. C'est dommage qu'elle ne les ait pas multipliées davantage. Son premier essai, dans ce genre, fut une traduction en Vers de plusieurs Pseaumes, qu'elle fit d'après le latin de la Vulgate. Mais comme elle avoit intention de les traduire tous, elle apprit l'Hébreu, pour mieux entrer dans le sens

(1) A l'âge de 14 ans, son pinceau, l'avoit déjà rendue célèbre. Elle a dessiné en grand beaucoup de pierres gravées, travail difficile, si l'on considère la petitesse des originaux, & qui exige un talent rare qu'elle a porté à sa perfection. On admire, dans ses tableaux, un goût de dessein exquis, une grande facilité de pinceau, une intelligence supérieure du clair-obscur.

des Originaux. Cependant, ſoit qu'elle n'ait pas achevé ſon entrepriſe, ſoit que le reſte de l'Ouvrage n'ait point été publié, on n'en connoît qu'une très-petite partie. Il y auroit aſſurément lieu de regretter ce qui nous manque, ſans les Odes ſacrées de Rouſſeau. Ce grand Poëte, à qui l'envie s'efforçoit d'oppoſer la Motte, eut un plus digne rival en Mademoiſelle Chéron, qui l'avoit précédé dans la carrière lyrique, & pour laquelle il a conſacré ſon admiration par un témoignage authentique.

Son Poëme en trois Chants des *Céríſes renverſées*, eſt un très-joli badinage, plein de gaieté, d'une verve facile, & brillant de tous les ornemens poétiques, dont un pareil ſujet étoit ſuſceptible. Cette dernière production valut à ſon Auteur une place dans l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, où elle fut admiſe ſous le nom de la Muſe *Erato*.

La Muſique, comme nous l'avons dit, fut encore un des talens de Mademoiſelle

Chéron. Elle touchoit très-agréablement le luth & le claveſſin. Tant de perfections rendirent ſa ſociété charmante. Sa maiſon devint le rendez-vous de preſque tous les Gens de Lettres de ſon tems.

Un eſprit orné de mille connoiſſances, beaucoup d'enjouement naturel, une modeſtie conſtante, l'art de ſe mettre à la portée de tout le monde & de faire valoir le mérite des autres, tel étoit l'aſſemblage rare de ſes qualités. Un mérite ſi ſupérieur fut connu de Louis XIV, qui gratifia Mademoiſelle Chéron d'une penſion.

Elle étoit née Calviniſte. Mais ſa mère, Marie le Févre, qui étoit Catholique, lui inſpira ſes ſentimens. Après une année de retraite dans la Communauté de Madame de Miramion, elle ſe convertit & fit ſon abjuration entre les mains du Curé de Saint Sulpice. Son peu d'empreſſement pour le mariage la fit reſter dans le célibat juſqu'à l'âge de ſoixante ans, qu'elle épouſa M. le Hay, Ingénieur du Roi, qui n'étoit guère

plus jeune qu'elle. Le desir d'avantager un homme qu'elle estimoit depuis long-tems, & de se reposer sur lui du soin de ses biens, qui étoient assez considérables, fut le principal motif de cet établissement. L'aventure des cérises renversées donna lieu sans doute à leur connoissance; car le véritable Héros de ce Poëme étoit ce M. le Hay sous le nom de Damon, & l'une des Dames du carosse fut Mademoiselle Chéron elle-même. Elle mourut à Paris, âgée de 63 ans, & fut enterrée dans l'Eglise de Saint Sulpice.

POESIES
DE MADEMOISELLE
CHÉRON.

LES CÉRISES RENVERSÉES (1).
POEME.

CHANT PREMIER.

Je chante ce combat, où tout couvert de gloire,
Damon, près du Pont-neuf, remporta la victoire;
Où son cœur généreux pour deux fois dix-huit sous,
Sut d'un Peuple en fureur appaiser le courroux.
Muse, qui, du clocher de la Samaritaine,
Vis de loin ses exploits, viens animer ma veine;

(1) Mademoiselle Chéron mit fort peu de tems à faire cet ingénieux badinage. On sent quelles beautés elle auroit pu y ajoûter encore, si elle eut voulu en prendre la peine.

Viens m'apprendre comment ce Héros indompté,
Sut mêler la prudence à la témérité :
Conte moi le péril où se trouvèrent prises
Les Dames dont le char renversa les cérises;
Et dis-moi par quel art Damon sut ménager
La gloire du beau Sexe en ce pressant danger.

Le Soleil, fatigué de parcourir le monde,
Précipitoit ses pas pour se plonger dans l'onde;
Et déjà du Pont-neuf les enroués Chanteurs,
Par la faim appellés, quittoient leurs Auditeurs;
Lorsqu'en un char doré, deux Dames arrêtées,
D'une troupe insolente indignement traitées,
Dans leur subit effroi, par des regards, des cris,
Arrêtèrent Damon, du spectacle surpris.

La, cent voix de fausset dans les airs confondues,
Leurs crioient : « payez-nous nos cérises perdues,
» Que vos maudits chevaux, en voulant avancer,
» Sur le pavé poudreux viennent de renverser ».
Envain l'aimable Eglé, du désordre troublée,
De son char exhortoit la criarde assemblée;
Envain elle essaya, contre ces furieux,
L'art de persuader qu'elle a reçu des Dieux.

Cependant la Discorde, à la forte poitrine,
Prêtant des tons aigus à la troupe mutine,

Des halles, du marché, par chemins différens,
De nouveaux bataillons épaiſſiſſoit les rangs.
Damon voit le péril, entre au champ de bataille,
Monte ſur une borne : « Ecoutez-moi, canaille »,
Cria-t-il. On ſe tait. Chacun de tous côtés
Tient ſur le harangueur ſes regards arrêtés.
Tel on vit autrefois le Chantre de la Thrace,
Par ſes divins accens ſuſpendre ſa diſgrace,
Quand reſpirant le ſang, le carnage & l'horreur,
Des femmes, contre lui, ſignaloient leur fureur;
Ou plutôt comme on voit ſur les mers orageuſes,
Bruire & s'entrepouſſer les vagues écumeuſes,
L'eau ſe lancer en l'air, les Autans irrités
Exercer à l'envi leurs poumons agités;
Alors Neptune ſort de ſes grottes profondes,
Donne un coup de trident, calme, aplanit les ondes:
Ainſi l'on voit Damon, en élevant ſa voix,
Rendre muets, d'un mot, cent goſiers à la fois.
« Mutins, leur diſoit-il, quelle brutale envie,
» Dans un combat douteux vous fait riſquer la vie?
» Aveugles, vous ſuivez un aveugle courroux:
» Vous attaquez Eglé; quoi! la connoiſſez-vous?
» Vous oſez inſulter ſon aimable couſine!
» Pouvez-vous ignorer leur illuſtre origine?
» Ah! ſi vous n'écoutez ni reſpect, ni raiſon,
» Appréhendez du moins la mort ou la priſon.

Le silence régnoit ; & la troupe rétive,
A l'éloquent Damon se rendoit attentive,
Quand les rênes en main, le coupable Cocher,
Profitant du sermon, commença *de toucher*.
La troupe, à cet aspect, reprenant sa furie,
Laisse-là le précheur qui se demène & crie.
Les valets vainement occupent le chemin,
Pour former une digue à ce peuple mutin.
Comme un torrent grossi par un nouvel orage,
Renverse arbres, rochers, qu'il trouve en son passage ;
Tout de même l'on voit ce peuple revolté,
De la gent bigarrée abattre la fierté.
Mais c'est assez chanter, & pour reprendre haleine,
Allons rêver un peu sur les bords d'Hipocrene.

CHANT II.

Cependant la Discorde aux cheveux hérissés,
A grands coups de serpens hâtoit les moins pressés.
La crainte, la pâleur à ses ordres rendues,
Environnoient déjà les Dames éperdues ;
Et pour fixer le char, en guise de crampons,
S'allongeoient mille bras à pattes de chapons.
Envain l'adroit Cocher, dégageant les portières,
Faisoit claquer son fouet de diverses manières ;

Cent autres bras nerveux ſecondant les premiers,
En gagnant les devants, ſaiſirent les courſiers.
Telle on voit quelquefois ſur la mer agitée,
Par deux vents oppoſés une nef arrêtée.
Les palefrois fougueux ſous la main bondiſſans
Rongeoient leurs freins dorés, d'écume blanchiſſans.
Champagne, l'Adonis des beautés ſubalternes,
Le Baſque aux pieds légers, l'ornement des tavernes,
Picard, la Fleur, & vingt que je ne nomme pas,
Dans ce combat fameux ſignalèrent leurs bras.
Mais qui pourroit compter les cottes dégraffées,
Les collets déchirés, les têtes décoiffées,
Les claques, les ſoufflets, les coups de poings reçus,
Les coups de pieds donnés, bien plutôt qu'apperçus?
Alors on vit, dit-on, (n'importe qu'on le croie,)
En l'air les mêmes Dieux qu'Homère vit dans Troye.
Là s'avance Junon d'un pas grave & réglé,
Et d'abord prend parti pour la craintive Eglé:
« Fuyez dans les Enfers, vaines Terreurs, dit-elle;
» J'oppoſe à vos efforts ma préſence immortelle ».
D'autre part, la Diſcorde & le terrible Mars,
Dans le parti contraire avoient leurs étendars;
Quand Damon, rebuté de perdre ſes paroles,
Pour rendre le bon ſens à tant de têtes folles;
» Il faut, je le vois bien, dit-il, joindre à la fois,
» Pour mieux perſuader, le geſte avec la voix;

» Par ce bâton noueux, la raison mieux prouvée
» Se fera respecter : » puis la canne levée,
Il saute en bas, il court : la Déesse aux grands yeux,
Minerve l'arrêtant : « Quel transport furieux
» T'agite en ce moment ? Ecoute, lui dit-elle,
» Voici le seul moyen de finir la querelle :
» Ouvre ta bourse, cours ; & d'un pas diligent
» Va-t-en trouver les Chefs ; offre leur de l'argent.
» C'est ainsi qu'autrefois Priam quittant sa Ville,
» Fut racheter Hector des mains du fier Achille ».
Elle dit, & Damon, sans autre compliment,
Hausse la voix : « Parlons d'un accommodement.
» C'est Minerve elle-même à présent qui m'inspire ;
» Je paie le dommage, & que l'on se retire ».
Pour la seconde fois les mutins, confondus,
Se taisent ; leurs esprits demeurent suspendus ;
A la tempête on voit succéder la bonace ;
Le silence banni vient reprendre la place,
Tel qui, le poing levé, répandoit la terreur,
Reste immobile & sent rallentir sa fureur.
Tous étoient attentifs ; mais un filou s'approche,
Et côtoyant Damon, met la main dans sa poche,
Tire la bourse, fuit, comme l'adroit chasseur,
Du jeune lionceau diligent ravisseur,
Qui, craignant le retour de la mère en furie,
Assure par sa fuite & sa proie & sa vie.

Le Peuple, de l'accord paroiſſant ſatisfait,
Veut voir joindre auſſi-tôt la promeſſe à l'effet:
Tous entourent Damon; le craintif équipage,
Tout-à-coup délaiſſé, s'ouvre un libre paſſage;
Le prudent conducteur, du péril dégagé,
Touche les fiers courſiers, part, ſans prendre congé.

CHANT III.

PHÉBUS, prêt à finir ſa brillante carrière,
Lançoit obliquement quelques traits de lumière;
Des nuages confus la vaſte obſcurité,
De ſes derniers rayons éteignoit la clarté.

EGLÉ fuyoit alors, du danger garantie,
Et laiſſoit à Damon achever la partie;
Pendant qu'autour de lui, mille bras avancés,
Demandoient à la fois d'être recompenſés.
Il fouille en ſon bourſon, n'y trouve rien, ſe trouble;
Il cherche dans ſa poche; encor moins, pas un double;
Il cherche en l'autre poche, & dedans & dehors;
Viſite, tout confus, & veſte & juſtaucorps,
Réitère vingt fois ſa recherche frivole:
L'étonnement s'accroît, lui coupe la parole;
En cet état douteux il ne ſait que choiſir.
Fuir ſeroit le plus ſur sûr; la peur le vient ſaiſir;

Il demeure ſtupide en ſa triſte aventure.
La troupe s'en émeut, parle bas, puis murmure,
Puis éleve la voix & redouble les cris.
Minerve accourt : Damon rappelle ſes eſprits,
Cherche à ſe dégager de la troupe profane,
Fait ſur les plus hâtés pleuvoir les coups de canne;
Il ſe bat en retraite, & gagnant le terrein,
Minerve à reculons le conduit par la main.
Il attrappe le quai : là, réſide un Libraire,
Des nouveautés du tems riche dépoſitaire;
On y voit chaque jour, ſur les bords étalés,
De maint & maint Auteur les titres empoulés;
C'eſt-là que s'arrêtant, d'une guerrière audace,
Damon aux plus hardis fait déſerter la place.
La Déeſſe l'anime en ce preſſant beſoin,
Guide ſes coups, les pouſſe & de près & de loin.
Tel aſſailli de chiens, laſſé, mis hors d'haleine,
Eſt un fier ſanglier acculé contre un chêne,
Qui, rappellant ſa force en ce dernier combat,
A grands coups de défenſe, atteint, déchire, abat;
Ainſi combat Damon; quand la foule imprudente,
Renverſe en ſe pouſſant, la boutique ſavante.
Deux cents Volumes neufs, en un tas ramaſſés,
Du parapet dans l'eau ſe trouvent diſperſés;
Vieux & nouveaux, tout tombe; & le triſte Libraire,
Voit voltiger en l'air ſon dernier exemplaire.

» O

« O Fortune ennemie, où me vois-je réduit ?
» Jour malheureux, dit-il, plutôt funeste nuit !
» O mes galans Auteurs abîmés dans la Seine,
» Ecoutez mes regrets, venez finir ma peine !
» Auteurs qui du bon sens renfermiez les trésors,
» Qui sortant du Palais veniez parer mes bords,
» Pourquoi, précipités jusqu'au plus creux de l'onde,
» N'êtes-vous pas témoins de ma douleur profonde ?
» Quel magique pouvoir dans le siècle à venir
» De vos noms oubliés fera ressouvenir ? »
Ainsi se lamentoit le malheureux Libraire ;
De même Philomèle, en un bois solitaire,
Fait entendre aux échos, par ses douloureux cris,
Qu'un cruel Laboureur a ravi ses petits.

Mercure, en ce moment, vers la route étoilée,
Pour boire le nectar, reprenoit sa volée ;
Quand l'oreille attentive à ces lugubres sons,
Il reconnoît la voix d'un de ses nourissons :
Sa tendresse s'émeut : du Ciel, il envisage,
Du malheureux Marchand le désastreux naufrage ;
Il descend pour calmer l'excès de son ennui,
Et d'un vol suspendu plane au dessus de lui.
Le Marchand l'apperçoit : « Favorable Mercure,
» Equitable témoin de ma triste aventure,
» Cria-t-il, tu me vois accablé de douleur.
» Si jamais des Marchands tu fus le protecteur,

» Sois aujourd'hui ſenſible au coup qui me déſole ».
Mercure gravement prend alors la parole.
« Je ſai quelle eſt ta perte, & j'en ai du regret;
» Mais du ſort ennemi c'eſt l'injuſte décret :
» Les Chefs-d'œuvres galans dont tu pleures l'abſence,
» Périſſent preſque tous au point de leur naiſſance,
» Avortons malheureux, dont le brillant deſtin,
» Comme aux plus belles fleurs, ne dure qu'un matin :
» Va donc, ſans frapper l'air de tes plaintes funeſtes,
» De tes Auteurs noyés, pêcher les triſtes reſtes;
» Deſcend : mais, qu'apperçois-je? ô prodige nouveaau!
» J'en revois quelques-uns qui reviennent ſur l'eau;
» Le nombre en eſt petit; vois-tu comme à la nage,
» Un favorable vent les repouſſe au rivage?
» Le reſte ſous les flots demeure enſeveli,
» Et juſtement mérite un éternel oubli :
» Mais ne t'afflige point d'une perte légère;
» Les bons ſont échappés, j'y vais mettre l'enchère,
» Et devant que la Lune ait montré ſon croiſſant,
» Un ſeul pour le profit t'en vaudra plus de cent ».

Minerve cependant du danger alarmée,
Pour dégager Damon, parle à la Renommée:
« Il nous faut de l'argent, Damon en a promis,
» Lui dit-elle; dépêche, avertis ſes amis,
» Qu'ils viennent promptement, ſi ſon péril les touche».
La Déeſſe aux cent voix met la trompette en bouche,

Fait retentir au loin les échos redoublés.
Parmi les ſpectateurs de tous lieux aſſemblés,
Un ami de Damon l'entend, accourt, ſe preſſe,
Des coudes & des poings écarte, fend la preſſe.
« Prend courage, Damon, dit-il, je viens t'aider;
» Te faut-il de l'argent? Tu n'as qu'à demander».
Minerve alors s'approche, & lui parle à l'oreille.
Il lui donne ſa bourſe: ô ſubite merveille!
Cette paix où les Dieux travailloient vainement,
La moitié d'un écu l'a faite en un moment.

CANTIQUE D'HABACUC.

Je t'entends, ô voix formidable!
Voix de mon Dieu, j'écoute en frémiſſant;
Tu me prédis la chûte épouvantable
De ton Peuple, autrefois heureux & floriſſant.
Grand Dieu, Sion, ton héritage
Enfin deviendra le partage
De ceux à qui ton nom ne fut jamais connu:
Le malheureux Jacob n'eſt plus dans ta mémoire.
Ah! Seigneur, ah, qu'eſt devenu
Ton amour tant vanté dont il tiroit ſa gloire.

Esclave infortuné, le voici dans les fers,
Parmi les douleurs, les alarmes,
Objet de mépris & de larmes,
En spectacle à tout l'Univers.
Pour punir ses forfaits par un arrêt sévère,
Veux-tu l'abandonner à toute ta colère?
Ne te souvient-il plus que tu vins autrefois
Habiter la montagne-sainte,
D'où ton Peuple, tremblant de respect & de crainte,
Recevoit tes augustes Loix?

Là, les Chérubins & les Anges
Brillant au milieu des éclairs,
Faisoient retentir dans les airs
Les Cantiques de tes louanges:
Dans ce magnifique appareil,
Dont l'éclat effaçoit la splendeur du Soleil,
Tu vins armé de ta puissance;
Et du sommet de ces superbes monts,
Tu fis, Exécuteurs de ta juste vengeance,
La Mort, les Enfers, les Démons.

Ces Peuples orgueilleux qui te firent la guerre,
Qu'on vit sur nous fondre de toutes parts;
D'un seul de tes brûlans regards
Furent enlevés de la terre.

Les âpres rochers, le côteaux,
En formant des ſentiers nouveaux,
A ton aſpect ſe renverſèrent,
Tout ploya ſous ton bras, à ta voix tout frémit :
Les vaſtes mers s'épouventèrent,
Et le marais bourbeux ſous tes pas s'affermit.

Alors tes fureurs allumées,
Du fier Madianite enchaînent les efforts :
Ton bras couvre ſes champs de mourans & de morts,
Juſques aux plaines Idumées.
Seigneur, cet abſolu pouvoir,
Qui ſut anéantir l'orgueil de leur eſpoir,
Qu'il faſſe luire encor le jour de la vengeance;
Et ſur le front des Potentats,
Qui bravent ton courroux avec tant d'arrogance,
Que ta foudre tombe en éclats.

Je te vois, Dieu vengeur, & ta colère éclate.
Des épaiſſes forêts les pins ſont arrachés :
L'orgueilleux & rapide Euphrate,
Voit dans ſon lit profond ſes ſables deſſechés.
Les ſommets élancés des ſuperbes montagnes,
S'écroulent diſperſés dans les raſes campagnes :

Les céleſtes flambeaux, d'un voile épais couverts,
S'arrêtent au milieu de leur vaſte carrière;
Et tes traits enflammés répandent dans les airs
Une foudroyante lumière.

La terre, par ſes tremblemens,
Fait ſortir des Enfers les flammes agitées;
Dans leurs gouffres profonds les eaux précipitées,
Redoublent leurs mugiſſemens.
Cependant garantis de ce mortel orage,
Nous te voyons briſer les fers de l'eſclavage,
Où nous gémiſſions dans les pleurs
La maîtreſſe du monde (1) eſt déjà ta conquête,
Et tes pieds écraſent la tête
Du plus fier de nos oppreſſeurs.

Ainſi cet avenir, que Dieu me fait entendre,
S'ouvre à mes regards déſolés.
Ainſi dans les ſecrets qui me ſont révélés,
Je découvre les maux qu'Iſraël doit attendre.
Grand Dieu, qui nous punis, Dieu juſte, ſi tu veux
Que mes yeux ſoient témoins de ces jours douloureux,

(1) Babylone.

Soumis à tes décrets, j'adore ta puiſſance.
Je bénirai ton nom, rempli d'un ferme eſpoir,
Que dans peu tu nous feras voir,
Du malheureux Jacob l'heureuſe délivrance (1).

IMITATION

DU PSEAUME LXXIII.

POURQUOI, dans les ennuis d'une longue ſouffrance,
Bannis, infortunés,
Nous laiſſe-tu, Seigneur, ſi loin de ta préſence,
Aux pleurs abandonnés.

Cette noble Sion, qui fut ſi floriſſante
Dans ſa proſpérité,
C'eſt-elle qu'aujourd'hui nous voyons gémiſſante
Dans la captivité.

(1) Rouſſeau eſtimoit particuliérement cet Ouvrage de Mademoiſelle Chéron, qu'il a fait imprimer à la fin de ſes Poéſies ſacrées, dans l'Edition qu'il en donna peu de temps avant ſa mort.

C'eſt peu ; nos fiers Tirans te font encor la guerre.
« Son culte eſt aboli,
» Diſent-ils, que ce Dieu ſoit par toute la terre,
» Pour jamais en oubli.

Ne puniras-tu point leur orgueil, leur blaſphême,
Leurs projets inhumains ?
Oſeront-ils porter juſqu'à ton trône même
Leurs ſacrilèges mains ?

Ah ! Seigneur, déſormais notre unique refuge,
Sauve-nous du trépas :
Hélas ! nous n'avons plus ni Prophête, ni Juge,
Qui conduiſe nos pas.

Tu ſus de Pharaon briſer l'orgueil impie ;
Et l'on vit ces déſerts,
Qui bornent au Levant l'ardente Ethiopie,
De cadavres couverts.

Tu fendis le rocher ; une abondante ſource
En rejaillit ſoudain :
Pour ſauver Iſraël, tu ſuſpendis la courſe
Du rapide Jourdain.

Toute eſpérance, ô Dieu, doit-elle être bannie ?
Et n'es-tu pas toujours
Le Dieu dont autrefois la puiſſance infinie,
Vint à notre ſecours ?

Le grand Aſtre du jour, & la naiſſante Aurore,
Par tes mains ſont formés,
Et ces brillans flambeaux, dont le Ciel ſe décore,
Par toi ſont allumés.

La terre eſt ton ouvrage, & les mers ſont bornées
Par tes ordres conſtans.
Tu veux que les ſaiſons, l'une à l'autre enchaînées,
Nous partagent les tems.

Ce pouvoir ſouverain qui fait trembler la terre,
Fais-le ſentir, Seigneur,
Aux Peuples inhumains qui nous livrent la guerre
Avec tant de fureur.

A ces tigres cruels, à ces lions terribles,
N'expoſe plus nos jours.
Malheureux ! Serions-nous dans ces déſerts horribles,
Exilés pour toujours ?

Vil rebut de la mort, opprobre de la vie,
Dévoués aux douleurs ;
Ne reverrons-nous plus notre chère Patrie,
Digne objet de nos pleurs ?

ODE.

ACTION DE GRACES.

DISPAROISSEZ, noires craintes,
Et vous, Tyrans, frémissez ;
Dieu paroît, disparoissez :
Il entend nos justes plaintes,
Dieu pour nous s'est déclaré.
Bientôt, d'un front assuré,
Nous verrons trembler la terre,
Et, sous les flots irrités,
Les monts brisés du tonnerre
En éclats précipités.

Jérusalem, Cité sainte,
Stable dans tes fondemens,
De l'inconstance des ans,
Ne redoute plus l'atteinte.
Celui dont l'immensité
Renferme l'éternité,

Chez toi fait briller sa gloire,
C'est-là, qu'élevant sa voix,
Il commande à la Victoire
De se ranger sous tes loix.

De l'Occident à l'Aurore,
Fiers mortels, accourez tous;
Du pouvoir d'un Dieu jaloux,
Osez-vous douter encore?
A ses seuls commandemens,
Voyez tous les Elémens
Prêts à servir sa vengeance.
Cent Rois nous ont menacés,
Voyez-les, par sa présence,
Confondus & dispersés.

Quels soudaines alarmes
Troublent leurs cœurs forcenés?
Contre eux leurs bras acharnés,
Ont déjà tourné leurs armes:
Déjà de leurs bataillons,
Le sang rougit nos sillons:
Par quelle force suprême
Leurs fronts sont-ils abattus?
C'est Dieu qui combat lui-même;
Ils étoient: ils ne sont plus.

MADEMOISELLE

DE SAINT-ANDRÉ.

ON n'est point instruit de ce qui concerne Mademoiselle de Saint-André. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'outre *l'Hiver de Versailles*, que nous donnons ici, elle a fait une description de la Chapelle de Sceaux, peinte par le Brun. Ce dernier Ouvrage a des beautés ; mais sa longueur, & le peu d'intérêt qu'offre un pareil sujet, nous l'ont fait supprimer. Nous croyons qu'on trouvera une fiction ingénieuse, de beaux Vers & de la Poésie dans *l'Hiver de Versailles*.

L'HIVER
DE VERSAILLES.

LA terre, triste & languissante
De voir les plaisirs au cerceuil,
Se couvroit d'un manteau de deuil;
Et la Nature, gémissante
Sous la plus dure des saisons,
Etouffoit en naissant tout le fruit qu'elle enfante,
Parmi la neige & les glaçons:
Lorsque pour adoucir la peine
Que cette saison inhumaine
Fait souffrir aux mortels dans ce mois ennuyeux,
J'allai voir ce Palais que tout le monde admire,
Ce Versailles délicieux,
Où l'Amour, les Ris & les Jeux
Tiennent si souvent leur empire,
Et qui n'est, au tems des hivers,
Qu'une image des beaux déserts.
Après avoir passé ces longues avenues,
Où croissent de jeunes ormeaux,
Qui porteront un jour leur cime & leurs rameaux,
Où nous voyons former les nues,

Je découvris au loin ce Palais ſomptueux,
Où la richeſſe éclate & la magnificence;
Où les Arts, d'un concours heureux,
Font paroître à l'envi le goût & l'élégance.
Surpriſe de tant de beautés,
Mes ſens ſe crurent enchantés,
Je trouvois incompréhenſible,
Que l'on pût en ſi peu de tems,
Dans un Pays inacceſſible,
Faire un ouvrage de cent ans.
J'admirois, en paſſant, cette grandeur royale,
Qui brille en ces ſuperbes lieux,
Où la magnificence étale
Ce que l'Inde & le Nord ont de plus précieux:
Quand, ſoudain je porte ma vue
Sur ce fameux canal, dont la vaſte étendue
A Thétis ne doit point ſes eaux,
Qui n'a pour s'aggrandir ni ſources ni ruiſſeaux,
Et ne tient que de l'art le criſtal de ſon onde,
Cet émail argenté qui brille ſur les flots,
Quoiqu'il porte ſouvent, ſur ſon liquide dos,
Le plus grand Monarque du monde,
Qui dépoſe la foudre à l'exemple des Dieux,
Le ſoir monte ſur ſa galère,
Où l'aimable Fils de Cithère,
Prépare un triomphe à ſes yeux;

Où l'on voit les Tritons & les vertes Naïades,
Former en l'air mille cascades,
Battre les eaux en se jouant,
Applanissant les flots de leurs mains écaillées,
Et sur les conques émaillées,
Soutenir ce vaisseau qui cingle au gré du vent.
Sur ce fameux canal j'abandonnois ma vue,
Quand d'un mortel effroi mon ame fut émue,
Je vis du fond des noirs déserts,
D'un pas lent & tremblant, & d'une affreuse mine,
Sous un manteau négeux aussi blanc que l'hermine,
Le plus rigoureux des hivers.
En passant il flétrit le bois qui l'environne,
Par tout où vont ses pas la nature frissonne,
Les vents autour de lui diversement épars,
D'un effroi menaçant précédent ses regards.
Il approche de la fontaine
De la mère du Dieu du jour,
Et glace de sa froide haleine
Les herbes qui croissent autour.
Là secouant sa lourde tête,
Par des tons enroués il éleva sa voix,
Qui fit trembler jusques au faite
Les plus grands arbres de ces bois.
A ce farouche accent, les charmantes Driades
Percèrent leurs murs précieux,
Ces magnifiques palissades,

Dont la hauteur ravit nos yeux.
Les Divinités ſolitaires
Dont je ne puis ſavoir le nom,
Et la Nimphe de Trianon
Vinrent trouver l'hiver par des routes contraires.
« Implacable ennemi de la fécondité,
Dit la Nimphe dont la beauté
Se fait admirer ſur la terre,
» Dis-moi, pourquoi viens-tu nous déclarer la guerre ?
» Peux-tu voir, ſans pitié, l'ennemi de nos fleurs,
» En détruire à ſon gré les brillantes couleurs ?
» Le cruel Aquilon, ce dur tyran de Flore,
» Arrêtant dans les airs les larmes de l'Aurore,
» D'un ſouffle impétueux, contraire à nos moiſſons,
» En forme les frimats, la neige & les glaçons,
» Les répand ſur nos près, endurcit nos fontaines.
» Cette eau, qui produiſoit nos plaiſirs les plus doux,
» Retenue en ſon lit ſe paitrit en cailloux.
» Son doux gazouillement, ſon aimable murmure,
» Qui délectoit les ſens de l'ame la plus dure,
» Languiſſant & muet, ſous un froid rigoureux,
» N'entretient nos regards que d'un ſilence affreux :
» Son onde en ſe glaçant, eſclave & priſonnière,
» Ne nous peint plus des cieux, l'éclat & la lumière :
» Elle n'eſt plus pour nous ce miroir plein d'appas,
» Qui modère nos feux & ne les éteint pas.
L'Hiver la regardant avec un œil ſévère :
» Nimphe,

« Nymphe, vous vous plaignez, ne ſavez-vous donc pas,
» Que des autres ſaiſons je triomphe ici-bas ?
» C'eſt moi qui fais germer vos grains deſſous la terre,
» Qui calme l'Univers, & qui ſuſpends la guerre.
» Je ne ſuis pas toujours ennemi des amours,
» Et mes plus ſombres mois, font ſouvent leurs beaux
» jours ».

A ces mots, Aquilon, ſortant des champs d'Eole,
Enlève dans les airs l'Hiver & ſa parole,
Epouvante la Nymphe & diſperſe à ſes yeux
Les autres Déités de ces ſuperbes lieux.
L'une prend le chemin de la Ménagerie,
D'autres, d'un pas léger, vont à l'Orangerie.
La Nymphe s'y tranſporte, & d'un air plein d'appas,
Demande pour les Dieux un aſyle ici-bas.
Toute cette Troupe charmante
Fut accueillie à bras ouverts,
Et ſous des myrtes toujours verts,
Commença l'entretien d'une façon galante.
« Quel eſt l'heureux deſtin qui vous guide aujourd'hui,
» Leur dit de ce beau lieu l'incomparable Hôteſſe ;
» Venez-vous partager ici notre triſteſſe,
» Et par votre préſence adoucir notre ennui ?
» Nous ſentons, comme vous, la rigoureuſe abſence
» Du Héros que nous chériſſons.
» Ce grand Prince, dont la préſence
» Fait réfleurir vos prés, & jaunir nos moiſſons.

» O Nymphe ! loin de lui, tout languit, tout ſoupire ;
» Rien ne peut exprimer nos mortelles douleurs :
» Mais ſitôt qu'il revient, le doux air qu'il reſpire,
» Ramène nos plaiſirs, & fait naître nos fleurs ».
Attendant ſon retour, inventons quelques fêtes,
Chantons ſes Vertus, ſes Conquêtes :
A ces mots, l'on entend un ſon mélodieux,
L'Amour & les Plaiſirs accourus en ces lieux,
Sont ſuivis des Beaux-Arts, & leurs divins Génies,
Par de charmantes ſimphonies,
Célèbrent de Louis les exploits glorieux.
Pluſieurs couvrent de fleurs un ſuperbe trophée,
Où d'illuſtres Captifs paroiſſent dans les fers :
D'autres danſent au ſon de l'inſtrument qu'Orphée
Prit jadis pour fléchir le Maître des Enfers.
D'une ſavante main la divine Peinture,
A tracer ſes vertus occupe ſon repos,
Pour laiſſer, à jamais, à la race future,
Entre les mains du Tems, ces glorieux dépôts.
Elle dépeint le Rhin ſur ſon flottant empire,
Epouvanté de voir que ſes flots orgueilleux
Fléchiſſent ſous les pas d'un Roi victorieux,
Que toute la Nature admire.
Jadis ce fleuve audacieux,
Loin de céder à la frayeur commune ;
Quand les Tyrans de l'Univers,

Aux Germains apportoient des fers,
Arrêta, ſur ſes bords, Céſar & ſa fortune.

Mais déjà le Père du jour,
Abandonnant ces lieux, s'étoit caché ſous l'onde;
Ou plutôt ce Dieu plein d'amour,
Echauffoit de ſes feux l'autre moitié du monde.
Déjà de ſa changeante ſœur
Brilloit la clarté ſans chaleur,
Au travers d'une foible nue,
Sans que ma vue,
Pût quitter ces lieux enchantés;
Où mon ame étoit retenue
Par tant de charmantes beautés.

C.P. Marillier del. N. Ponce ſculp 1773

V I E

DE MADEMOISELLE

DE LOUVENCOURT.

MARIE de Louvencourt, fut une des perſonnes les plus accomplies de ſon ſexe. Ornée de toutes les grâces & de tous les talens, elle brilla ſur le Parnaſſe, fut l'ornement de la ſociété, & les délices de ſes amis particuliers. Son humeur étoit douce, ſa con-

versation pleine de charmes & d'agrémens. Elle chantoit bien ; elle joignoit à une voix brillante, le goût le plus exquis, & jouoit parfaitement du Théorbe. Rien n'étoit plus ravissant que de voir cette jeune & belle personne, chanter elle-même, en s'accompagnant, les jolis Vers qu'elle avoit faits, & que les Maîtres de l'Art auroient avoués.

Avec tant de raisons de s'enorgueillir, elle fut très-modeste, ou plutôt elle eut trop de mérite pour ne l'être pas. Pourquoi la Nature, qui sembloit s'être plû à la former, lui assigna-t-elle une carrière si courte ? Cet objet d'admiration le devint bientôt de tous les regrets. Mademoiselle de Louvencourt, née à Paris, y mourut en 1712, dans sa trente-deuxième année. On se rappelle ici ces Vers de Malherbe :

Et Rose, elle vécut ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Ses productions poétiques se réduisent presqu'à des Cantates, mises en musique

par les meilleurs Compoſiteurs de ſon tems. Le célèbre Clérambault, ſur-tout, voulut aſſocier ſes talens à ceux de cette Muſe. Si l'on en excepte les Cantates de Rouſſeau, qui ſont peut-être le triomphe de notre Poéſie, nous oſons dire qu'il en eſt peu de comparables à celles de Mademoiſelle de Louvencourt. Le ſtyle en eſt vraiment lyrique; il y a du charme, des images, ſouvent des penſées délicates, & toujours de l'harmonie.

Nous joindrons à ſes Cantates, des Vers qu'elle adreſſa à Mademoiſelle de Scuderi, ſon amie, connue alors dans le monde poétique, ſous le nom de moderne Sapho, ceux qui lui échappèrent peu de momens avant ſa mort.

Ces derniers Vers préſentent le tableau d'une ame ferme & calme, qui ſait allier la Philoſophie à la Religion.

POÉSIES
DE MADEMOISELLE
DE LOUVENCOURT.

I.
ARIANE.

SUR un affreux rocher, où l'onde mutinée
Vint se briser avec fureur,
Ariane, livrée à sa vive douleur,
Pleuroit de son amour la triste destinée.
Ses yeux, errans sur ces bords inconnus,
Sembloient leur reprocher la perte d'un volage;
Et le juste dépit d'un si sensible outrage,
Arrachoit de son cœur ces regrets superflus.

» Déserts où m'abandonne un ingrat que j'adore,
Que vos gouffres affreux s'entr'ouvrent sous mes pas;
Sauvez-moi par un prompt trépas
Du tourment de l'aimer encore.

Je brûle pour l'ingrat, quand ſes feux ſont éteints :
Comblé de mes bienfaits il en perd la mémoire :
Pour une trahiſon ſi noire,
» Dieux vengeurs, n'eſt-il plus de foudre dans vos mains?

Cette Amante éprouvoit les plus rudes alarmes,
Lorſque l'Amour, pour eſſuyer ſes larmes,
Attira ſur ces bords un Dieu victorieux.
C'étoit Bacchus ; déjà ſa valeur triomphante,
Avoit fait révérer ſes exploits glorieux,
Dans ces heureux climats où l'Aurore naiſſante,
Annonce chaque jour, par ſa courſe brillante,
Le retour du flambeau des Cieux.

Mille trompettes éclatantes,
Portent ſa gloire dans les airs.
Les Ménades & les Bacchantes,
Forment autour de lui de bachiques Concerts.
De ris, de jeux, une troupe fidelle,
S'empreſſe & vole ſur ſes pas ;
Et, ſur ſon front, la Jeuneſſe immortelle,
Le fait briller de ſes plus doux appas.

Dans cette affreuſe ſolitude,
C'eſt ainſi que parut cet aimable vainqueur.
Juſqu'à ce jour ſans ſoins & ſans inquiétude,
Il ignoroit l'effet d'un regard enchanteur,

Lorſque l'Amour offrit Ariane à ſa vue.
Elle veut l'éviter ; il la ſuit ; & ſon cœur,
Surpris en ce moment d'une atteinte imprévue,
Eprouve les deſirs de la plus vive ardeur :
Quand le fils de Vénus achevant ſa victoire,
Dans le cœur d'Ariane efface la mémoire
D'un amour odieux.
Elle céde aux tranſports d'une divine flamme ;
Et Bacchus, pour régner à jamais dans ſon ame,
L'éleve au ſort brillant des Dieux.

Une cruelle perfidie
Eſt bien ſouvent le fruit des plus tendres amours.
Heureuſe l'Amante trahie,
Qui peut d'un Dieu mériter le ſecours.

II.

ZÉPHIRE ET FLORE.

L'ASTRE du jour, brillant de nouveaux feux,
D'un rigoureux hiver calmoit la violence ;
Et Flore, loin du Zéphire amoureux,
Exprimoit par ces mots ſa tendre impatience.

» Prévenez la ſaiſon nouvelle,
Volez, jeune Zéphir, ramenez les Amours;
C'eſt de notre ardeur mutuelle
Que doivent naître les beaux jours.

Des larmes que répand l'Aurore,
Mille fleurs naiſſent dans nos champs,
Venez des dons brillans de Flore
Couronner l'aimable printemps.

Pour réparer les tourmens de l'abſence,
Les plaiſirs renaiſſans vont prévenir nos vœux;
Au milieu des horreurs d'un hiver rigoureux,
Je n'ai craint que votre inconſtance.

Mais quel terrible bruit! quels ſifflemens affreux!
Tous les vents déchaînés font éclater leur rage.
Le Soleil obſcurci par un ſombre nuage,
Tout-à-coup ſe cache à nos yeux.
Triomphez, Dieu du jour, paroiſſez, hâtez-vous;
Rendez à la terre
Vos regards les plus doux;
Par vos feux redoublés, écartez loin de nous
Ces ennemis furieux & jaloux,
Qui nous oſent livrer la guerre.

Tout ſuccède à mes vœux, & l'éclat qui nous luit
D'un orage funeſte a diſſipé la nuit.
Philomèle, revient ſous ces naiſſans feuillages
Chanter d'un tendre amour les plaiſirs innocens.
Les hôtes de ces bois ſuſpendent leurs ramages,
Attentifs aux douceurs de ſes divins accens.

L'Amour ſe fait ſentir à tout ce qui reſpire;
La terre à chaque inſtant s'embellit ſous nos pas.
C'eſt au retour de l'aimable Zéphire,
Qu'elle doit ſes plus doux appas.

Mon Amant revient en ce jour
Reprendre ſa première chaîne;
Et l'inconſtance le ramène
Payer ce qu'il doit à l'Amour.

Son retour me comble de gloire;
Les maux que j'ai ſoufferts font ma félicité.
Amour, achève ma victoire,
Viens fixer ſa légéreté.

III.

CÉPHALE ET L'AURORE.

CÉPHALE.

Enfin, je vous revois, favorable immortelle,
D'une importune nuit vous finissez le cours.

L'AURORE.

L'Amour près de vous me rappelle;
En faveur d'un Amant fidèle,
Je viens à l'Univers annoncer de beaux jours.

Tous deux.

Le tendre amour qui nous enchaîne,
Nous réunit & comble notre espoir.
Plus l'absence cause de peine,
Plus il est doux de se revoir.

CÉPHALE.

Vous m'aimez, & je vous adore,
L'amour unit nos cœurs dans cet heureux instant:
Mais le jour sur vos pas qui s'empresse d'éclore,
Va vous ravir à votre Amant.

Loin de vos yeux, quel bonheur puis-je attendre ?
Vous me flattez en vain d'un prompt retour,
Si votre cœur étoit plus tendre,
N'auroit-il qu'un moment à donner à l'amour ?

Mon bonheur redouble ma flamme
Dans ces inſtans ſi fortunés ;
Il fait le trouble de mon ame,
Sitôt que vous m'abandonnez.

L'AURORE.

Je reſſens comme vous cette peine mortelle.
Le Sort, plus puiſſant que les Dieux,
M'impoſe cette loi cruelle.
Les pleurs que je répands dans nos tendres adieux,
Vous en donnent ſans ceſſe une preuve nouvelle.
Un Amant, aſſuré d'une ardeur ſi fidelle,
De l'abſence d'un jour ne doit point s'alarmer.

Des peines ſi chères
Doivent le charmer ;
Elles ſont légères
Quand on ſait aimer.
Partager ſes peines,
Brûler de ſes feux,
Soulager ſes chaînes,
C'eſt le rendre heureux.

Mais du Dieu qui me ſuit l'éclatante lumière,
Me contraint, malgré moi, de finir ma carrière:
L'amour ne doit plus m'arrêter.

Enſemble.

Quelle rigueur extrême!
Faut-il perdre un bien ſi charmant?
Ah! qu'auprès de ce que l'on aime,
Les momens coulent promptement!

IV.

L'AMOUR

PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

Dans les Jardins enchantés de Cythère,
Vénus raſſembloit les Amours.
La froide indifférence & la raiſon ſévère,
De ces aimables lieux ſont bannis pour toujours.
Mille Amans fortunés, conduits par la conſtance,
Y reçoivent le prix des vœux qu'ils ont offerts;
Et tout y reſſent la préſence
Du Dieu charmant qu'adore l'Univers.

Sous les loix de la jeune Flore,
Un éternel printems enchaîne les Zéphirs ;
Et les fleurs qu'on y voit éclore,
Sont l'ouvrage de leurs soupirs.
Les ruisseaux amoureux mêlent leur doux murmure
Aux concerts des oiseaux qui chantent nuit & jour ;
Le soleil y répand une clarté plus pure,
Qu'il emprunte des feux que lui prête l'Amour.

Tandis que les Amours, dans ces jardins épars,
Moissonnent du printems la richesse éclatante,
Une rose naissante,
Du fils de Citerée arrête les regards.

» Rien n'est si beau que vous, dit-il, dans ce bocage,
Jeune Rose, pleine d'appas,
Si d'autres fleurs naissent dans ces climats,
C'est pour vous rendre un doux hommage.
Qu'à votre gloire tout conspire ;
Faites l'ornement du printems,
Formez, dans l'amoureux empire,
Les chaînes des heureux Amans.
Parez les Graces immortelles
Qui suivent la Mère d'Amour ;
Prêtez à la beauté, par un juste retour,
Encore des armes nouvelles.

L'Amour charmé cède au desir pressant
De cueillir une fleur si belle ;
Mais dans le même instant une abeille cruelle,
Ose blesser ce Dieu charmant.

« Je me meurs, je succombe à ma douleur mortelle,
Dit à Vénus l'Amour en soupirant ».
Vénus sourit de sa douleur amère ;
Elle guérit bientôt sa blessure légère,
Et par ces mots appaise son tourment.

» Charmant vainqueur, tu nous exposes
A des maux cent fois plus pressans.
Par les peines que tu ressens
Juge des maux que tu nous causes.

Tes traits, puissant Dieu des Amours,
Font ressentir des peines plus cruelles ;
Ils portent dans les cœurs mille atteintes mortelles,
Que tu ne guéris pas toujours.

V.

V.

MÉDÉE.

L'AMANTE de Jason, aux rives de Colchos,
Avoit forcé l'Enfer à prendre sa défense.
L'amour & la reconnoissance,
Devoient dans ses liens retenir ce Héros.
Mais bientôt elle apprend qu'un nouvel himenée,
De son volage époux fait les plus doux souhaits.
»Dieux, dit-elle, à quels maux m'avez-vous condamnée,
Si je perds Jason pour jamais.
Séduite par les soins de sa fausse tendresse,
J'osai trahir & mon père & les Dieux;
C'est par moi que, vainqueur des taureaux furieux,
Il revint triomphant dans le sein de la Grèce:
Et le perfide immole, en ce funeste jour,
Le devoir, la gloire & l'amour.

Non, non, n'écoutons plus qu'un courroux légitime;
L'amour désespéré demande une victime.
J'aime, je suis trahie, & mon cœur est jaloux;
Venez, haine, fureur, l'Amour me livre à vous.

Courons, courons à la vengeance;
Dépit mortel, allumez mon courroux;
Que l'ingrat qui m'offenſe,
Périſſe ſous vos coups.

Faiſons tomber ſur ſa tête coupable,
Les foudres menaçans de ma juſte fureur.
La haine devient implacable,
Quand l'amour l'allume en un cœur.

Que dis-je? hélas! mon cœur à moi-même rebelle,
De ſon péril fatal commence à s'alarmer;
Prête à punir Jaſon, ſa trahiſon cruelle
Contre lui ne peut m'animer.
Je ne vois plus dans l'infidelle,
Que ce qui me le fit aimer.

L'amour dans ſes fers me ramène;
Malgré tout mon dépit, il triomphe à ſon tour.
Envain un tendre cœur s'abandonne à la haine,
Il revient toujours à l'amour.

Mais quelle eſt mon erreur extrême?
Pour ſauver un ingrat, je me trahis moi-même!
Tandis que le perfide, aux pieds des Immortels,
Peut-être en ce moment s'unit à ce qu'il aime.

C'eſt trop ſouffrir des affronts ſi cruels ;
Vengeons ma flamme malheureuſe ;
Livrons l'ingrat Jaſon à des maux éternels,
En perdant ma rivale heureuſe.

Cruelle fille des Enfers,
Démon fatal, affreuſe jalouſie,
Pour venger ma flamme trahie,
Venez, ſortez ; vos gouffres ſont ouverts.
Venez, venez, puniſſez ma rivale,
Des maux affreux que j'ai ſoufferts.
Rendez ſa peine à ma fureur égale,
Que ſon ſupplice étonne l'Univers.

Le charme eſt fait ; les cruelles Furies
Sortent du ténébreux ſéjour.
Le Dieu brillant dont j'ai reçu le jour,
Se trouble de leurs barbaries.

Volez, Démons, ſervez ma colère fatale ;
Brûlez, ravagez ce Palais ;
Que la flamme infernale,
Détruiſe ces lieux pour jamais.

Portez dans tous les cœurs le trouble & l'épouvante;
Redoublez l'horreur de vos feux;
Offrez dans ce désordre affreux,
Aux regards de Jason ma rivale expirante.

VI.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

DANS ces fertiles champs, où les fils de la terre
Gémissent sous le poids d'un rocher embrasé,
Aréthuse fuyoit un amant empressé;
Sa constance alarmoit la Nymphe trop sévère.

« Quoi? ne puis-je, dit-elle, échapper à tes fers?
Amour, veux-tu me suivre au bout de l'Univers?
Cruel vainqueur, es-tu jaloux
Que ma fierté balance la victoire?
Ne puis-je, sans blesser ta gloire
Dérober mon cœur à tes coups?
Mille autres, charmés de se rendre,
Volent au devant de tes traits;
N'aimes-tu qu'à troubler la paix
De ceux qui veulent se défendre?

Sur ces bords étrangers l'insensible Aréthuse,
Croyoit éviter son Amant.
Mais une vaine erreur l'abuse;
Alphée à ses regards paroît au même instant.

« Dieux ! s'il n'est point, dit-elle, de rivage,
Où l'on puisse échapper au pouvoir de l'amour,
Que la terre du moins s'ouvre & m'offre un passage,
Pour chercher un asyle au ténébreux séjour ».

Diane entend ses vœux. Sur l'infernale rive,
Elle conduit ses pas précipités.
Alphée y suit encor la Nymphe fugitive :
« Où fuyez-vous, dit-il, inhumaine, arrêtés.

Terminez le cruel martyre
D'un Dieu constant pour vos appas.
Ah ! faut-il par mes maux à l'infernal Empire,
Apprendre des tourmens qu'il ne connoissoit pas !
Rendez-vous, Nymphe inexorable,
Laissez calmer votre courroux.
L'Enfer, pour moi plus favorable,
Ne m'a pas séparé de vous ».

Pour arrêter cette inhumaine,
Alphée à ses regrets unissoit ses soupirs;
Un tendre mouvement rend la Nymphe incertaine.
Envain dans les Enfers elle cherche la haine,
Pour l'opposer à ses naissans desirs.
L'Amour triomphe; une éternelle chaîne,
En unissant leurs cœurs, commence leurs plaisirs.

Amans, une Beauté rebelle
Tôt ou tard se rend à vos vœux.
Brûlez d'une flamme fidelle;
L'instant qui briseroit vos nœuds,
Peut-être est celui que la Belle
A choisi pour vous rendre heureux.

Le Dieu des amours s'intéresse
Dans le sort d'un fidele amant.
Il contraint l'objet qui le blesse
A finir un jour son tourment.
Heureux qui doit à sa tendresse,
Un sort si doux & si charmant.

VII.

LÉANDRE ET HÉRO.

LOIN de la jeune Héro le fidèle Léandre
Formoit d'inutiles desirs.
« Cher objet, disoit-il, de mes ardens soupirs,
A quel bonheur sans vous puis-je jamais prétendre ?
Quoi, vainement vous partagez mes feux !
La mer, inhumaine & barbare,
Oppose un fier obstacle au plus doux de mes vœux.
Peux-tu souffrir, Amour, qu'elle sépare
Deux cœurs que tu veux rendre heureux ?
Non, c'est trop soutenir les tourmens de l'absence.
N'écoutons plus que mon amour :
Et toi, Vénus, j'implore ta puissance ;
Trahirois-tu mon espérance,
Sur les flots dont tu tiens le jour ? »

A ces mots, du rivage il s'élance sans crainte.
Le silence & la nuit lui prêtent son secours ;
Et l'amoureuse ardeur dont son ame est atteinte,
Lui cache le péril qui menace ses jours.

Dieux des mers suspendez l'inconstance de l'onde;
Calmez les vents impétueux;
L'amour expose à vos flots dangereux,
Le plus fidèle Amant du monde.
Volez, volez, tendres zéphirs;
Conduisez cet Amant fidèle,
Où mille fois, touchés de sa peine cruelle,
Vous avez porté ses soupirs.

Cependant sur les flots cet amant généreux,
Trouvoit un facile passage.
Le Ciel sembloit favoriser ses vœux.
Il apperçoit déjà le fortuné rivage:
Quand tout-à-coup Borée, en sortant d'esclavage,
Change un calme si doux en un orage affreux.
Tous les vents déchaînés se déclarent la guerre;
La foudre éclate dans les Cieux;
Et la mer irritée, au-dessus du tonnerre,
Porte ses flots audacieux.

Dans ce péril pressant Léandre qui se trouble,
Ne sauroit échapper au trépas qui le suit.
L'obscurité qui se redouble,
Dérobe à ses regards le flambeau de la nuit.

C'en eſt fait ; il périt. Cette affreuſe nouvelle,
De la ſenſible Héro, perce le triſte cœur.
Elle ſuccombe à ſon malheur,
Et dans les mêmes flots, cette Amante fidelle,
Finit ſa vie & ſa douleur.

Mais Neptune, touché d'une flamme ſi belle,
Reçoit ces deux Amans au rang des Immortels :
Et réparant du ſort l'injuſtice cruelle,
Unit leurs tendres cœurs par des nœuds éternels.

Amour, tyran des tendres cœurs,
Arrache ton bandeau, connois ton injuſtice,
Et ne laiſſe plus au caprice
A décider de tes faveurs.

Tu répands tes biens & tes peines,
Dans un funeſte aveuglement.
Toujours ſur le plus tendre amant,
Tombent tes rigueurs inhumaines.

Amour, &c.

VIII.

LA MUSETTE.

« CRUELLE & rigoureuse absence,
Ah ! que vous me coutez de troubles & de soupirs !
Vous m'enlevez l'objet de mes tendres desirs,
Et vous ne me laissez qu'une vaine espérance,
Qui fait encor mes plus charmans plaisirs ».

C'est ainsi que Mirtil, amant tendre & fidèle,
Absent d'Amarillis, exprimoit ses regrets ;
» Ce fut, dit-il, dans ces vastes forêts,
Pour la première fois que je vis cette Belle.

L'éclat de ses attraits auroit charmé les Dieux.
J'en ressentis bientôt la fatale puissance ;
Et dans ce doux transport, éperdu, sans défense,
Ma liberté paya le plaisir de mes yeux.

Vous qui craignez une ardeur inquiète,
Fuyez ses dangereux appas ;
L'Amour, qui vole sur ses pas,
Est garant de votre défaite.

Vos ſoins empreſſés, vos ardeurs,
N'attendriront point l'inhumaine.
L'inſenſible jouit ſans peine,
D'un bien qu'elle ôte à tous les cœurs.

Mais, que dis-je? Pourquoi redouter de la voir?
La liberté vaut-elle un ſi doux eſclavage?
Venez joindre, Bergers, vos vœux à mon hommage,
Et ſachez, comme moi, la ſervir ſans eſpoir.

Chantez, raiſonnez, ma muſette,
Elevez vos ſons dans les airs;
Célebrez mon ardeur parfaite,
Et la beauté de celle que je ſers.

Réveillez l'écho qui repoſe
Dans les antres de ces déſerts;
Que les ſoins où l'amour m'expoſe,
Soient le ſujet de vos concerts.

Chantez, &c.

IX.

PIRAME ET THISBÉ.

Pirame, pour Thisbé, dès la plus tendre enfance,
Du Dieu qui fait aimer éprouva le pouvoir,
L'Himen alloit enfin couronner leur constance,
Quand les auteurs de leur naissance,
Leur défendirent tout espoir.

« Quoi, je vous perds, dit l'amoureux Pirame,
Je verrois vos beaux yeux pour la dernière fois !
Ah ! si vous partagez mes transports & ma flamme,
Fuyons, dérobons-nous à de si dures loix.

Si votre tendresse est extrême,
Rassurez un fidèle amant.
Doit-on reconnoître en aimant
D'autres loix que de l'Amour même.
En un bonheur rempli d'appas,
Changez le trouble qui me presse ;
Le tendre Amour vous rend maîtresse
De ma vie & de mon trépas ».

Thisbé, pour résister à l'ardeur de ses vœux,
Oppose, envain, son devoir & ses larmes;
La raison a de foibles armes
Contre un amant aimé, fidèle & malheureux:
Elle promet enfin d'accompagner sa fuite.
« De notre sort, dit-il, laissez-moi la conduite.

Aux pieds de ces tombeaux sacrés,
Qui, par les Thébains révérés,
Conservent de nos Rois les cendres immortelles,
Quand la nuit calmera nos alarmes cruelles,
Venez dans ces augustes lieux,
Confirmer nos sermens à la face des Dieux ».

Bientôt, au gré de leur impatience,
La nuit couvre le jour de ses voiles épais.
Thisbé, dans l'ombre des forêts,
Est conduite par l'espérance.
« Vole, vole, dit-elle, Amour,
Viens dans l'obscurité guider mes pas timides;
Tes feux sont, pour les cœurs, de plus fidèles guides
Que les feux du flambeau du jour ».

Elle cherchoit l'Amant qui la tient asservie;
Quand, d'une lionne en furie,

Les fiers rugissemens la remplissent d'horreur.
Elle fuit, tremblante & craintive ;
Son voile tombé sur la rive,
Du monstre assouvit la fureur.
L'infortuné Pirame en relève les restes.
« Grands Dieux, dit-il, à ces marques funestes,
Puis-je douter de mon malheur ?
Quoi, Thisbé, tu n'es plus, & ma douleur mortelle ?...

Quel amant fut plus malheureux ?
La Parque inflexible & cruelle,
Précipite tes pas dans la nuit éternelle,
Quand l'Amour t'accorde à mes vœux.

Venez, monstres affreux, ma douleur légitime
Ose braver votre courroux ;
Aimable & cher objet, ton trépas est mon crime.
Ah ! quand tu meurs pour moi, mon cœur seroit jaloux,
Qu'une autre main t'immolât ta victime ».

A ces mots, de son dard il se perce le cœur.
Quel spectacle pour une amante,
Qui vient lui prouver son ardeur !
De Pirame mourant elle connoît l'erreur ;
Elle tombe sans voix, éperdue & tremblante ;

Et relevant le fer qui lui perça le ſein,
Pour s'unir à ſon ſort termine ſon deſtin.

Amour, qui voudra déſormais,
S'empreſſer à porter tes chaînes,
Si tu fais reſſentir tes plus cruelles peines,
Aux plus zélés de tes ſujets.

Tu refuſes tes récompenſes
Aux plus fidèles cœurs que tes traits ont ſoumis;
A qui n'en connoît pas le prix,
En aveugle tu les diſpenſes.

X.

PIGMALION.

PIGMALION paya cher l'avantage,
Que dans ſon art il eut ſur ſes rivaux.
Son plus parfait ouvrage,
Fut la ſource de tous ſes maux.
Il forma d'une Belle un ſi rare modèle,
Que bientôt ſon cœur enchanté,
Se ſentit enflammer pour elle,
Et lui rendit, par cette ardeur nouvelle,
Le tribut amoureux qu'exige la beauté.

Touché d'un amour vif & tendre,
» Aimable objet, dit-il, de mes ardens desirs,
Quand vous m'arrachez des soupirs,
Que ne pouvez-vous les entendre ?

Amour, quelle cruelle flamme
Viens-tu d'allumer dans mon sein ?
Pourquoi te servir de ma main,
Pour lancer tes traits dans mon ame ?
Vers cette insensible Beauté,
Un charme trop puissant m'entraîne.
Malheureux ! j'ai formé la chaîne
Où mon cœur se trouve arrêté,
Je ne puis jamais être aimé
De la Beauté qui cause mon martyre ;
Hélas ! je brûle, je soupire,
Pour un objet inanimé.

Quelle sera la fin de mon sort déplorable ?
Justes Dieux, qui voyez le trouble qui m'accable,
Si mes soupirs peuvent vous émouvoir,
A mes feux insensés accordez quelque espoir.

Reine

« Reine de l'amoureux empire,
Vous qui de votre fils dispensez les faveurs,
Couronnez les vœux qu'il inspire
Au plus tendre de tous les cœurs.

Si l'amour constant doit s'attendre
A trouver enfin d'heureux jours,
Ah! qui mieux que moi peut prétendre
Votre favorable secours? »

Pigmalion obtient, par sa plainte touchante,
Un bonheur imprévu qui comble ses desirs.
Quel prodige! l'Amour, pour payer ses soupirs,
Anime l'objet qui l'enchante,
Et fait à ses tourmens succéder les plaisirs.

A leur commun bonheur, Vénus qui s'intéresse,
Lui fait de son amant partager la tendresse;
Et l'Amour, de l'Hymen allumant le flambeau,
Dans le Temple de la Déesse,
Par des nœuds éternels consacre un jour si beau.

Vous, qu'une maîtresse insensible,
Expose à des maux rigoureux,
Pour jouir d'un sort plus paisible,
Gardez-vous de briser vos nœuds.

Amans, tout vous ſera poſſible,
Si vous êtes bien amoureux.
L'amour n'eſt point inacceſſible
A l'ardeur de vos tendres vœux.
L'obſtacle le plus invincible,
Doit encor redoubler vos feux;
Amans, tout vous ſera poſſible,
Si vous êtes bien amoureux.

VERS

A MADEMOISELLE DE SCUDERI,

Sur ſon Livre des nouvelles Converſations.

DANS tes Ecrits touchans, par le goût épurés,
La vertu ne prend point un air triſte & ſévère;
Senſible, elle reprend, avec des yeux de mère
Qui veut bien rappeller ſes enfans égarés.
Tu viens pour les remettre au chemin qu'il faut prendre,
Et tu nous fais goûter les biens dont tu jouis.
Le Ciel dut Ariſtote au ſiècle d'Alexandre;
Mais il ne dut Sapho qu'au ſiècle de Louis.

VŒUX

POUR LE ROI.

DIEU tout-puiſſant, qui lances le tonnerre,
Conſerve des mortels le plus grand à mes yeux;
Que ſon auguſte Fils, le ſuivant en tous lieux,
Faſſe adorer ton nom aux deux bouts de la terre.
Arme la main du plus juſte des Rois,
De ta foudre victorieuſe;
Ne ſouffre pas qu'une ligue orgueilleuſe,
Renverſe tes Autels, & détruiſe tes Loix.
Louis combat pour les défendre,
Et pour nous redonner la paix.
Réduis ſes ennemis en cendre;
Que la victoire encor ſeconde nos ſouhaits:
Mais pour la rendre plus parfaite,
Que l'aſtre qui fait les beaux jours,
En éclairant leur entiere défaite,
S'arrête au milieu de ſon cours.

SUR SA PROCHAINE MORT.

Bientôt la lumière des Cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux ;
Bientôt quitte envers la Nature,
J'irai dans une nuit obſcure,
Me livrer pour jamais aux douceurs du ſommeil.
Je ne me verrai plus, par un triſte réveil,
Expoſée à ſentir les troubles de la vie.
Mortels, qui commencez ici bas votre cours,
Je ne vous porte point envie ;
Votre ſort ne vaut pas le dernier de mes jours.

Viens, favorable mort, viens briſer des liens,
Qui, malgré moi, m'attachent à la vie ;
Frappe, ſeconde mon envie ;
Ne point ſouffrir eſt le plus grand des biens.

Dans ce long avenir j'entre l'eſprit tranquille ;
Pourquoi ce dernier pas eſt-il ſi redouté ?
Du maître des humains l'éternelle bonté,
Des malheureux mortels eſt le plus sûr aſyle.

MADAME DE LIENCOURT (1).

CETTE Dame, célebrée par Vertron, pour avoir réussi dans le *tendre & l'héroïque*, est maintenant très-inconnue. Le peu qu'il a été possible d'en recueillir, suffit au moins pour prouver qu'elle s'exprimoit avec autant de délicatesse que de sentiment.

---

(1) On ne doit pas la confondre avec Jeanne de Schomberg, Duchesse de Liancour. Douée d'un cœur excellent & d'un esprit délicat, solide & profond, elle joignit à la piété la plus fervente & la plus éclairée, le goût des Lettres & des Sciences, même les plus abstraites, un talent marqué pour la Poésie & la Peinture, & la plus grande aptitude pour les Langues.

Ses Œuvres, en prose, ont été imprimées après sa mort, sous le titre de *Réglement donné par une Dame de haute qualité à Mad^lle^ *** sa petite fille, pour sa conduite & celle de sa maison.* Ce Réglement est suivi d'un autre qu'elle avoit fait pour son usage. L'avertissement contient la vie de cette Dame. On auroit dû y joindre ses deux Pièces de Vers, l'une sur le Saint Sacrement de l'Autel, & l'autre sur l'Incarnation de J. C. Elle étoit fille du Maréchal Duc de Schomberg, grand Maître de l'Artillerie, & Surintendant des Finances, qui, après avoir exercé deux ans cette dernière Charge, se trouva moins riche de quatre cens mille livres qu'il n'étoit auparavant; modèle rare, & qui mérite bien d'être cité.

LA FUITE INUTILE.

En quel état me trouvai-je réduite
Pour obéir à mon devoir ?
Je fuis Tircis : mais que me sert ma fuite,
Qu'à m'ôter seulement le plaisir de le voir ?

Que me sert-il de ne le pas entendre ?
Je devine tous ses discours ;
Et mon cœur me redit mille fois tous les jours,
Ce qu'une fois il m'auroit dit de tendre.

Je m'imagine à tous momens
L'entendre m'exprimer ses plus doux sentimens ;
Et peut-être, hélas ! qu'à ma honte,
Quand de son entretien j'évite les appas,
Je m'engage à lui tenir compte
De cent mille douceurs qu'il ne me diroit pas.

L'AMOUR

SOUMIS A LA VERTU.

DAMON, dont j'ai toujours méprisé la langueur,
Ne pouvant l'autre jour supporter ma froideur,
Fit cent plaintes de moi, de l'Amour, de lui-même.
Mon cœur, en soupirant, lui répondoit tout bas;
« Cesse de murmurer de ma rigueur extrême,
» Toi que je n'aime pas;
» Je ne traite pas mieux le seul objet que j'aime. »

MADEMOISELLE

DE LA CHAISE.

MADEMOISELLE de la Chaise ne nous est connue que par la Pièce de Vers qui suit; l'idée en est assez heureuse pour faire excuser les négligences qui s'y trouvent.

FABLE.

L'Amour Juge du Matin, du Midi & du Soir, qui disputent d'agrémens.

LE Matin, le Midi, le Soir,
Eurent une dispute ensemble.
Mieux que son compagnon chacun croyoit valoir;
C'est ce qu'à bien des gens il semble.
Quoiqu'ils fussent tous trois du genre masculin,
Disputant d'agrémens, ils devenoient femelles,
Et n'auroient pas cédé les moindres bagatelles,
Tant la dispute étoit en train.

L'Amour, ce Dieu rodant ſans ceſſe par le monde,
Paſſant près des criards, à leur bruit s'arrêta.
Pour Arbitre auſſitôt chacun le ſouhaita.
Sa connoiſſance étoit aſſez profonde.
D'abord le blond Matin, ce fils ainé du jour,
Quand l'Amour fut aſſis avec la jeune bande,
Fit entendre ſes droits, par ces mots, à la Cour.

« Meſſieurs, votre ſurpriſe a ſujet d'être grande,
Voyant que mes cadets ont la témérité
D'oſer me diſputer le pas de la beauté.
Se peut-il qu'aucun d'eux prétende
Produire plus d'utilité ?
Moi qui prête la main à Flore,
Pour ouvrir en tous lieux les roſes & les lys ;
Moi qui tire en tout tems les humains de leurs lits,
Pour leur faire imiter la diligente Aurore ;
Moi qui les encourage aux pénibles travaux,
Qu'on ne peut ſupporter quand la chaleur dévore ;
Et leur procure auſſi cent mille biens nouveaux :
Sans parler de Cérès, Bacchus, d'autres encore,
Dont ma roſée humecte & rend leurs fruits plus beaux.
Avec un ſi bon droit, ſuffit ce peu de mots.
C'eſt pourquoi je conclus, à ce que mes deux freres,
Dont les qualités ſont contraires,
Dont l'un ſe fait haïr par ſa grande âpreté,
Et l'autre ne produit qu'ingrate obſcurité,

Soient déclarés les moins aimables,
Ainsi que les moins profitables ».

Sur cela, le Midi, d'un air vif & hautain,
Prit en même-tems la parole.
« A mon égard, dit-il, sa demande est frivole,
Et ce n'est qu'à moi seul qu'on doit donner le gain.
Si mon frere, aux Humains, fait faire une entreprise,
Si son frais au travail fait trouver des appas,
Aussi, par ce travail, c'est lui qui les épuise;
Et c'est moi, qui, donnant l'heure d'un bon repas,
Ranime la vigueur éteinte dans leurs bras;
Qui, par le feu du vin, après les encourage
A perfectionner l'ouvrage.
Mais, sans aller si loin, c'est moi, dont la chaleur
Sait de la terre ouvrir le cœur,
Pour en tirer un suc propre à leur nourriture.
Je la force à donner le fruit de leur labeur;
Et sans moi pour eux la Nature
Seroit bientôt avare, & pleine de froideur.
On verroit tout languir & les bleds & la vigne:
Et que deviendroient-ils sans ces deux alimens?
Leurs bienfaits sont-ils plus charmans?
Que font mes freres de plus digne?
Peuvent-ils soutenir qu'il ne soit pas certain,
Qu'on manqueroit de tout si l'on manquoit de pain?

Je requiers donc la Cour, d'avoir pour agréable,
De déclarer à tous le Midi préférable,
Ayant non-ſeulement plus de vivacité,
Mais leur donnant de biens plus grande quantité ».

Alors l'aimable Soir, d'une façon tranquille,
Comme de tous le plus docile,
Le prit ſur le ton le plus bas.
Et répondit à tous ſans aucun embarras.
« A l'égard de ces biens, que le Midi mon frère,
Prétend lui ſeul conduire à leur perfection,
Chacun de nous, à ſa maniere,
Concourt à leur production.
Nul de nous trois ne peut lui ſeul la faire entière.
Si la vive chaleur du Midi les murit,
L'air humide du Soir après les attendrit;
Et ſi le Matin les fait croître,
La terre, qui leur donne l'être,
Sans ma fraîcheur & mon ſerein,
Devenant un ingrat terrein,
Par l'ardeur du Midi, qui la ſéche & l'altère,
Ne ſeroit bientôt plus qu'une impuiſſante mère.
Ainſi la Cour, par ſon Arrêt,
Sur ce ne leur trouvant nulles prérogatives,
Sur leurs demandes reſpectives,
Nous doit tous mettre hors d'intérêt.

Reste à considérer maintenant l'agréable.
Je ne veux point citer les plaisirs de la table ;
Je vais parler ici de ceux d'un plus haut rang.
C'est moi qui suis le tems des plaisirs de la vie,
Dont le Dieu même qui m'entend,
Presque toujours de la partie,
Produit le charme le plus grand.
Sur le brillant gazon d'une verte prairie,
Je rassemble Philis, Amaranthe, Silvie ;
Je fais, par ma fraîcheur, éclater leur beauté ;
Et le charme secret dont leur ame est saisie,
En respirant un air plus doux que l'ambrosie,
Leur donne plus d'amour & plus de liberté.
Jamais je ne révele aucun tendre mystere,
Et mes freres découvrent tout.
Même sur ma conduite ils ne peuvent se taire,
Disant qu'avec la nuit j'ai toujours quelque affaire,
Que je l'aime, & qu'on voit que je la pousse à bout.
Bien plus, ils osent dire, & chacun le tolère,
Que nous sommes tous deux avec vous de complot.
La Cour, en réglant cette affaire,
N'oubliera pas d'en dire un mot.
La médisance est d'une ame vulgaire,
Et pour le moins mérite le cachot ».

SUR ce, les Amans en grand nombre,
Amateurs du frais & de l'ombre,

En équipage de Clients,
Mal vêtus, mal peignés, force chagrins en tête,
Vinrent présenter leur Requête,
A ce qu'ayant égard aux maux des Supplians,
Que les Belles dans leur caprice,
Souvent leur font souffrir par inhumanité,
Malgré toutes les loix, & l'exacte police,
Que l'amour établit contre leur cruauté,
La juste Cour eût la bonté,
D'autant que ledit Soir leur est le plus propice,
Pour triompher de leur fierté,
D'adjuger audit Soir, sans aucunes remises,
Les conclusions par lui prises.

L'Amour, malgré les oppositions
De la communauté des Dames grandes-mères,
Ayant pris les opinions
Des autres Amours ses confrères,
Prononça tout haut, gravement,
Cet authentique Jugement.

La Cour séant de relevée,
Vu le droit de ses chers amés féaux Amans,
Et sans égard à ceux d'aucunes meres-grands,
De l'opposition desquelles main levée
Est faite à tous les soupirans;

Ordonne que le Soir, comme plus favorable,
Pour les délices des Humains,
Comme plus frais, plus beau, plus doux, plus désirable,
Plus propre à dissiper les amoureux chagrins,
Sera déclaré préférable
A ses deux freres utérins:
Leur fait défense d'en médire,
Si quelquefois avec Dame la Nuit
Il s'accommode sans rien dire,
Et trop avant chez elle la poursuit;
A peine d'une heure d'amende,
Même de deux, suivant l'occasion;
Sur le surplus de la demande,
Contenue en leurs longs discours,
Touchant ce qu'à la terre ils donnent de secours:
Admonetant tout haut, & blâmant les Parties,
De leurs fantasques jalousies,
Selon leurs Plaidoyers entendus tour-à-tour,
A mis icelles hors de Cour.

CHANSON

PAR UNE ILLUSTRE PRINCESSE.

De la Philosophie austère
J'ai trop écouté la leçon ;
Elle dit que ce qui peut plaire,
Des tendres cœurs est le poison :
Aimable Iris, de la Philosophie
J'oublie
La leçon ;
Non,
Je ne trouve de raison
Qu'à vous aimer à la folie.

Vos yeux où régnent la tendresse,
Donnent de plus aimables loix ;
Ils inspirent moins de sagesse,
Mais ils m'inspirent mieux cent fois.
Ah ! qu'aisément de la Philosophie
J'oublie
La leçon :
Non,
Je ne trouve de raison
Qu'à vous aimer à la folie.

Dans ces momens où l'un & l'autre
Deux tendres cœurs ſont enchantés,
Où mon ame, unie à la vôtre,
Se livre à mille voluptés;
Qu'avec plaiſir de la Philoſophie
J'oublie
La leçon:
Non,
Je ne trouve de raiſon
Qu'à vous aimer à la folie.

Fin du cinquième Tome.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

8° B
10,105

PARNA
DES
DAMES

TOM
V